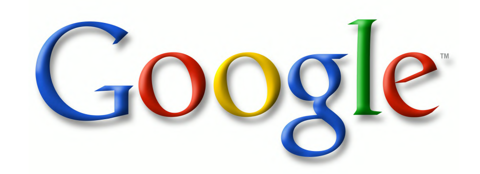
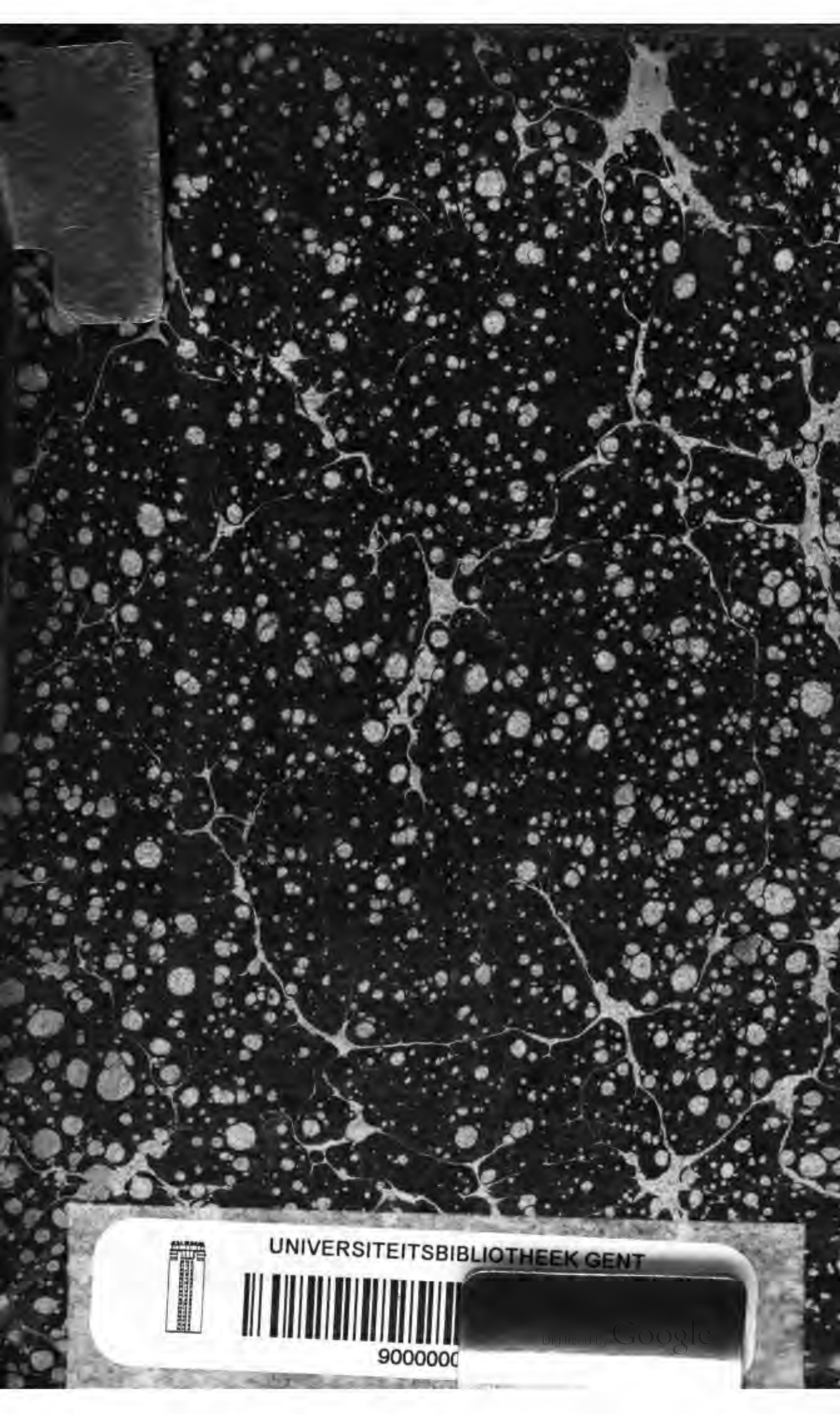
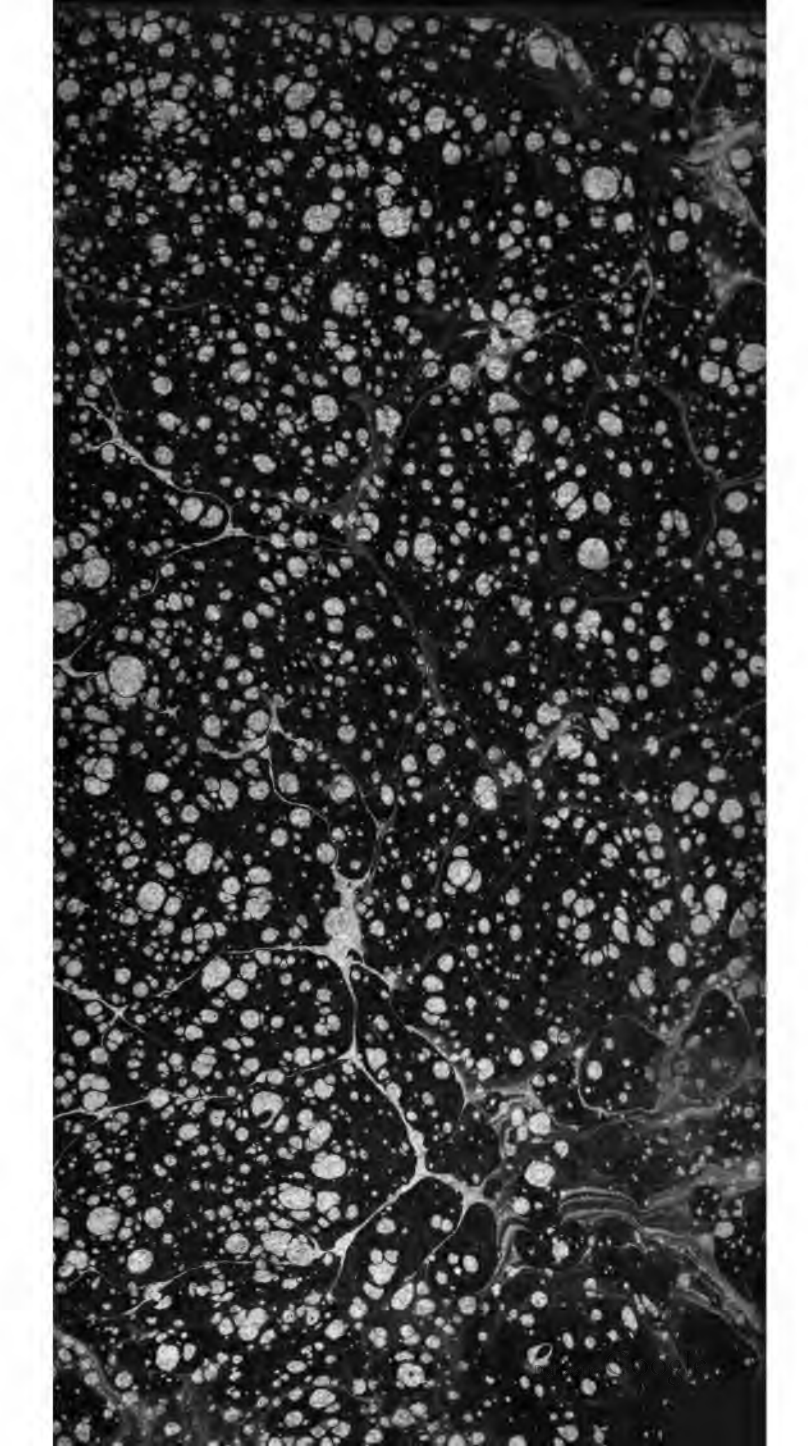





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
9000000[redacted]
Digitized by Google



NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,
&c. &c. &c.

TOME SEPTIEME.

NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, CRITIQUES,

DE DIVERS AUTEURS, &c.

TOME SEPTIEME.



M. DCC. LXVIII.





ESSAI

HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LES DISSENSIONS DES EGLISES DE POLOGNE.

Par un Professeur en Droit Public.



AVANT de donner au public une idée juste des différends qui divisent aujourd'hui la Pologne, avant de déférer au tribunal du genre humain la cause des Dissidents Grecs, Romains & Protestants, il est nécessaire de faire voir premiérement ce que c'est que l'Eglise Grecque.

Il faut avouer d'abord que les Eglises Grecque & Siriaque furent instituées les premiéres, & que l'Orient enseigna l'Occident. Nous n'avons aucune preuve que Pierre ait été à Rome; & nous sommes sûrs qu'il resta longtemps en Sirie, & qu'il alla jusqu'à Babilone. Paul était de Tarse en Cilicie. Ses ouvrages sont écrits en

 Grec.

Grec. Nous n'avons aucun Evangile qui ne ſoit Grec. Tous les pères des quatre premiers ſiècles juſqu'à Jérome ont été Grecs, Siriens ou Africains. Preſque tous les rites de la communion Romaine atteſtent encor par leurs noms même leur origine Grecque; Egliſe, Batême, Paraclet, Liturgie, Litanie, Symbole, Euchariſtie, Agape, Epiphanie, Evêque, Prêtre, Diacre, Pape même, tout annonce que l'Egliſe d'Occident eſt la fille de l'Egliſe d'Orient, fille qui dans ſa puiſſance a méconnu ſa mère.

Aucun Evêque de Rome ne fut compté, ni parmi les pères, ni même parmi les auteurs approuvés, pendant plus de ſix ſiècles entiers. Tandis qu'Athénagore, Ephrem, Juſtin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, Ciprien, Irenée, Athanaſe, Euſèbe, Jérome, Auguſtin, rempliſſaient le monde de leurs écrits, les Evêques de Rome en ſilence ſe bornaient au ſoin d'établir leur troupeau qui croiſſait de jour en jour.

Nous n'avons ſous le nom d'un Evêque de Rome que les Récognitions de Clément. Il eſt prouvé qu'elles ne ſont pas de lui, & ſi elles en étaient, elles ne feraient pas honneur à ſa mémoire. Ce ſont des conférences de Clément avec Pierre, Zachée, Barnabé, & Simon le magicien. Ils rencontrent vers Tripoli un vieillard, & Pierre devine que ce vieillard eſt de la race de Céſar, qu'il épouſa Mathidie, dont il eut trois enfans; que Clément eſt le cadet de ces enfans; ainſi Clément eſt reconnu pour

être

être de la maiſon Impériale. C'eſt apparemment cette reconnaiſſance qui a donné le titre au livre; encor cette rapſodie eſt-elle écrite en Grec.

Mais aucun prêtre Chrêtien, ſoit Grec, ſoit Siriaque, ou Africain, ou Italien, n'eut certainement d'autre puiſſance que celle de parler toutes les langues du monde, de faire des miracles, de chaſſer les diables; puiſſance admirable que nous ſommes bien loin de leur conteſter.

Qu'il nous ſoit permis de le dire, ſans offenſer perſonne; ſi l'ambition pouvait s'en tenir aux paroles expreſſes de l'Evangile, elle verrait évidemment que les Apôtres n'ont reçu aucune domination temporelle de Jéſus-Chriſt, qui lui-même n'en avait pas. Elle verrait que ſes diſciples étaient tous égaux, & que Jéſus-Chriſt même a menacé de châtiment ceux qui voudraient s'élever au deſſus des autres.

Pour peu qu'on ſoit inſtruit, on ſait que dans le premier ſiècle il n'y eut aucun ſiége Epiſcopal particulier. Les Apôtres & leurs ſucceſſeurs ſe cachaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; & certainement lorſqu'ils prêchaient de village en village, de cave en cave, de galetas en galetas, ils n'avaient ni trône épiſcopal, ni juriſdiction, ni gardes; & quatre principaux Barons ne portaient point à leur entrée les cordons d'un dais ſuperbe, ſous lequel on eût vu André & Luc portés pompeuſement comme des Souverains.

Dès le ſecond ſiècle la place d'Evêque fut

lucrative par les aumônes des Chrêtiens, & conséquemment les Evêques des grandes villes furent plus riches que les autres : étant plus riches, ils eurent plus de crédit & de pouvoir.

Si quelque Evêque avait pu prétendre à la supériorité, c'eût été assurément l'Evêque de Jérusalem, non pas comme le plus riche, mais comme celui qui selon l'opinion vulgaire avait succédé à St. Jaques le propre frère de Jésus-Christ. Jérusalem était le berceau de la religion Chrêtienne, Son fondateur y était mort par un suplice cruel ; il était reçu que Jaques son frère y avait été lapidé. Marie mère de Dieu y était morte. Joseph son mari était enterré dans le païs. Tous les mistères du Christianisme s'y étaient opérés. Jérusalem était la ville sainte qui devait reparaître dans toute sa gloire pendant mille années. Que de titres pour assurer à l'Evêque de Jérusalem une prééminence incontestable !

Mais, lorsque le Concile de Nicée régla la hiérarchie, qui avait eu tant de peine à s'établir, le gouvernement ecclésiastique se modéla sur le politique. Les Evêques appellèrent leurs districts spirituels du nom temporel de *Diocése*. Les Evêques des grandes villes prirent le titre de Métropolitains. Le nom de Patriarche s'établit peu à peu ; on donna ce titre aux Evêques de Constantinople & de Rome qui étaient deux villes Impériales, à ceux d'Alexandrie & d'Antioche qui étaient encor deux considérables métropoles, & enfin à celui de Jérusalem qu'on n'osa pas dépouiller de cette di-

dignité, quoique cette ville nommée alors Elia, fût presque dépeuplée & située dans un terrein ingrat, dans lequel elle ne pouvait s'affranchir de la pauvreté, n'ayant jamais fleuri que par le grand concours des Juifs qui venaient autrefois y célébrer leurs grandes fêtes; mais ne tirant alors quelque argent que des pélérinages peu fréquents des Chrêtiens. Le district de ce patriarche fut très peu de chose. Les quatre autres au contraire furent très étendus.

Il ne tomba dans la tête ni d'aucun Evêque, ni d'aucun Patriarche de s'arroger une jurisdiction temporelle. On n'en trouve aucun exemple que dans la subversion de l'Empire Romain en Occident.

Tout y changea, lorsque Pipin d'Austrasie, premier domestique d'un Prince franc nommé Childeric, se lia avec le Pape Zacharie, & ensuite avec le Pape Etienne second, pour rendre son usurpation respectable aux peuples. Il se fit sacrer à St. Denis en France par ce même Pape Etienne: en récompense cet usurpateur lui donna dans la Romagne quelques domaines aux dépends des usurpateurs Lombards.

Voilà le premier Evêque devenu Prince. On conviendra sans peine que cette grandeur n'est pas des temps apostoliques. Aussi fut-elle signalée par le meurtre & par le carnage peu de temps après sous le Pape Etienne III. Le Clergé Romain partagé en deux partis inonda de sang la chaire de bois dans laquelle on prétend que St. Pierre avait prêché au peuple Romain.

Il

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas plus vraiſemblable que du temps de l'Empereur Tibère un Galiléen ait prêché en chaire dans le *forum Romanum*, qu'il n'eſt vraiſemblable qu'un Grec vînt prêcher aujourd'hui dans le grand bazard de Stamboul. Mais enfin, il y avait à Rome du temps d'Etienne III. une chaire de bois; & elle fut entourée de cadavres ſanglants.

Lorſque Charlemagne partit de la Germanie pour uſurper la Lombardie, lorſqu'il eut privé ſes neveux de l'héritage de leur père Pipin, lorſqu'il eut enfermé en priſon ces enfants innocents dont on n'entendit plus parler depuis, lorſque ſes ſuccès eurent couronné ce crime, lorſqu'il ſe fut fait reconnaître Empereur dans Rome, il donna encor de nouvelles Seigneuries au Pape Léon III. qui lui mit dans l'Egliſe de St. Pierre une couronne d'or ſur la tête, & un manteau de pourpre ſur les épaules.

Cependant, remarquons que ce Pape Léon III. encor ſujet des Empereurs réſidents à Conſtantinople, n'oſa pas ſacrer un Allemand, tant ce vieux reſpect pour l'Empire Romain prévalait encore. Ce n'était qu'une cérémonie de plus, mais elle était réputée ſainte, & on n'oſait la faire. La faibleſſe ſe joignait à l'audace de l'eſprit, qui ſouvent n'oſe franchir la ſeconde barrière après avoir abbattu la première.

Charlemagne fut toujours le maître dans Rome; mais dans la décadence de ſa maiſon, le peuple Romain reprit un peu ſa liberté, & la diſputa toujours contre l'Evêque, contre la mai-

maison de Toscanelle, contre les Gui de Spolette, contre les Bérengers & d'autres tirans, jusqu'à ce qu'enfin l'imprudent Octavien Sporco, qui le premier changea son nom à son avénement au Pontificat, apella Othon de Saxe en Italie. Ce Sporco est connu sous le nom de Jean XII. Il était fils de cette fameuse Marosie qui avait fait Pape son bâtard Jean XI. né de son inceste avec le Pape Sergius III.

Jean XII. était patrice de Rome, ainsi qu'Alberic son père dernier mari de Marosie. Ils tenaient cette dignité de l'Empereur Constantin Porphirogenète; preuve évidente que les Romains au milieu de leur anarchie reconnaissaient toujours les Empereurs Grecs pour les vrais successeurs des Césars; mais, dans leurs troubles ils avaient recours tantôt aux Allemands, tantôt aux Hongrois, & se donnaient tour à tour plusieurs maîtres pour n'en avoir aucun.

On sait comment le Roi d'Allemagne Othon, appellé à Rome par ce Jean XII. & ensuite trahi par lui, le fit déposer pour ses crimes. Le procès verbal existe, il fait frémir.

Tous les Papes ses successeurs eurent à combattre les prétentions des Empereurs Allemands sur Rome, les anciens droits des Empereurs Grecs, & jusqu'aux Sarrazins mêmes. Ils ne furent puissants que par l'intrigue & par l'opinion du vulgaire, opinion qu'ils surent établir, & dont ils surent toujours profiter.

Grégoire VII. qui à la faveur de cette opinion, & surtout des fausses décrétales, marcha sur les têtes des Empereurs & des Rois, ne put

put jamais être le maître dans Rome. Les Papes ne purent enfin avoir la ſouveraineté de cette ville que lorſqu'ils ſe furent emparés du Môle d'Adrien appellé depuis St. Ange, qui avait toujours apartenu au peuple ou à ceux qui le repréſentaient.

La vraye puiſſance des Papes & celle des Evêques d'Occident ne s'établit en Allemagne que dans l'interrégne & l'anarchie, vers le temps de l'élection de Rodolphe de Hasbourg à l'Empire: ce fut alors que les Evêques Allemands furent véritablement Souverains.

Jamais rien de ſemblable ne s'eſt vu dans l'Egliſe Grecque. Elle fut toujours ſoumiſe aux Empereurs juſqu'au dernier Conſtantin; & dans le vaſte Empire de la Ruſſie elle eſt entiérement dépendante du pouvoir ſuprême. On n'y connait pas plus qu'en Angleterre la diſtinction des deux puiſſances; l'autel eſt ſubordonné au trône; & ces mots même *les deux puiſſances* y ſont un crime de lèſe-Majeſté. Cette heureuſe ſubordination eſt la ſeule digue qu'on ait pu oppoſer aux querelles théologiques & aux torrents de ſang que ces querelles ont fait répandre dans les Egliſes d'Occident depuis l'aſſaſſinat de Priſcillien juſqu'à nos jours.

Perſonne n'ignore comme au ſeiziéme ſiécle la moitié de l'Europe laſſée des crimes d'Alexandre VI., de l'ambition de Jules II., des extorſions de Léon X., de la vente des indulgences, de la taxe des péchés, des ſuperſtitions & des friponneries de tant de moines, ſecoua enfin le joug appeſanti depuis longtemps. Les

Grecs

Grecs avaient enſeigné l'égliſe d'Occident ; les Proteſtans la réformèrent.

Je ne prétends point parler ici des dogmes qui diviſent les Grecs, les Romains, les Evangeliques, les Réformés & d'autres communions. Je laiſſe ce ſoin à ceux qui ſont éclairés d'une lumière divine. Il faut l'être ſans doute pour bien ſavoir ſi le St. Eſprit procède par ſpiration du père & du fils, ou du fils ſeulement, lequel fils étant engendré & n'étant point fait, ne peut pourtant engendrer. Il n'y a qu'une révélation qui puiſſe aprendre clairement aux Saints comment on mange le fils en corps & en ame dans un pain qui eſt anéanti, ſans manger ni le père ni le St. Eſprit, ou comment le corps & l'ame de Jéſu ſont incorporés au pain, ou comment on mange Jéſu par la foi. Ces queſtions ſont ſi divines qu'elles ne devraient point mettre la diſcorde entre ceux qui ne ſont qu'hommes, & qui doivent ſe borner à vivre en fréres, & à cultiver la raiſon & la juſtice ; ſans ſe perſécuter pour des miſtères qu'ils ne peuvent entendre.

Tout ce que j'oſerais dire en reſpectant les Evêques de toutes les communions, c'eſt que ceux qui iraient à pied de leur maiſon à l'Egliſe prêcher la charité & la concorde, reſſembleraient peut-être plus aux Apôtres, au moins à l'extérieur, que ceux qui diraient quelques mots dans une meſſe en muſique en quatre parties, entourés de hallebardiers & de mouſquetaires, & qui ne ſortiraient de l'Egliſe qu'au ſon des tambours & des trompettes.

Je

Je me garderai bien d'examiner si celui qui nâquit dans une étable entre un bœuf & un ane, qui vécut & qui mourut dans l'indigence, se plait plus à la pompe & aux richesses de ses ministres qu'à leur pauvreté & à leur simplicité. Nous ne sommes plus au temps des Apôtres ; mais nous sommes toujours au temps des citoyens ; il s'agit de leurs droits, de la liberté naturelle, de l'exécution des loix solemnelles, de la foi des serments, de l'intérêt du genre humain. Tout cela existait avant qu'il y eût des prélats, & existera encor si jamais (ce qu'à Dieu ne plaise) on a le malheur de se passer de prélatures. Les dignités peuvent s'abolir, les sectes peuvent s'éteindre ; le droit des gens est éternel.

FAIT.

La Religion Chrêtienne ne pénétra que très tard chez les Sarmates. La nation était guerriére & pauvre. Le zèle des missionnaires la respecta. La Pologne proprement dite ne fut chrêtienne qu'à la fin du dixiéme siécle. Boleslas en l'an 1001. de nôtre ère volgaire fut le premier Roi Chrêtien, & il signala son Christianisme en faisant crever les yeux au Roi de Bohême.

Le grand Duché de Lithuanie, vaste païs qui fait presque la moitié de la Pologne entière, ne fut chrêtien que dans le quinziéme siècle, après que Jagellon grand Duc de Lithuanie eut épousé la Princesse Edvige au quatorzié-

me

ne en 1387. à condition qu'il ferait de la Religion de la Princeffe, & que la Lithuanie ferait jointe à la Pologne.

On demandera de quelle religion étaient tous ces peuples avant qu'ils fuffent Chrétiens. Ils adoraient Dieu fous d'autres noms, d'autres emblêmes, d'autres rites; on les appellait Payens. La grace de Jéfu-Chrift qui eft venu pour tout le monde leur avait été refufée, ainfi qu'à plus des trois quarts de la terre. Leur temps n'était pas venu; toutes leurs générations étaient livrées aux flammes éternelles; du moins c'eft ainfi qu'on penfe à Rome, ou ce qu'on feint d'y penfer. Cette idée eft grande: tu feras puni à jamais fi tu ne penfes pas fur le bord du Volga ou du Gange comme je penfe fur le bord de l'Anio. On ne peut porter fes vues plus haut & plus loin.

Il arriva un grand malheur à ces nouveaux Chrêtiens au feiziéme fiècle. L'héréfie pénétra chez eux; & comme l'héréfie damne les hommes encor plus que le paganifme, le falut des Polonais était en grand danger. Ces Hérétiques fe difaient enfans de la primitive Eglife, & on les appellait novateurs; ainfi on ne pouvait convenir des qualités.

Outre ces réformés d'Occident, il y avait beaucoup de Grecs d'Orient. Ces Grecs étaient répandus dans cinq provinces de la Lithuanie converties autrefois à la foi Grecque, & annexées depuis à la Pologne. Ils n'étaient pas à la vérité auffi damnés que les évangeliques & les réformés; mais enfin ils l'étaient, puifqu'ils

qu'ils ne reconnaissaient pas l'Evêque de Rome comme le maître du monde entier.

Il est à remarquer que ces provinces Grecques, & la Pologne proprement dite, & la Lithuanie, & la Russie sa voisine, avaient été converties par des Dames, ainsi que la Hongrie & l'Angleterre. Cette origine devait faire espérer de la tolérance, de l'indulgence, de la bonté, des mœurs douces & faciles. Il en arriva tout autrement.

Les Evêques de Pologne sont puissants; ils n'aimaient pas à voir leur troupeau diminuer. Outre ces Evêques il y avait toujours à Varsovie un Nonce du Pape. Ce Nonce tenait lieu de grand Inquisiteur, & son tribunal était très redoutable. Les Grecs, les Evangeliques & les Réformés, & les Unitaires qui survinrent, tout fut persécuté. Le *contrain les d'entrer*, fut employé dans toute sa rigueur. C'est une chose admirable que ce *contrain les d'entrer*, qui n'est dans l'Evangile qu'une invitation pressante à souper, ait toujours servi de prétexte à l'Eglise Romaine pour faire mourir les gens de faim.

Les Evêques ne manquaient pas d'excommunier tout gentilhomme du rite Grec ou de la communion Protestante; & par un abus étrange, mais ancien, cette excommunication les privait dans les dietes de voix active & passive. L'excommunication peut bien priver un homme de la dignité de Marguillier, & même du Paradis; mais elle ne doit pas s'étendre sur les effets civils. Un Prince de l'Empire, un Elec-

Electeur qu'un Evêque ou un Chapitre excommunierait, n'en ferait pas moins Prince de l'Empire. On peut juger par cette seule oppression combien les Dissidents étaient véxés par les tribunaux ecclésiastiques ; il suffit de dire qu'ils étaient jugés par leurs ennemis.

Sigismond Auguste le dernier des Jagellons fit cesser ce dévot scandale. Sa probité lui persuada qu'il ne faut persécuter personne pour la religion. Il se souvint que Jésu-Christ avait enseigné & non opprimé. Il comprit que l'oppression ne pouvait faire naître que des guerres civiles entre des gentilshommes égaux : il fit plus dans la diète solemnelle de Vilna le 16. Juin 1563. *il anéantit toute différence qui pourrait jamais naître entre les citoyens pour cause de Religion.* Voici les paroles essentielles de cette loi devenue fondamentale.

„ A compter depuis ce jour, non-seulement „ les Nobles & Seigneurs avec leurs descen„ dants qui appartiennent à la communion Ro„ maine, & dont les ancêtres ont obtenu aussi „ des lettres de noblesse dans le Royaume de „ Pologne, mais encor en général tous ceux „ qui sont de l'ordre Equestre & des Nobles, „ soit Lithuaniens, soit Russes d'origine, *pour„ vu qu'ils fassent profession du Christianisme*, „ quand même leurs ancêtres n'auraient pas ac„ quis les droits de noblesse dans le royaume „ de Pologne, doivent jouïr dans toute l'éten„ due du royaume de tous les privilèges, liber„ tés & droits de noblesse à eux accordés, & „ en jouïr à perpétuité en commun.

„ On admettra aux dignités du Sénat & de
„ la Couronne, à toutes les charges nobles,
„ non seulement ceux qui appartiennent à l'é-
„ glise Romaine, mais aussi tous ceux qui sont
„ de l'ordre Equestre, pourvu qu'ils soient
„ Chrêtiens....... nul ne sera exclu, pourvu
„ qu'il soit Chrêtien,

La diete de Grodno en 1568 confirma solemnellement ces statuts, & elle ajouta, pour rendre la loi, s'il était possible, encore plus claire; ces mots essentiels : *de quelque communion ou confession que l'on soit.*

Enfin dans la diete d'union encor plus célèbre tenue à Lublin en 1569, diète qui acheva d'incorporer pour jamais le grand Duché de Lithuanie à la Couronne, on renouvella, on confirma de nouveau cette loi humaine qui regardait tous les chrêtiens comme des frères, & qui devait servir d'exemple aux autres nations.

Après la mort de Sigismond Auguste, ce héros de la tolérance, la république entiére confédérée en 1573. pour l'élection d'un nouveau Roi, jura de ne reconnaître que celui qui ferait serment de maintenir cette paix des chrêtiens. Henri de Valois, trop accusé d'avoir eu part aux massacres de la St. Barthelemi, ne balança pas à jurer, *devant le Dieu tout-puissant, de maintenir les droits des Dissidents :* & ce serment de Henri de Valois servit de modèle à ses successeurs. Etienne ne lui succéda qu'à cette condition. Ce fut une loi fondamentale & sacrée. Tous les nobles furent égaux par la religion comme par la nature.

C'est

C'eſt ainſi qu'après l'union de l'Angleterre & de l'Ecoſſe, les Pairs d'Ecoſſe Presbytériens ont eu ſéance au Parlement de Londres avec les Pairs de la communion Anglicane. Ainſi l'Evêché d'Oſnabruck en Allemagne apartient tantôt à un Evangelique, tantôt à un Catholique Romain. Ainſi dans pluſieurs bourgs d'Allemagne les Evangéliques viennent chanter leurs pſaumes dès que le Curé catholique a dit ſa meſſe. Ainſi les chambres de Vetzlar & de Vienne ont des aſſeſſeurs Luthériens. Ainſi les réformés de France étaient Ducs & Pairs & Généraux des armées ſous le grand Henri IV. & l'on peut croire que le Dieu de miſéricorde & de paix n'écoutait pas avec colère les différents concerts que ſes enfants lui adreſſaient d'un même cœur.

Tout change avec le tems. Un Roi de Pologne nommé auſſi Sigiſmond, de la race de Guſtave Vaſa, voulut enfin détruire ce que le grand Sigiſmond, le dernier des Jagellons, avait établi. Il était à la fois Roi de Pologne & de Suède, mais il fut dépoſé en Suède par les Etats aſſemblés en 1592. & malheureuſement la religion Catholique Romaine lui attira cette diſgrace. Les Etats du royaume élurent ſon frère Charles qui avait pour lui le cœur des ſoldats & la confeſſion d'Augsbourg. Sigiſmond ſe vengea en Pologne du Catholiciſme qui lui avait ôté la couronne de Suède.

Les Jéſuites qui le gouvernèrent lui ayant fait perdre un royaume, le firent haïr dans l'autre. Il ne put à la vérité révoquer une loi devenue fondamentale, confirmée par tant de Rois & de

Diètes, mais il l'éluda, il la rendit inutile. Plus de charges, plus de dignités données à ceux qui n'étaient pas de la Communion de Rome. On ne leur ravit pas leurs biens, parce qu'on ne le pouvait pas; on les véxa par une perfécution fourde & lente; & fi on les tolérait, on leur fit fentir bientôt qu'on ne les tolérerait plus dès qu'on pourrait les opprimer impunément.

Cependant la loi fut toujours plus forte que la haine. Tous les Rois à leur couronnement firent le même ferment que leurs prédéceffeurs. Ladiflas VI. fils de Sigifmond le Suédois n'ofa s'en difpenfer. Son frère Jean Cafimir, quoiqu'il eût d'abord été Jéfuite & enfuite Cardinal, fut obligé de s'y foumettre: tant le refpect extérieur pour les loix reçuës a de force fur les hommes.

Michel Viefnovisky, l'illuftre Jean Sobiesky vainqueur des Turcs, n'imaginèrent pas d'éluder cette loi à leur couronnement. L'Electeur de Saxe Augufte ayant renoncé à la religion Evangelique de fes pères pour acquérir le royaume de Pologne, jura avec plaifir cette grande loi de la tolérance, dont un Roi qui abandonne fa religion pour un fceptre, femble avoir toujours befoin, & qui affurait la liberté & les droits de fes anciens frères. L'Europe fait combien fon règne fut malheureux; il fut détrôné par les armes d'un Roi Luthérien, & rétabli par les victoires d'un Czar de la communion Grecque.

Les prêtres Catholiques Romains & leurs adhérans crurent fe venger du Roi de Suède Charles XII. en perfécutant les Polonais Evangeliques dont il avait été le protecteur: ils en trou-

trouvèrent l'occasion l'année 1717. dans une diète toute composée de Nonces de leur parti : ils eurent le crédit, non pas d'abolir la loi, elle était trop sacrée, mais de la limiter. On ne permit aux non-conformistes le libre exercice de leur religion que dans leurs Eglises précédemment bâties ; & on alla même jusqu'à prononcer des peines pécuniaires, la prison, le bannissement contre ceux qui prieraient Dieu ailleurs. Cette clause d'oppression ne passa qu'avec une extrême difficulté. Plusieurs Evêques même, plus patriotes que prêtres, & plus touchés des droits de l'humanité que des avantages de leur parti, eurent la gloire de s'y opposer quelque tems.

Cette Diète de 1717. ne songeait pas qu'en se vengeant du Luthérien Charles XII. son ennemi, elle insultait le Grec Pierre le grand son protecteur. Enfin, la loi passa en partie ; mais le Roi Auguste la détruisit en la signant. Il donna un Diplôme le 3 Février 1717. dans lequel il s'exprime ainsi :

„ Quant à la religion des Dissidents, afin qu'ils „ ne pensent point que la communion de la No- „ blesse, leur égalité & leur paix ayent été lésés „ par les articles insérés dans le nouveau traité, „ nous déclarons que ces articles insérés dans le „ traité ne doivent déroger en aucune maniére „ aux confédérations des années 1573. 1632. „ 1648. 1669. 1674. 1697. & à nos *Pacta con-* „ *venta*, entant qu'elles sont utiles aux Dissi- „ dents dans la religion. Nous conservons les dits „ Dissidents en fait de religion, dans leurs li-

 „ bertés

„ bertés énoncées dans toutes ces confédéra-
„ tions, ſelon leur teneur (laquelle doit être
„ tenue pour inſérée & exprimée ici) & nous
„ voulons qu'ils ſoient conſervés par tous les
„ états, officiers & tribunaux. En foi de quoi nous
„ avons ordonné de munir ces préſentes ſignées
„ de nôtre main, & ſcêlées du ſceau du Royau-
„ me. Donné à Varſovie le 3. Février 1717. & le
„ 20. de nôtre régne.

Après cette contradiction formelle d'une loi décernée & abolie en même tems, contradiction trop ordinaire aux hommes, le parti le plus fort l'emporta ſur le plus faible; la violence ſe donna carriére. Il eſt vrai qu'on ne ralluma pas les buchers qui mirent autrefois en cendre toute une province du tems des Albigeois; on ne détruiſit point vingt-quatre villages inondés du ſang de leurs habitants, comme à Mérindol & à Cabriére. Les roues & les gibets ne furent point d'abord dreſſés dans les places publiques contre les Grecs & les Proteſtants, comme ils le furent en France ſous Henri II. On n'a point encor parlé en Pologne d'imiter les maſſacres de la St. Barthelemi, ni ceux d'Irlande, ni ceux des Vallées du Piémont. Les torrents de ſang n'ont point encor coulé d'un bout du Royaume à l'autre pour la cauſe d'un Dieu de paix. Mais enfin, on a commencé à ravir à des innocents la liberté & la vie. Quand les premiers coups ſont une fois portés, on ne ſait plus où l'on s'arrêtera. Les exemples des anciennes horreurs que le fanatiſme a produites, ſont perdus pour

la

la postérité : les esprits de sang froid les détestent, & les esprits échauffés les renouvellent.

Bientôt on démolit des Eglises, des Ecoles, des Hopitaux de Dissidents. On leur fit payer une taxe arbitraire pour leurs batêmes & pour leurs communions, tandis que deux cent cinquante Sinagogues Juives chantaient leurs pseaumes Hébraïques sans bourse délier.

Dès l'année 1718. un Nonce du nom de Pietrosky fut chassé de la Chambre uniquement parce qu'il était Dissident. Le Capitaine Keler accusé par l'Avocat Vindeleusky d'avoir soutenu contre lui la religion Protestante, eut la tête tranchée à Petekou comme blasphémateur. Le bourgeois Hébers fut condamné à la corde sur la même accusation. Le gentilhomme Rosbiky fut obligé de sortir des terres de la République. Le gentilhomme Unrug avait écrit quelques remarques & quelques extraits d'auteurs Evangeliques contre la religion Romaine ; on lui vola son porte-feuille ; & sur cet effet volé, sur des écrits qui n'étaient pas publics, sur l'énoncé de ses opinions permises par les loix, sur le secret de sa conscience tracé de sa main, il fut condamné à perdre la tête. Il fallut qu'il dépensat tout son bien pour faire casser cette exécrable sentence.

Enfin en 1724 l'exécution sanglante de Thorn renouvella les anciennes calamités qui avaient souillé le Christianisme dans tant d'autres Etats. Quelques malheureux écoliers des Jésuites & quelques bourgeois protestans ayant pris querelle, le peuple s'attroupa, on força le collège

des Jésuites, mais sans effusion de sang ; on emporta quelques images de leurs Saints, & malheureusement une image de la Vierge qui fut jettée dans la boue.

Il est certain que les écoliers des Jésuites ayant été les agresseurs étaient les plus coupables. C'était une grande faute d'avoir pris les images des Jésuites, & surtout celle de la Ste. Vierge. Les protestants devaient être condamnés à la rendre ou à en fournir une autre, à demander pardon, à réparer le dommage à leurs frais, & aux peines modérées qu'un gouvernement équitable peut infliger. L'image de la Vierge Marie est très respectable ; mais le sang des hommes l'est aussi. La profanation d'un portrait de la Vierge dans un Catholique est une très grande faute ; elle est moindre dans un Protestant, qui n'admet point le culte des images.

Les Jésuites demandèrent vengeance au nom de Dieu & de sa mère ; ils l'obtinrent malgré l'intervention de toutes les Puissances voisines. La Cour assessoriale à laquelle le Chancelier préside, jugea cette cause. Un Jésuite y plaida contre la Ville de Thorn ; l'arrêt fut porté tel que les Jésuites le désiraient. Le Président Rosner accusé de ne s'être pas assez opposé au tumulte, fut décapité malgré les privilèges de sa charge. Quelques Assesseurs & d'autres principaux bourgeois périrent par le même supplice. Deux artisans furent brulés, d'autres furent pendus. On n'aurait pas traité autrement des assassins. Les hommes n'ont pas encor appris

à proportionner les peines aux fautes. Cette ſcience cependant n'eſt pas moins néceſſaire que celle de Copernic, qui découvrit dans Thorn le vrai ſiſtême de l'univers, & qui prouva que nôtre terre ſouvent ſi mal gouvernée & affligée de tant de malheurs, roule autour du ſoleil dans ſon orbite immenſe.

La Pologne ſemblait donc deſtinée à ſubir le ſort de tant d'autres Etats que les querelles de religion ont dévaſtés.

Un miniſtre Evangelique nommé Mokzulky fut tué impunément en 1753. dans un grand chemin, par le Curé de Birze; voilà déja une hoſtilité de l'Egliſe militante. Un Dominicain de Popiel en 1762. aſſomma à coups de bâton le prédicant Jaugel à la porte d'un malade qu'il allait conſoler.

Le Curé de la paroiſſe de Cone rencontrant un mort Luthérien qu'on portait au cimetiére; battit le miniſtre, renverſa le cercueil, & fit jetter le corps à la voirie.

En 1765. pluſieurs Jéſuites avec d'autres moines voulurent changer les Grecs en Romains à Mſciſlau en Lithuanie. Ils forçaient à coups de bâton les pères & les mères de mener les enfans dans leurs égliſes. Soixante & dix gentilshommes s'y opposèrent; les miſſionnaires ſe battirent contre eux. Les gentilshommes furent traités comme des ſacriléges; ils furent condamnés à la mort, & ne ſauvèrent leur vie qu'en allant à l'égliſe des Jéſuites.

On priva alors en Lithuanie du droit de bourgeoiſie, on raia du corps des métiers les bour-

bourgeois & les artiſans qui n'allaient pas à la meſſe Latine. Enfin, on a exclu des diétines tous les gentilshommes Diſſidents, que les droits de la naiſſance & les loix du Royaume y appellent.

Tant de rigueurs, tant de perſécutions, tant d'infractions des loix, ont enfin réveillé des gentilshommes que leurs ennemis croyaient avoir abattus. Ils s'aſſemblèrent, ils invoquèrent les loix de leur patrie, & les Puiſſances garantes de ces loix.

Il faut ſavoir que leurs droits avaient été ſolemnellement confirmés par la Suède, l'Empire d'Allemagne, la Pologne entiére, & particuliérement par l'Electeur de Brandebourg dans le traité d'Oliva en 1660. Ils l'avaient été plus expreſſément encor par la Ruſſie en 1686, quand la Pologne céda l'ancienne Kiovie, la capitale de l'Ukraine, à l'Empire Ruſſe. La Religion Grecque eſt nommée la *réligion orthodoxe* dans les inſtruments ſignés par le grand Sobiesky.

Ces Nobles ont donc eu recours à ce qu'il y a de plus ſacré ſur la terre, les ſerments de leurs pères, ceux des Princes garants, les loix de leur patrie, & les loix de toutes les Nations.

Ils s'adreſsèrent à la fois à l'Impératrice de Ruſſie Catherine ſeconde, à la Suède, au Dannemarck, à la Pruſſe. Ils implorèrent leur interceſſion. C'était un bel exemple dans des gentilshommes accoutumés autrefois à traiter dans leurs Diètes des affaires de l'Etat le ſabre

à

à la main, d'implorer le droit public contre la persécution. Cette démarche même irritait leurs ennemis.

Le Roi Stanislas Poniatosky, fils de ce célèbre Comte Poniatosky si connu dans les guerres de Suède, élu du consentement unanime de ses compatriotes, ne démentit pas dans cette affaire délicate l'idée que l'Europe avait de sa prudence. Ennemi du trouble, zélé pour le bonheur & la gloire de son pays, tolérant par humanité & par principe, religieux sans superstition, citoyen sur le trône, homme éclairé & homme d'esprit, il proposa des tempéraments qui pouvaient mettre en sureté tous les droits de la religion Catholique Romaine & ceux des autres Communions. La plûpart des Evêques & de leurs partisans opposèrent le zèle de la maison de Dieu au zèle patriotique du Monarque, qui attendit que le tems pût concilier ces deux zèles.

Cependant, les gentilshommes dissidents se confedérèrent en plusieurs endroits du Royaume. On vit le 20 Mars 1767 près de quatre cent gentilshommes demander justice par un mémoire signé d'eux, dans cette même ville de Thorn qui fumaït encor du sang que les Jésuites avaient fait répandre. D'autres confédérations se formaient déja en plus grand nombre, & surtout dans la Lithuanie, où il se fit vingt-quatre confédérations. Toutes ensemble formèrent un corps respectable. La substance de leurs manifestes contenait, „ qu'ils étaient hommes, citoyens, „ nobles, membres de la législation & persé„ cutés; que la Religion n'a rien de commun

„ avec

„ avec l'Etat, qu'elle eſt de Dieu à l'homme,
„ & non pas du citoyen au citoyen; que la
„ funeſte coutume de mêler Dieu aux affaires
„ purement humaines a enſanglanté l'Europe
„ depuis Conſtantin : qu'il doit en être dans les
„ Dietes & dans le Sénat, comme dans les ba-
„ tailles, où l'on ne demande point à un Ca-
„ pitaine qui marche aux ennemis, de quelle
„ religion il eſt; qu'il ſuffit que le noble ſoit
„ brave au combat & juſte au conſeil; qu'ils
„ ſont tous nés libres, & que la liberté de
„ conſcience eſt la premiére des libertés, ſans
„ laquelle celui qu'on appelle libre ſerait eſcla-
„ ve; qu'on doit juger d'un homme non par
„ ſes dogmes, mais par ſa conduite, non par
„ ce qu'il penſe, mais par ce qu'il fait; & qu'en-
„ fin l'Evangile qui ordonne d'obéir aux Puiſ-
„ ſances payennes n'ordonne certainement pas
„ de dépouiller les légiſlateurs chrêtiens de
„ leurs droits, ſous prétexte qu'ils ſont autre-
„ ment chrêtiens qu'on ne l'eſt à Rome. „ Ils fortifiaient toutes ces raiſons par la ſanction des loix; & par les garanties protectrices de ces loix ſacrées.

On ne leur oppoſa qu'une ſeule raiſon, c'eſt qu'ils réclamaient l'égalité, & que bientôt ils affecteraient la ſupériorité; qu'ils étaient mécontents, & qu'ils troubleraient une République déja trop orageuſe. Ils répondaient; Nous ne l'avons pas troublée pendant cent années : mécontents nous ſommes vos ennemis, contents nous ſommes vos défenſeurs.

Les Puiſſances garantes de la paix d'Oliva pre-

prenaient hautement leur parti, & écrivaient des lettres preſſantes en leur faveur. Le Roi de Pruſſe ſe déclarait pour eux. Sa recommandation était puiſſante, & devait avoir plus d'effet que celle de la Suède ſur les eſprits, puiſqu'il donnait dans ſes Etats des exemples de tolérance que la Suède ne donnait pas encore. Il faiſait bâtir une Egliſe aux Catholiques Romains de Berlin ſans les craindre, ſachant bien qu'un Prince victorieux, philoſophe & armé n'a rien à redouter d'aucune religion. Le jeune Roi de Dannemarc né bienfaiſant & ſon ſage Miniſtère parlaient hautement.

Mais de tous les Potentats nul ne ſe ſignala avec autant de grandeur & d'efficace que l'Impératrice de Ruſſie. Elle prévit une guerre civile en Pologne, & elle envoya la paix avec une armée. Cette armée n'a paru que pour protéger les Diſſidents en cas qu'on voulût les accabler par la force. On fut étonné de voir une armée Ruſſe vivre au milieu de la Pologne avec beaucoup plus de diſcipline que n'en eurent jamais les troupes Polonaiſes. Il n'y a pas eu le plus léger déſordre. Elle enrichiſſait le pays au lieu de le dévaſter; elle n'était là que pour protéger la tolérance; il fallait que ces troupes étrangères donnaſſent l'exemple de la ſageſſe; & elles le donnèrent. On eût pris cette armée pour une Diète aſſemblée en faveur de la liberté.

Les politiques ordinaires s'imaginèrent que l'Impératrice ne voulait que profiter des troubles de la Pologne pour s'agrandir. On ne conſi-

confidérait pas que le vafte Empire de Ruffie, qui contient onze cent cinquante mille lieues quarrées, & qui eft plus grand que ne fut jamais l'Empire Romain, n'a pas befoin de terreins nouveaux, mais d'hommes, de loix, d'arts & d'induftrie.

Catherine feconde lui donnait déja des hommes en établiffant chez elle trente mille familles qui venaient cultiver les arts néceffaires. Elle lui donnait des loix en formant un code univerfel pour fes provinces qui touchent à la Suède & à la Chine. La première de ces loix était la tolérance.

On voyait avec admiration cet Empire immenfe fe peupler, s'enrichir en ouvrant fon fein à des citoyens nouveaux, tandis que de petits Etats fe privaient de leurs fujets par l'aveuglement d'un faux zèle; tandis que fans citer d'autres provinces, les feuls émigrants de Saltzbourg avaient laiffé leur patrie déferte.

Le fiftème de la tolérance a fait des progrès rapides dans le Nord, depuis le Rhin jufqu'à la mer glaciale, parce que la raifon y a été écoutée, parce qu'il y eft permis de penfer & de lire. On a connu dans cette vafte partie du monde que toutes les maniéres de fervir Dieu peuvent s'accorder avec le fervice de l'Etat. C'était la maxime de l'Empire Romain dès le tems des Scipions jufqu'à celui des Trajans. Aucun Potentat n'a plus fuivi cette maxime que Catherine II. Non feulement elle établit la tolérance chez elle, mais elle a recherché la gloire de la faire naître chez fes voifins. Cette gloi-

re

re est unique. Les fastes du monde entier n'ont point d'exemple d'une armée envoyée chez des peuples considérables, pour leur dire, Vivez justes & paisibles.

Si l'Impératrice avait voulu fortifier son Empire des dépouilles de la Pologne, il ne tenait qu'à elle. Il suffisait de fomenter les troubles au lieu de les appaiser. Elle n'avait qu'à laisser opprimer les Grecs; les Evangeliques & les Réformés, ils seraient venus en foule dans ses Etats. C'est tout ce que la Pologne avait à craindre. Le climat ne diffère pas beaucoup; & les beaux arts, l'esprit, les plaisirs, les spectacles, les fêtes qui rendent la cour de Catherine II. la plus brillante de l'Europe, invitaient tous les étrangers. Elle forme un Empire & un siècle nouveau, & on irait chez elle de plus loin pour l'admirer.

Tandis qu'elle parcourait les frontières de ses Etats, & qu'elle passait d'Europe en Asie pour voir par ses yeux, les besoins & les ressources de ses peuples, son armée au milieu de la Pologne fit naître longtemps des soupçons, des craintes, des animosités. Mais enfin, quand on fut bien convaincu que ces soldats n'étaient que des ministres de paix, ce prodige inouï ouvrit les yeux à plusieurs Prélats. Ils rougirent de n'être pas plus pacifiques que des troupes Russes.

L'Evèque de Cracovie & le nouveau Primat, tous deux génies supérieurs, entrèrent par cela même dans des vues si salutaires. Ils sentirent qu'ils étaient Polonais avant d'être Romains, qu'ils étaient Sénateurs, Princes, patriotes, autant

autant qu'Evêques. Mais il ne fallait pas moins qu'un Roi philosophe, un Primat, des Evêques sages, une Impératrice qui se déclarait l'Apôtre de la tolérance pour détourner les malheurs qui menaçaient la Pologne. La philosophie a jusqu'ici prévenu dans le Nord le carnage dont le fanatisme a souillé longtems tant d'autres climats.

Dans ces querelles de religion, dans cette grande dispute sur la liberté naturelle des hommes, quelques intérêts particuliers se sont jettés à la traverse, comme il arrive en tout pays, & surtout chez une nation libre; mais ils sont perdus dans l'objet principal; & comme ils n'ont pas retardé d'un seul moment la marche uniforme dirigée vers la tolérance, nous n'avons pas fatigué le lecteur de ces petits mouvements qui disparaissent dans le mouvement général.

Il semble par la disposition des esprits que les trois Communions plaignantes rentreront dans tous leurs droits, sans que la Communion Romaine perde les siens. Elle aura tout, hors le droit d'opprimer dont elle ne doit pas être jalouse. Et si une grande partie du Nord a dû son Christianisme à des femmes, c'est à une femme supérieure qu'on devra le véritable esprit du Christianisme, qui consiste dans la tolérance & dans la paix.



ANEC-

ANECDOTE
SUR BELISAIRE.

JE vous connais, vous êtes un ſcélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimaſſent un Dieu Père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé ſur la parole de St. Ambroiſe qu'un jeune Valentinien qui n'avait pas été baptiſé n'en avait pas moins été ſauvé. Vous avez eu l'inſolence de croire avec St. Jerome que pluſieurs payens ont vécu ſaintement. Il eſt vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas oſé aller ſi loin que St. Jean Chriſoſtome, qui dans une de ſes homélies, *a*) dit que les préceptes de Jéſus-Chriſt ſont ſi légers que pluſieurs ont été au delà par la ſeule raiſon. *Præcepta ejus adeò levia ſunt ut multi philoſophica tantum ratione exceſſerint.*

Vous avez même attiré à vous St. Auguſtin, ſans ſonger combien de fois il s'eſt rétracté. On voit bien que vous êtes de ſon avis quand il dit; *b*) *depuis le commencement du genre humain tous ceux qui ont cru en un ſeul Dieu, & qui ont entendu ſa voix ſelon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & juſtice ſelon ſes préceptes, en quelque endroit & en quelque tems qu'ils ayent vécu, ils ont été ſans doute ſauvés par lui.*

Mais

a) III. Homélie ſur la I. Ep. de S. Paul aux Corinthiens.
b) Dans ſa 49. Epitre *à Deo gratias.*

Mais ce qu'il y a de pis, Déiſte & Athée que vous êtes, c'eſt qu'il ſemble que vous ayez copié mot pour mot St. Paul dans ſon Epitre aux Romains; *gloire, honneur & gloire à quiconque fait le bien; premiérement aux Juifs, & puis aux Gentils; car lorſque les Gentils qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils ſont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome, l'uſure, l'adultère & le ſacrilège.

Enfin, déteſtable enfant de Bélial, vous avez oſé prononcer de vous-même ces paroles impies ſous le nom de Beliſaire; *ce qui m'attache le plus à ma religion, c'eſt qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il fallait qu'elle me rendit farouche, dur & impitoyable, je l'abandonnerais, & je dirais à Dieu, dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant; je fais le choix qui t'offenſe le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop inſtruits, de vils magiſtrats qui ne connaiſſent que l'équité, des gens de lettres malheureuſement plus remplis de gout & de ſentiment que de théologie, admirer avec attendriſſement ces ſottes paroles & tout ce qui les ſuit.

Malheureux! vous aprendrez ce que c'eſt que de choquer l'opinion des licentiés de ma licence; vous & tous vos damnés de philoſophes vous voudriez bien que Confucius & Socrate ne fuſſent pas éternellement en enfer; vous feriez fâchés que le Primat d'Angleterre ne fût pas ſauvé auſſi-bien que le Primat des Gaules.

les. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde quand nous sommes sur les bancs ; c'est là notre plaisir. Nous comptons environ six cent millions d'habitants sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliards ; & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingt milliards de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant & tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces quatre vingt-milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre : mais c'est une bagatelle : & il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table, mes amis, réjouissons nous, nous avons au moins quatre-vingt milliards de nos frères dont les ames toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rotir avec elles.

Apprenez, Monsieur le Réprouvé, que votre grand Henri IV. que vous aimez tant, est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable, & que Ravaillac purgé par le sacrement de pénitence, jouït de la gloire éternelle ; voilà la vraye religion. Où est le temps où je vous aurais fait cuire avec Jean Hus & Jérome de Prague, avec Arnaud de Bresse, avec le Conseiller du Bourg & avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourse & quelquefois de leur vie ?

C 2 Qui

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine ſortant de ſa licence ; à qui les addreſſait-il ? c'était à un Académicien de la première Académie de France. Cette ſcène ſe paſſait chez un Magiſtrat homme de lettres que le Licentié était venu ſolliciter pour un procès dans lequel il était accuſé de ſimonie. Et dans quel temps ſe tenait cette conférence à laquelle j'aſſiſtai ? c'était après boire ; car nous avions diné avec le magiſtrat, & le moine avec les valets de chambre ; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend Père, lui dit l'Académicien, pardonnez-moi, je ſuis un homme du monde qui n'ai jamais lû les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux ſoldat Romain comme aurait parlé notre Du Gueſclin, nôtre Chevalier Bayard ou notre Turenne. Vous ſavez qu'à nous autres gens du ſiècle, il nous échape bien des ſottiſes ; mais vous les corrigez ; & un mot d'un ſeul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme Béliſaire n'a pas dit un ſeul mot du bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point ſollicité contre vous, j'eſpère que vous vous appaiſerez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal ſans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne ceſſez de prêcher la bienfaiſance, la douceur, l'indulgence, & qui pouſſez la méchanceté juſqu'à vouloir que Dieu ſoit bon. En vérité nous ne vous paſſerons pas vos petites conſpirations. Vous avez à faire au révérend père Ha...., à l'abbé Din.... & à moi,

moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous ſavons bien que dans le ſiècle où la raiſon que nous avions par-tout proſcrite, commençait à renaître dans nos climats ſeptentrionaux, ce fut Eraſme qui était tenté de dire *Sancte Socrates, ora pro nobis*, Eraſme à qui on éleva une ſtatue. Le Vayer, le précepteur de Monſieur & même de Louïs XIV. recueillit tous ces blaſphêmes dans ſon livre de la vertu des Payens. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauts tels que Confucius, Socrate, Caton, Epictète, Titus, Trajan, les Antonins, Julien, avaient fait quelques actions vertueuſes. Nous ne pûmes le bruler ni lui ni ſon livre, parce qu'il était Conſeiller d'état. Mais vous qui n'êtes qu'Académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le magiſtrat prit alors la parole & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le moine, l'écriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus* : Le ſcélerat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'Académie penſe comme lui, il faut qu'il ſoit puni avec l'Académie.

Ah! frère Triboulet, dit le magiſtrat, (car Triboulet eſt le nom du Docteur) ce que vous avancez là eſt bien chrêtien, mais n'eſt pas tout-à-fait juſte. Voudriez-vous que la Sorbonne entiére répondit pour vous, comme le Père Bauni ſe rendait pleige pour la bonne mère & comme toute la ſociété de Jéſus était pleige pour le père Bauni? Il ne faut jamais accuſer

 un

un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la Sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur Jean Petit Cordelier en faveur de l'assassinat du Duc d'Orléans? parce que trente-six docteurs de Sorbonne avec frère Martin inquisiteur pour la foi, condamnèrent la Pucelle d'Orléans à être brulée vive pour avoir secouru son Roi & sa Patrie? parce que soixante & onze docteurs de Sorbonne déclarèrent Henri III. déchu du trône? parce que quatre-vingt docteurs excommunièrent au 1er Novembre 1592. les bourgeois de Paris qui avaient osé présenter requête pour l'admission de Henri IV. dans sa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât Dieu pour ce *mauvais Prince*? Voudriez-vous, frère Triboulet, être puni aujourd'hui du crime de vos pères? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la votre *per modum traducis*? Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la Cour vous fera mettre au Pilori: mais vous y serez seul, & les moines de votre couvent (puisqu'il y a encor des moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits; & comme l'a dit un certain philosophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour soi, & Dieu pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau; si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Allez, respectez l'Académie composée des pre-

premiers hommes de l'Etat & de la Littérature. Laissez Bélisaire parler en brave soldat & en bon citoyen; n'insultez point un excellent écrivain; continuez à faire de mauvais livres, & laissez-nous les bons. Frère Triboulet sortit, la queue entre les jambes; & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe, ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté, N'admirez-vous pas ce moine? dit le magistrat: il y a quelques jours qu'il était entiérement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a si cruellement changé? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas! dit l'homme de lettres, tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur, & je n'ai fait que déveloper l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement ce que tout le monde pense en secret. Il y en a d'autres où le secret n'est plus gardé. L'auguste Impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieuës de pays. Elle a écrit de sa propre main, *malheur aux persécuteurs.* Elle a fait grace à l'Evèque de Rostou condamné par le Sinode pour avoir soutenu l'opinion des deux puissances, & pour n'avoir pas sçu que l'autorité ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion; que c'est la puissance de la vérité, & non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les temps! dit le Magistrat: conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE SUR BELISAIRE.

FRère Triboulet, de l'ordre de frère Monte-pulciano, de frère Jaques Clément, de frère Ridicous (*) &c. &c. &c. & de plus Docteur de Sorbonne chargé de rédiger la censure de la fille ainée du Roï, appellée le Concile perpétuel des Gaules, contre Bélisaire, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des maffons la petite Fanchon dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de Messieurs les maîtres.

Le père de Fanchon est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la Sorbonne. Fanchon est jolie, & frère Triboulet entra pour.... boire un coup.

Quand Triboulet eut bien bû, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui posséde une bibliothéque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, com-

(*) Consultez les mémoires de L'Etoile, & vous verrez ce qui arriva en place de Grêve à ce pauvre frère Ridicous.

comme par exemple les Chinois, les Indiens, les Scithes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puisse jamais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, & Fanchon lui donnait de tems en temps de petits soufflets sur ses grosses joues; & frère Triboulet écrivait; & Fanchon chantait; lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du Docteur Tamponet, & de frère Bonhomme Cordelier à la grande manche qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, & qui ameutaient les passants. Fanchon mit la tête à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, & ils entrèrent aussi pour.... boire.

Pourquoi faisiez-vous tant de bruit dans la rue? dit Fanchon. C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère Bonhomme. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en Sorbonne? dit Fanchon. Non, dit Tamponet, mais nous donnons toûjours des Décrets; & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'Univers doit penser. Et si l'Univers s'en moque, ou n'en sçait rien? dit Fanchon. Tant pis pour l'Univers, dit Tamponet. Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit Fanchon. Comment, ma petite! dit frère

Tri-

Triboulet, il s'agit de ſavoir ſi le cabaretier qui logeait dans ta maiſon il y a deux mille ans a pu être ſauvé ou non. Celà ne me fait rien, dit Fanchon; ni à moi non plus, dit Tamponet; mais certainement nous donnerons un Décret.

Frère Triboulet lut alors tous les paſſages qui apuyaient l'opinion, que Dieu n'a jamais pu faire grace qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en Sorbonne, ou à ceux qui penſaient comme s'ils avaient pris leurs degrés; & Fanchon riait, & frère Triboulet la laiſſait rire. Tamponet était entiérement de l'avis du Jacobin; mais le Cordelier Bonhomme était un peu plus indulgent. Il penſait que Dieu pouvait à toute force faire grace à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer nôtre théologie, ſoit en lui dépêchant un ange, ſoit en lui envoyant un Cordelier pour l'inſtruire.

Celà eſt impoſſible, s'écria Triboulet; car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des paillards. Dieu aurait pû, je l'avoue, leur envoyer des Cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des Anges.

Et pour vous prouver, frère Bonhomme, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité ſont damnés ſans exception, liſez ce qu'un de vos plus grands docteurs Séraphiques déclare expreſſément dans un livre que Mademoiſelle Fanchon m'a prêté: voici les paroles de l'auteur.

Le Cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur;

Puis

Puis d'un air morne il jette au loin la vuë
Sur cette vaste & brulante étenduë,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abîme immense où s'engloutit le monde;
Sépulcre où git la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le Diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs Rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des Princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, sage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martir de Dieu dans la prophane Grèce;
Juste Aristide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie; Cher frère Triboulet, dans quel Père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision? Celà est de l'Abbé Trithème, répondit Triboulet; & pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du

du modeſte traducteur au chapitre ſeize de ſa Moelle théologique.

Cette prière eſt de l'Abbé Trithême,
Non pas de moi, car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère Bonhomme prit le livre pour ſe convaincre par ſes propres yeux, & ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification, ah ah! dit-il au Jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un Cordelier en Enfer qui parle; mais vous avez oublié qu'il y rencontre St. Dominique, & que ce Saint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été Payen.

Frère Triboulet piqué, lui reprocha beaucoup de bonnes avantures de Cordeliers. Bonhomme ne demeura pas en reſte; il reprocha aux Jacobins de croire à l'immaculation en Sorbonne, & d'avoir obtenu des Papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient ſe gourmer. Fanchon les appaiſa en leur donnant à chacun un gros baiſer. Tamponet leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licentié nommé Moliére;

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le Décret, qui

qui fut ensuite signé par tous les sages maîtres.

„ Nous, assemblés extraordinairement dans
„ la Ville des Facéties, & dans les mêmes éco-
„ les où nous recommandames au nombre de
„ soixante & onze à tous les sujets, de gar-
„ der leur serment de fidélité à leur Roi Hen-
„ ri III, & en l'année 1592. recommandames
„ pareillement de prier Dieu pour Henri IV.
„ &c. &c.

„ Animés du même esprit qui nous guide
„ toûjours, nous donnons à tous les diables
„ un nommé Bélisaire, général d'armée en son
„ vivant, d'un nommé Justinien; lequel Be-
„ lisaire outrepassant ses pouvoirs, aurait mé-
„ chamment & proditoirement conseillé audit
„ Justinien d'être bon & indulgent, & aurait
„ insinué avec malice que Dieu était miséricor-
„ dieux. Condamnons cette proposition com-
„ me blasphématoire, impie, hérétique, sen-
„ tant l'hérésie. Défendons sous peine de dam-
„ nation éternelle, selon le droit que nous en
„ avons, de lire ledit livre sentant l'hérésie, &
„ enjoignons à tous les fidèles de nous rappor-
„ ter les exemplaires dudit livre, lesquels ne
„ valaient précédemment qu'un écu, & que
„ nous revendrons un Louis d'or avec le Dé-
„ cret ci-joint.

A peine ce Décret fut-il signé qu'on apprit que tous les Jésuites avaient été chassés d'Espagne. Et ce fut une si grande joye dans Paris qu'on ne pensa plus à la Sorbonne.



LETTRE

LETTRE

DE Mr. L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBERI,

A ....

J'Ai reçu, Mylord, votre Mandement contre le grand Bélizaire, Général d'armée de Juſtinien, & contre Mr. Marmontel de l'Académie Françaiſe, avec vos armoiries placées en deux endroits, ſurmontées d'un grand chapeau, & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun; le tout ſigné, Chriſtophe, par Monſeigneur La Touche, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de Mandemens que ſur nos Fermiers; & je vous avouë, Mylord, que j'aurais déſiré un peu plus d'humilité chrêtienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez *Mr. Marmontel de l'Académie Françaiſe.*

Si ceux qui ont rédigé votre Mandement ont trouvé qu'un Général d'armée de Juſtinien ne s'expliquait pas en Théologien congru de votre communion, il me ſemble qu'il fallait vous contenter de le dire ſans compromettre un Corps reſpectable, compoſé de Princes du ſang, de

de Cardinaux, de Prélats comme vous, de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France, de Magiſtrats, & des gens de lettres les plus illuſtres. Je penſe que l'Académie Françaiſe n'a rien à démêler avec vos diſputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que ſi nous donnions des Mandemens dans de pareilles occaſions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre Mandataire ait condamné cette propoſition de ce grand Capitaine Bélizaire, *Dieu eſt terrible aux méchans, je le crois, mais je ſuis bon.*

Je vous aſſure, Mylord, que ſi notre Roi, qui eſt le Chef de notre Egliſe, diſait, *je ſuis bon*, nous ne ferions point de Mandement contre lui. *Je ſuis bon*, veut dire (ce ſemble) par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la juſtice, je veux que mes ſujets ſoient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le Roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) eſt très-bon, & ſi bon qu'il vous a pardonné des déſobéiſſances réitérées qui ont troublé la France, & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un eſprit bien fait. Vous êtes ſans doute aſſez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que Bélizaire ſoit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté eſt une héréſie, parce que St. Pierre dans ſa première épitre chap. V. ℣. 5. a dit que *Dieu réſiſte aux ſuperbes.* Mais celui qui a fait votre Mandement

ment n'a guères penſé à ce qu'il écrivait. Dieu réſiſte, je le veux; la réſiſtance ſied bien à Dieu. Mais à qui réſiſte-t-il ſelon Pierre? liſez de grace ce qui précéde; & vous verrez qu'il réſiſte aux Prêtres qui paiſſent mal leur troupeau, & ſur-tout aux jeunes qui ne ſont pas ſoumis aux vieillards. *Inſpirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car Dieu réſiſte aux ſuperbes.*

Or je vous demande quel raport il y a entre cette réſiſtance de Dieu & la bonté de Bélizaire? Il eſt inutile de recommander l'humilité, mais il faut auſſi recommander le ſens commun.

On eſt bien étonné que votre Mandataire ait critiqué cette expreſſion humaine & naïve de Bélizaire: *Eſt-il beſoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Non-ſeulement vous ne voulez pas que Bélizaire ſoit bon, mais vous voulez auſſi que le Dieu de miſéricorde ne ſoit pas bon. Quel plaiſir aurez-vous, s'il vous plait, quand tout le monde ſera damné? Nous ne ſommes point ſi impitoyables dans notre Iſle. Notre prédéceſſeur le grand Tillotſon, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus ſenſé & le moins déclamateur, a parlé comme Bélizaire dans preſque tous ſes Sermons. Vous me permettrez ici de prendre ſon parti. Soyez damné ſi vous le voulez, Mylord, vous & votre Mandataire; j'y conſens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, & que je ſouhaiterais auſſi que mes amis ne le fuſſent point. Il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choſes à dire à votre Man-

Mandataire. Je lui recommanderais ſur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui eſt toujours mortel pour les Mandemens ; c'eſt un point eſſentiel auquel on ne prend pas aſſez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande à la *bonté* Divine, quoique le mot de *bon* vous faſſe tant de peine.

Votre *bon* confrère l'Archevêque de Cantorberi.

P. S. Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome, faites lui, je vous prie, mes complimens. J'ai toujours beaucoup de conſidération pour lui en qualité de frère. On me mande qu'il a eſſuyé depuis peu quelques petits déſagrémens ; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à ſa mule ; qu'une barque de Veniſe a ſerré de près la barque de St. Pierre ; & qu'un fromage du Parmeſan lui a donné une indigeſtion violente. J'en ſuis fâché. On dit que c'eſt un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu ſon père dans mon voyage d'Italie ; c'était un *bon* banquier ; mais il paraît que le fils n'entend pas ſon compte.



LES QUESTIONS DE ZAPATA,

Traduites par le sieur TAMPONET Docteur de Sorbonne.

Le licentié Zapata nommé Professeur en Théologie dans l'Université de Salamanque, présenta ces Questions à la Junta *des Docteurs en* 1629. *Elles furent suprimées. L'exemplaire Espagnol est dans la Bibliothèque de Brunswick.*

SAGES MAITRES,

1° COmment dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs que nous faisons bruler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de Dieu ?

2°. Pourquoi Dieu, qu'on ne peut sans blasphême regarder comme injuste, a-t-il pu abandonner la terre entiére pour la petite horde Juive, & ensuite abandonner aussi sa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cent ans beaucoup plus petite & plus méprisée.

3°. Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhensibles en faveur de cette chetive nation avant les temps qu'on nomme historiques ? pour-

pourquoi n'en fait-il plus depuis quelques siècles? & pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui sommes le peuple de Dieu?

4°. Si Dieu est le Dieu d'Abraham, pourquoi brulez-vous les enfans d'Abraham? & si vous les brulez, pourquoi recitez-vous leurs prières, même en les brulant? Comment vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir suivi leur loi?

5°. Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Caldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, avec celle des Juifs? & comment accorderai-je entre elles quarante manières différentes de supputer les temps chez les commentateurs? Je dirai que Dieu dicta ce livre; & on me répondra que Dieu ne sait donc pas la chronologie.

6°. Par quels arguments prouverai-je que les livres attribués à Moïse furent écrits par lui dans le désert? a-t-il pu dire qu'il écrivait au delà du Jourdain, quand il n'avait jamais passé le Jourdain? on me répondra que Dieu ne sait donc pas la géographie.

7°. Le livre intitulé *Josué* dit que Josué fit graver le Deutéronome sur des pierres enduites de mortier; ce passage de Josué, & ceux des anciens auteurs prouvent évidemment que du temps de Moïse & de Josué, les peuples Orientaux gravaient sur la pierre & sur la brique leurs loix & leurs observations. Le Pentateuque nous dit que le peuple Juif manquait dans le désert de nourriture & de vétemens; il était peu probable qu'on eût des gens assez

habiles pour graver un gros livre, lorſqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conſerva-t-on ce gros ouvrage gravé ſur du mortier ?

8°. Quelle eſt la meilleure manière de réfuter les objections des ſavants qui trouvent dans le Pentateuque des noms de villes qui n'exiſtaient pas alors, des préceptes pour les Rois que les Juifs avaient alors en horreur, & qui ne gouvernèrent que ſept cent ans après Moïſe ; enfin, des paſſages où l'auteur très poſtérieur à Moïſe ſe trahit lui-même en diſant : *le lit d'Og qu'on voit encore aujourd'hui à Ramatha. Le Cananéen était alors dans le païs.* &c. &c. &c. &c.

Ces ſavants fondés ſur des difficultés & ſur des contradictions qu'ils imputent aux Chroniques Juives, pourraient faire quelque peine à un licentié.

9°. Le livre de la Genèſe eſt-il phyſique ou allégorique ? Dieu ôta-t-il en effet une côte à Adam pour en faire une femme ? & comment eſt-il dit auparavant qu'il le créa mâle & femelle ? Comment Dieu créa-t-il la lumiére avant le ſoleil ? Comment diviſa-t-il la lumiére des ténèbres, puiſque les ténébres ne ſont autre choſe que la privation de la lumiére ? Comment fit-il le jour avant que le ſoleil fût fait ? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puiſqu'il n'y a point de firmament, & que cette fauſſe notion d'un firmament n'eſt qu'une imagination des anciens Grecs ? Il y a des gens qui conjecturent que la Genèſe ne fut écrite que quand

quand les Juifs eurent quelque connaiſſance de la philoſophie erronée des autres peuples ; & j'aurai la douleur d'entendre dire que Dieu ne ſait pas plus la phyſique que la chronologie & la géographie.

10°. Que dirai-je du jardin d'Eden dont il ſortait un fleuve qui ſe diviſait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phiſon, qu'on croit le Phaſe, le Géon qui coule dans le pays d'Ethiopie, & qui par conſéquent ne peut être que le Nil, & dont la ſource eſt diſtante de mille lieues de la ſource de l'Euphrate ? On me dira encor que Dieu eſt un bien mauvais géographe.

11°. Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'Arbre de la ſcience, & il me ſemble que la défenſe d'en manger eſt étrange ; car Dieu ayant donné la raiſon à l'homme, il devait l'encourager à s'inſtruire. Voulait-il n'être ſervi que par un ſot ? Je voudrais parler auſſi au ſerpent, puiſqu'il a tant d'eſprit ; mais je voudrais ſavoir quelle langue il parlait. L'Empereur Julien ce grand philoſophe le demanda au grand St. Cyrille, qui ne put ſatisfaire à cette queſtion, mais qui répondit à ce ſage Empereur ; C'eſt vous qui êtes le ſerpent. St. Cyrille n'était pas poli ; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand Julien fut mort.

La Genèſe dit que le ſerpent mange de la terre ; vous ſavez que la Genèſe ſe trompe, & que la terre ſeule ne nourrit perſonne. A l'égard de Dieu qui venait ſe promener familiérement tous

les jours à midi dans le jardin, & qui s'entretenait avec Adam & Eve & avec le ſerpent, il ſerait fort doux d'être en quatriéme. Mais comme je vous crois plus fait pour la compagnie que Joſeph & Marie avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous propoſerai pas un voyage au jardin d'Eden, ſurtout depuis que la porte en eſt gardée par un chérubin armé juſqu'aux dents. Il eſt vrai que ſelon les Rabins, *Cherubin* ſignifie bœuf. Voila un étrange portier. De grace, dites moi au moins ce que c'eſt qu'un chérubin.

12°. Comment expliquerai-je l'hiſtoire des Anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, & qui engendrèrent les géants? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait eſt tiré des fables payennes? Mais puiſque les Juifs inventèrent tout dans le déſert, & qu'ils étaient fort ingénieux, il eſt clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur ſcience. Homère, Platon, Cicéron, Virgile, n'ont rien ſçu que par les Juifs. Celà n'eſt-il pas démontré?

13°. Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du Ciel qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique & des terres auſtrales, enfermés dans un grand coffre avec leurs proviſions pour boire & pour manger pendant un an, ſans compter le temps où la terre trop humide encore, ne put rien produire pour leur nourriture? Comment le petit ménage de Noé put-il ſuffire à donner à tous ces animaux leurs alimens convenables? Il n'était compoſé que de huit perſonnes. Com-

14°. Comment rendrai-je l'hiſtoire de la tour de Babel vraiſemblable ? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les piramides d'Egypte, puiſque Dieu laiſſa bâtir les piramides. Allait-elle juſqu'à Vénus, ou du moins juſqu'à la Lune ?

15°. Par quel art juſtifierai-je les deux menſonges d'Abraham, le père des croyans, qui à l'âge de cent-trente-cinq ans, à bien compter, fit paſſer la belle Sara pour ſa ſœur en Egypte & à Gérar, afin que les Rois de ce Pays-là en fuſſent amoureux & lui fiſſent des préſents ? Fi, qu'il eſt vilain de vendre ſa femme !

16°. Donnez-moi des raiſons qui m'expliquent pourquoi Dieu ayant ordonné à Abraham que toute ſa poſtérité fût circonciſe, elle ne le fut point ſous Moïſe.

17°. Puis-je par moi-même ſavoir ſi les trois Anges à qui Sara ſervit un veau tout entier à manger, avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un ? & comment il ſe peut faire que Dieu ayant envoyé deux anges à Sodome, les Sodomites vouluſſent commettre certain péché avec ces Anges. Ils devaient être bien jolis. Mais pourquoi Loth le juſte offrit-il ſes deux filles à la place des deux Anges aux Sodomites ? Quelles comméres ! elles couchèrent un peu avec leur père. Ah ! ſages maîtres, cela n'eſt pas honnête.

18°. Mon auditoire me croira-t-il quand je lui dirai que la femme de Loth fut changée en une ſtatue de ſel ? que répondrai-je à ceux qui me diront que c'eſt peut-être une imitation

groſſiére de l'ancienne fable d'Euridice, & que la ſtatue de ſel ne pouvait pas tenir à la pluye ?

19°. Que dirai-je quand il faudra juſtifier les bénédictions tombées ſur Jacob le juſte qui trompa Iſaac ſon père, & qui vola Laban ſon beau-père ? Comment expliquerai-je que Dieu lui apparut au haut d'une échelle ? & comment Jacob ſe battit-il toute la nuit contre un Ange ? &c. &c.

20°. Comment dois je traiter le ſéjour des Juifs en Egypte & leur évaſion ? L'Exode dit qu'ils reſtèrent quatre cent ans en Egypte ; & en faiſant le compte juſte, on ne trouve que 205. ans. Pourquoi la fille de Pharaon ſe baignait-elle dans le Nil, où l'on ne ſe baigne jamais à cauſe des crocodiles ? &c. &c.

21°. Moïſe ayant épouſé la fille d'un idolâtre, comment Dieu le prit-il pour ſon prophête, ſans lui en faire des reproches ? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïſe, excepté ceux de couvrir le païs de poux & de vermine ? Comment changèrent-ils en ſang toutes les eaux qui étaient déja changées en ſang par Moïſe ? Comment Moïſe conduit par Dieu même, & ſe trouvant à la tète de ſix cent trente mille combattans, s'enfuit il avec ſon peuple, au lieu de s'emparer de l'Egypte dont tous les premiers-nés avaient été mis à mort par Dieu même ? L'Egypte n'a jamais pu raſſembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il eſt fait mention d'elle dans les tems hiſtoriques. Comment Moïſe en s'enfuyant avec ces troupes de la terre

re de Gessen, au lieu d'aller en droite ligne dans le Païs de Canaan, traversa-t-il la moitié de l'Egypte, & remonta-t-il jusques vis-à-vis de Memphis entre Baal-Sephon & la mer rouge? Enfin, comment Pharaon put-il le poursuivre avec toute sa cavalerie, puisque dans la cinquiéme playe de l'Egypte, Dieu venait de faire périr tous les chevaux & toutes les bêtes? & que d'ailleurs l'Egypte coupée par tant de canaux eut toujours très peu de cavalerie.

22°. Comment concilierai-je ce qui est dit dans l'Exode avec le discours de St. Etienne dans les Actes des Apôtres, & avec les passages de Jérémie & d'Amos? L'Exode dit qu'on sacrifia à Jehova pendant quarante ans dans le désert; Jeremie, Amos & St. Etienne disent qu'on n'offrit ni sacrifice ni hostie pendant tout ce tems là. L'Exode dit qu'on fit le Tabernacle dans lequel était l'arche de l'Alliance, & St. Etienne dans les Actes dit qu'on portait le tabernacle de Moloc & de Rimphan.

23°. Je ne suis pas assez bon chymiste pour me tirer heureusement du veau d'or, que l'Exode dit avoir été formé en un seul jour, & que Moïse réduisit en cendre. Sont-ce deux miracles? sont-deux choses possibles à l'art humain?

24°. Est-ce encor un miracle que le conducteur d'une nation dans un désert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une seule des douze tribus, & que vingt-trois mille hommes se soient laissés massacrer sans se défendre?

25°. Dois-

25°. Dois-je encor regarder comme un miracle, ou comme un acte de justice ordinaire, qu'on fit mourir vingt-quatre mille Hébreux, parce qu'un d'entre eux avait couché avec une Madianite, tandis que Moïse lui-même avait pris une Madianite pour femme ? & ces Hébreux qu'on nous peint si féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de se laisser ainsi égorger pour des filles ? Et à propos de filles, pourrai-je tenir mon sérieux quand je dirai que Moïse trouva trente-deux mille pucelles dans le camp Madianite, avec soixante & un mille ânes ? Ce n'est pas deux ânes par pucelle.

26°. Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du liévre, *parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu*, tandis que les liévres ont le pié fendu & ne ruminent pas ? Nous avons déja vu que ce beau livre a fait de Dieu un mauvais géographe, un mauvais chronologiste, un mauvais phisicien ; il ne le fait pas meilleur naturaliste. Quelles raisons donnerai-je de plusieurs autres loix non moins sages, comme celle des eaux de jalousie & de la punition de mort contre un homme qui a couché avec sa femme dans le tems qu'elle a ses règles ? &c. &c. &c. Pourrai-je justifier ces loix barbares & ridicules qu'on dit émanées de Dieu même ?

27°. Que répondrai-je à ceux qui feront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire passer le Jourdain, qui dans sa plus grande largeur n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait si aisément franchir avec le moindre radeau, &

& qui était guéable en tant d'endroits, témoins les quarante-deux mille Ephraïmites égorgés à un gué de ce fleuve par leurs frères ?

28°. Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jérico tombèrent au seul son des trompettes, & pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même ?

29°. Comment excuserai-je l'action de la courtisanne Rahab qui trahit Jérico sa patrie ? en quoi cette trahison était-elle nécessaire, puis qu'il suffisait de sonner de la trompette pour prendre la ville ? & comment sonderai-je la profondeur des décrets divins qui ont voulu que notre divin Sauveur Jésus-Christ nâquit de cette courtisanne Rahab, aussi bien que de l'inceste que Thamar commit avec Juda son beau-père, & de l'adultère de David & de Betzabée ; tant les voies de Dieu sont incompréhensibles ?

30°. Quelle approbation pourrai-je donner à Josué, qui fit pendre trente & un Roitelets, dont il usurpa les petits états, c'est-à-dire les villages ?

31°. Comment parlerai-je de la bataille de Josué contre les Amorrhéens à Béthoron sur le chemin de Gabaon ? Le Seigneur fait pleuvoir du Ciel de grosses pierres, depuis Béthoron jusqu'à Aséca ; il y a cinq lieues de Bethoron à Aséca ; ainsi les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'espace de cinq lieues. L'écriture dit qu'il était midi ; pourquoi donc Josué commande-t-il au soleil & à la lune de s'arrêter au milieu du Ciel

pour

pour donner le temps d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déja exterminée ? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi ? comment le soleil & la lune restèrent-ils un jour à la même place ? A quel commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire ?

32°. Que dirai-je de Jephté qui immola sa fille, & qui fit égorger quarante-deux mille Juifs de la tribu d'Ephraïm qui ne pouvaient pas prononcer *Shibolet* ?

33°. Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines ou des récompenses après la mort ? comment se peut-il que ni Moïse, ni Josué n'ayent parlé de l'immortalité de l'ame, dogme connu des anciens Egyptiens, des Caldéens, des Persans & des Grecs, dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après Alexandre, & que les Sadducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'est pas dans le Pentateuque.

34°. Quelle couleur faudra-t-il que je donne à l'histoire du Lévite qui étant venu sur son âne à Gabaa ville des Benjamites, devient l'objet de la passion Sodomitique de tous les Gabaonites qui voulurent le violer ? Il leur abandonna sa femme, avec laquelle les Gabaonites couchèrent pendant toute la nuit ; elle en mourut le lendemain. Si les Sodomites avaient accepté les deux filles de Loth au lieu des deux anges, en seraient-elles mortes ?

35°. J'ai besoin de vos enseignements pour entendre ce verset 19. du premier chapitre des Jugés :

Juges : *le Seigneur accompagna Juda, & il se rendit maître des montagnes, mais il ne put défaire les habitans de la vallée, parce qu'ils avaient une grande quantité de chariots armés de faulx.* Je ne puis comprendre par mes faibles lumières comment le Dieu du ciel & de la terre, qui avait changé tant de fois l'ordre de la nature, & suspendu les loix éternelles en faveur de son peuple Juif, ne put venir à bout de vaincre les habitants d'une vallée, parce qu'ils avaient des chariots. Serait-il vrai, comme plusieurs savants le prétendent, que les Juifs regardassent alors leur Dieu comme une divinité locale & protectrice, qui tantôt était plus puissante que les Dieux ennemis, & tantôt était moins puissante ? & cela n'est-il pas encor prouvé par cette réponse de Jephté ; *vous possédez de droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous prenions ce que notre Dieu Adonaï nous a promis.*

36°. J'ajouterai encor qu'il est difficile de croire qu'il y eût tant de chariots armés de faulx dans un païs de montagnes où l'Ecriture dit en tant d'endroits que la grande magnificence était d'être monté sur un âne.

37°. L'histoire d'Aod me fait beaucoup plus de peine. Je vois les Juifs presque toujours asservis, malgré le secours de leur Dieu qui leur avait promis avec serment de leur donner tout le païs qui est entre le Nil, la Mer, & l'Euphrate. Il y avait dix-huit ans qu'ils étaient sujets d'un Roitelet nommé Eglon, lorsque Dieu suscita en leur faveur Aod, fils de Géra, qui se

ſe ſervait de la main gauche comme de la main droite. Aod fils de Géra s'étant fait faire un poignard à deux tranchants, le cacha ſous ſon manteau, comme firent depuis Jaques Clément & Ravaillac. Il demande au Roitelet une audience ſecrette; il dit qu'il a un myſtère de la derniére importance à lui communiquer de la part de Dieu. Eglon ſe léve reſpectueuſement; & Aod de la main gauche lui enfonce ſon poignard dans le ventre. Dieu favoriſa en tout cette action, qui dans la morale de toutes les nations de la terre paraît un peu dure. Aprenez-moi quel eſt le plus divin aſſaſſinat, ou celui de ce St. Aod ou de St. David qui fit aſſaſſiner ſon cocu Uriah, ou du bienheureux Salomon qui ayant ſept cent femmes & trois cent concubines aſſaſſina ſon frère Adonias parce qu'il lui en demandait une &c. &c. &c. &c.

38°. Je vous prie de me dire par quelle adreſſe Samſon prit trois cent renards, les lia les uns aux autres par la queue, & leur attacha des flambeaux allumés au cu pour mettre le feu aux moiſſons des Philiſtins? Les renards n'habitent guère que les païs couverts de bois. Il n'y avait point de forêt dans ce canton, & il ſemble aſſez difficile de prendre trois cent renards en vie & de les attacher par la queue. Il eſt dit enſuite qu'il tua mille Philiſtins avec une machoire d'âne, & que d'une des dents de cette machoire il ſortit une fontaine. Quand il s'agit de machoires d'ânes, vous me devez des éclairciſſements.

39°. Je vous demande les mêmes inſtructions
ſur

ſur le bon homme Tobie qui dormait les yeux ouverts, & qui fut aveuglé par une chiaſſe d'hirondelle; ſur l'ange qui deſcendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec Tobie fils de l'argent que le Juif Gabel devait à Tobie père; ſur la femme à Tobie fils qui avait eu ſept maris à qui le Diable avait tordu le cou; & ſur la manière de rendre la vuë aux aveugles avec le fiel d'un poiſſon. Ces hiſtoires ſont curieuſes, & il n'y a rien de plus digne d'attention après les romans Eſpagnols: on ne peut leur comparer que les hiſtoires de Judith & d'Eſter. Mais pourai-je bien interpréter le texte ſacré qui dit que la belle Judith deſcendait de Siméon fils de Ruben, quoique Siméon ſoit frére de Ruben, ſelon le même texte ſacré qui ne peut mentir.

J'aime fort Eſter, & je trouve le prétendu Roi Aſſuerus fort ſenſé d'épouſer une Juive & de coucher avec elle ſix mois ſans ſavoir qui elle eſt; & comme tout le reſte eſt de cette force, vous m'aiderez s'il vous plait, vous qui êtes mes ſages maîtres.

40º. J'ai beſoin de votre ſecours dans l'hiſtoire des Rois, autant pour le moins que dans celle des Juges & de Tobie, & de ſon chien, & d'Eſter & de Judith & de Ruth &c. &c. Lorſque Saül fut déclaré Roi, les Juifs étaient eſclaves des Philiſtins. Leurs vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées, ni des lances; ils étaient même obligés d'aller chez les Philiſtins pour faire aiguiſer le ſoc de leurs charues, & leurs coignées. Cependant Saül donne batail-

bataille aux Philiſtins, & remporte ſur eux la victoire: & dans cette bataille il eſt à la tête de trois cent trente mille ſoldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille ames; car il n'avait alors que le tiers de la terre ſainte tout au plus; & ce païs ſtérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitans. Le ſurplus était obligé d'aller gagner ſa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babilone.

41°. Je ne ſais comment je juſtifierai l'action de Samuel qui trancha en morceaux le Roi Agag, que Saül avait fait priſonnier, & qu'il avait mis à rançon. Je ne ſais ſi notre Roi Philippe ayant pris un Roi Maure priſonnier, & ayant composé avec lui, ſerait bien reçu à couper en piéces ce Roi priſonnier.

42°. Nous devons un grand reſpect à David, qui était un homme ſelon le cœur de Dieu; mais je craindrais de manquer de ſcience pour juſtifier par les loix ordinaires la conduite de David, qui s'aſſocie quatre cent hommes de mauvaiſe vie, & accablés de dettes, comme dit l'écriture, qui marche pour aller ſaccager la maiſon de Nabal ſerviteur du Roi, & qui huit jours après épouſe ſa veuve; qui va offrir ſes ſervices à Akis ennemi de ſon Roi, & qui met à feu & à ſang les terres des alliés d'Akis, ſans pardonner ni au ſexe ni à l'âge; qui dès qu'il eſt ſur le trône prend de nouvelles concubines, & qui non content de ces concubines ravit Betzabée à ſon mari, & fait tuer celui qu'il deshonore. J'ai quelque peine

ne encor à m'imaginer que Dieu naiſſe enſuite en Judée de cette femme adultère & homicide que l'on compte entre les ayeules de l'Etre éternel. Je vous ai déja prévenu ſur ce grand article qui fait une peine extrême aux ames dévotes.

43°. Les richeſſes de David & de Salomon, qui ſe montent à plus de cinq milliards de ducats d'or, paraiſſent difficiles à concilier avec la pauvreté du païs, & avec l'état où étaient réduits les Juifs ſous Saül, quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiſer leurs ſocs & leurs coignées. Nos Colonels de cavalerie léveront les épaules, ſi je leur dis que Salomon avait quatre cent mille chevaux dans un petit païs où l'on n'eut jamais, & où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le repréſenter.

44°. S'il me faut parcourir l'hiſtoire des cruautés effroyables de preſque tous les Rois de Juda & d'Iſraël, je crains de ſcandaliſer les faibles plutôt que de les édifier. Tous ces Rois là s'aſſaſſinent un peu trop ſouvent les uns les autres. C'eſt une mauvaiſe politique, ſi je ne me trompe.

45°. Je vois ce petit peuple preſque toujours eſclave ſous les Phéniciens, ſous les Babiloniens, ſous les Perſes, ſous les Siriens, ſous les Romains; & j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de miſères avec les magnifiques promeſſes de leurs prophêtes.

46°. Je ſais que toutes les nations orientales ont eu des prophêtes; mais je ne ſais com-

ment interpréter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la vision d'Ezéchiel fils de Buzi près du fleuve Cobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces & quatre ailes, avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-dessus de la tête des animaux? Comment expliquer l'ordre de Dieu donné à Ezéchiel de manger un livre de parchemin, de le faire lier, de demeurer couché sur le côté gauche pendant quatre-vingt-dix jours, & sur le côté droit pendant quarante jours, & de manger son pain couvert de ses excréments? Je ne peux pénétrer le sens caché de ce que dit Ezechiel au chap. 15. „ Lorsque „ votre gorge s'est formée & que vous avez „ eu du poil, je me suis étendu sur vous, j'ai „ couvert votre nudité, je vous ai donné des „ robes, des chaussures, des ceintures, des or„ nements, des pendants d'oreilles; mais en„ suite vous vous êtes bâti un bordel, & vous „ vous êtes prostituée dans les places publiques: " & au chapitre 23. le prophête dit, „ qu'Ooliba „ a désiré avec fureur la couche de ceux qui „ ont le membre viril comme les ânes, & qui „ répandent leur semence comme les chevaux. " Sages maîtres, dites-moi si vous êtes dignes des faveurs d'Ooliba?

47°. Mon devoir sera d'expliquer la grande prophétie d'Isaïe qui regarde notre Seigneur Jésus-Christ. C'est, comme vous savez, au ch. 7. Razin Roi de Syrie & Phacée roitelet d'Israël, assiégeaient Jérusalem. Achas roitelet de Jérusalem consulte le Prophête Isaïe sur

ſur l'événement du ſiége ; Iſaïe lui répond :
„ Dieu vous donnera un ſigne ; une fille
„ ou femme concevra & enfantera un fils qui
„ s'appellera Emmanuel. Il mangera du beur-
„ re & du miel, avant qu'il ſoit en âge de diſ-
„ cerner le mal & le bien. Et avant qu'il ſoit
„ en état de rejetter le mal & de choiſir le
„ bien, le païs ſera délivré des deux rois.....
„ & le Seigneur ſiflera aux mouches qui ſont
„ à l'extrémité des fleuves d'Egypte, & aux
„ abeilles du païs d'Aſſur...... & dans ce jour
„ le Seigneur prendra un raſoir de louage dans
„ ceux qui ſont au delà du fleuve, & raſera
„ la tête & le poil du pénil & toute la barbe du
„ Roi d'Aſſirie. "

Enſuite au chap. 8. le prophête, pour ac-
complir la prophétie, couche avec la prophéteſ-
ſe ; elle enfanta un fils, & le Seigneur dit à Iſaïe,
„ Vous appellerez ce fils *Maher-Salal has-bas*,
„ *hâtez vous de prendre les dépouilles, courez vite*
„ *au butin :* & avant que l'enfant ſache nom-
„ mer ſon père & ſa mère, la puiſſance de
„ Damas ſera renverſée. " Je ne puis ſans
votre ſecours expliquer nettement cette pro-
phétie.

48°. Comment dois-je entendre l'hiſtoire de Jonas envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence? Ninive n'était point Iſraëlite, & il ſemble que Jonas devait l'inſtruire de la loi Judaïque avant de l'induire à cette pénitence. Le prophête au lieu d'obéïr au Seigneur s'enfuit à Tharſis ; une tempête s'élève, les matelots jettent Jonas dans la mer pour appaiſer l'ora-

l'orage. Dieu envoye un grand poiſſon qui avale Jonas; il demeure trois jours & trois nuits dans le ventre du poiſſon. Dieu commanda au poiſſon de rendre Jonas, le poiſſon obéit, Jonas débarque ſur le rivage de Joppé. Dieu lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans quarante jours elle ſera renverſée, ſi elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cent milles. Toute cette hiſtoire ne demande-t-elle pas des connaiſſances ſupérieures qui me manquent? Je voudrais bien confondre les ſavants qui prétendent que cette fable eſt priſe de la fable de l'ancien Hercule. Cet Hercule fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine, mais il y fit bonne chère, car il mangea ſur le gril le foye de la Baleine. Jonas ne fut pas ſi adroit.

49°. Enſeignez moi l'art de faire entendre les premiers verſets du prophète Oſée. Dieu lui ordonne expreſſément de prendre *une putain*, & de lui faire des fils de *putain*. Le prophète obéit ponctuellement; il s'adreſſe à la Donna Gomer fille de Don Ebalaïm; il la garde trois ans & lui fait trois enfans, ce qui eſt un Type. Enſuite Dieu veut un autre Type. Il lui ordonne de coucher avec une autre Cantonera qui ſoit mariée, & qui ait déja planté cornes au front de ſon mari. Le bon homme Oſée toujours obéiſſant, n'a pas de peine à trouver une belle Dame de ce caractère, & il ne lui en coute que quinze drachmes & une meſure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enſeigner combien la drachme valait alors chez le peuple Juif,

Juif, & ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50°. J'ai encor plus besoin de vos sages instructions sur le nouveau testament; j'ai peur de ne savoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de Jésu. Car on me dira que Matthieu donne Jacob pour père à Joseph, & que Luc le fait fils d'Héli, & que celà est impossible à moins qu'on ne change *he* en *ja*, & *li* en *cob*. On me demandera comment l'un compte cinquante-six générations, & comment l'autre n'en compte que quarante-deux, & pourquoi ces générations sont toutes différentes; & encor pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promises il ne s'en trouve que quarante-une; & enfin, pourquoi cet arbre généalogique est celui de Joseph qui n'était pas le père de Jésu? J'ai peur de ne répondre que des sottises comme ont fait tous mes prédécesseurs. J'espère que vous me tirerez de ce labirinthe. Etes-vous de l'avis de St. Ambroise, qui dit que l'Ange fit à Marie un enfant par l'oreille, *Maria per aurem imprægnata est*; ou de l'avis du R. P. Sanchez, qui dit que la Vierge répandit de la semence dans sa copulation avec le St. Esprit? la question est curieuse. Le sage Sanchez ne doute pas que le St. Esprit & la Ste. Vierge n'ayent fait tous deux une émission de semence au même moment: car il pense que cette rencontre simultanée des deux semences est nécessaire pour la génération. On voit bien que Sanchez sait plus sa théologie que sa physique, & que le métier

 de

de faire des enfans n'eſt pas celui des jéſuites.

51°. Si j'annonce d'après Luc, qu'Auguſte avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand Marie fut groſſe, & que Cirénius ou Quirinus, gouverneur de Sirie, publia ce dénombrement, & que Joſeph & Marie allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer; & ſi on me rit au nez, ſi les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'Empire Romain, que c'était Quintilius Varus & non pas Cirenius qui était alors gouverneur de la Sirie, que Cirénius ne gouverna la Sirie que dix ans après la naiſſance de Jéſu; je ſerai très embarraſſé, & ſans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un ſeul menſonge dans un livre ſacré, ce livre ſerait-il ſacré?

52°. Quand j'enſeignerai que la famille alla en Egypte ſelon Matthieu, on me répondra que celà n'eſt pas vrai, & qu'elle reſta en Judée ſelon les autres Evangeliſtes; & ſi alors j'accorde qu'elle reſta en Judée, on me ſoutiendra qu'elle a été en Egypte. N'eſt-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme celà eſt arrivé à St. François Xavier & à pluſieurs autres Saints?

53°. Les aſtronomes pourront bien ſe moquer de l'étoile des trois Rois qui les conduiſit dans une étable. Mais vous êtes de grands aſtrologues; vous rendrez raiſon de ce phénomène. Dites moi ſurtout combien d'or ces Rois offrirent? car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des Rois & des peuples. Et à l'égard

du

du quatriéme Roi qui était Hérode, pourquoi craignait-il que Jésus né dans cette étable devint Roi des Juifs? Hérode n'était Roi que par la grace des Romains; c'était l'affaire d'Auguste. Le massacre des innocents est un peu bizarre. Je suis fâché qu'aucun historien Romain n'ait parlé de ces choses. Un ancien martirologe très véridique (comme ils le sont tous) compte quatorze mille enfans martirisés. Si vous voulez que j'en ajoute encor quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54°. Vous me direz comment le Diable emporta Dieu & le percha sur une colline de Galilée d'où l'on découvrait tous les Royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à Dieu, pourvu que Dieu adorat le diable, pourra scandaliser beaucoup d'honnêtes gens, pour lesquels je vous demande un mot de recommandation.

55°. Je vous prie, quand vous irez à la nôce, de me dire de quelle maniére Dieu, qui allait aussi à la noce, s'y prenait pour changer l'eau en vin en faveur de gens qui étaient déja yvres.

56°. En mangeant des figues à votre déjeuner à la fin de Juillet, je vous suplie de me dire pourquoi Dieu ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de Mars, quand ce n'était pas le tems des figues?

57°. Après avoir reçu vos instructions sur tous les prodiges de cette espèce, il faudra que je dise que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais si on me répond

que jamais il ne fut queſtion du péché originel, ni dans l'ancien teſtament, ni dans le nouveau, qu'il eſt ſeulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la ſcience, mais qu'il n'en mourut pas; & qu'Auguſtin Evêque d'Hypone ci-devant Manichéen, eſt le premier qui ait établi le ſiſtème du péché originel, je vous avoue que n'ayant pas pour auditeurs des gens d'Hypone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup ſans rien dire. Car, lorſque certains diſputeurs ſont venus me remontrer qu'il était impoſſible que Dieu fût ſuplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant ſa mort, impoſſible qu'en rachetant le genre humain il ne le rachetat pas & le laiſſat encor tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près; je ne répondais à celà que du verbiage, & j'allais me cacher de honte.

58°. Communiquez moi vos lumières ſur la prédiction que fait notre Seigneur dans St. Luc au chap. 21. Jéſu y dit expreſſément, *qu'il viendra dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté, avant que la génération à laquelle il parle ſoit paſſée.* Il n'en a rien fait, il n'eſt point venu dans les nuées. S'il eſt venu dans quelques brouillards, nous n'en ſavons rien; dites-moi ce que vous en ſavez. Paul apôtre dit auſſi à ſes diſciples Theſſaloniciens, *qu'ils iront dans les nuées avec lui au devant de Jéſu.* Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage? en coute-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troiſiéme ciel? je vous demande pardon,

pardon, mais j'aime mieux les nuées d'Aristophane que celle de Paul.

59°. Dirai-je avec Luc que Jésu est monté au ciel du petit village de Béthanie? insinuerai-je avec Matthieu que ce fut de la Galilée, où les disciples le virent pour la dernière fois? en croirai-je un grave docteur qui dit que Jésu avait un pied en Galilée & l'autre à Béthanie? cette opinion me parait la plus probable; mais j'attendrai sur celà votre décision.

60°. On me demandera ensuite si Pierre a été à Rome? Je répondrai, sans doute, qu'il y a été Pape vingt-cinq ans; & la grande raison que j'en rapporterai, c'est que nous avons une épitre de ce bon homme qui ne savait ni lire ni écrire, & que cette Lettre est datée de Babilone; il n'y a pas de replique à celà; mais je voudrais quelque chose de plus fort.

61°. Instruisez moi pourquoi le *Crédo*, qu'on appelle le Simbole des Apôtres, ne fut fait que du tems de Jérome & de Rufin, quatre cent ans après les Apôtres? Dites moi pourquoi les premiers pères de l'Eglise ne citent jamais que les évangiles appellés aujourd'hui apocrifes. N'est-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits?

62°. N'ètes-vous pas fâchés comme moi que les premiers chrêtiens ayent forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux Sibylles, qu'ils ayent forgé des Lettres de St. Paul à Sénèque, des Lettres de Jésu, des Lettres de Marie, des Lettres de Pilate, & qu'ils ayent ainsi établi leur secte par cent crimes de faux qu'on punirait

rait dans tous les tribunaux de la terre ? Ces fraudes ſont aujourd'hui reconnues de tous les ſavants. On eſt réduit à les appeller pieuſes. Mais n'eſt-il pas triſte que votre vérité ne ſoit fondée que ſur des menſonges ?

63°. Dites-moi pourquoi Jéſu n'ayant point inſtitué ſept ſacrements, nous avons ſept ſacremens ? Pourquoi Jéſu n'ayant jamais dit qu'il eſt *Trin*, qu'il a deux natures avec deux volontés & une perſonne, nous le faiſons *Trin* avec une perſonne & deux natures ? pourquoi avec deux volontés n'a-t-il pas eu celle de nous inſtruire des dogmes de la religion chrétienne ?

Et pourquoi lorſqu'il a dit que parmi ſes diſciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, Monſieur l'Archevêque de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je ſuis réduit à une portion congrue ?

64°. Je ſais bien que l'Egliſe eſt infaillible : mais, eſt-ce l'égliſe Grecque, ou l'égliſe Latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Dannemarck & de Suède, ou celle de la ſuperbe ville de Neufchatel, ou celle des primitifs appellés Quakers, ou celles des Anabatiſtes, ou celles des Moraves ? L'Egliſe Turque a auſſi du bon, mais on dit que l'égliſe Chinoiſe eſt beaucoup plus ancienne.

65°. Le Pape eſt-il infaillible quand il couche avec ſa maîtreſſe, ou avec ſa propre fille, & qu'il apporte à ſouper une bouteille de vin empoiſonné pour le Cardinal Cornetto ? (*)

Quand

(*) L'auteur voulait apparemment parler du Pape Alexandre ſix.

Quand deux Conciles s'anathématisent l'un l'autre, comme il est arrivé vingt fois, quel est le Concile infaillible ?

66°. Enfin, ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labirinthes & prêcher simplement la vertu ? Quand Dieu nous jugera, je doute fort qu'il nous demande si la grace est versatile ou concomitante ? si le mariage est le signe visible d'une chose invisible ? si nous croyons qu'il y ait dix chœurs d'anges ou neuf ? si le Pape est au dessus du Concile, ou le Concile au dessus du Pape ? Sera-ce un crime à ses yeux de lui avoir adressé des prières en Espagnol quand on ne sait pas le Latin ? Serons-nous les objets de son éternelle colère pour avoir mangé pour la valeur de douze maravédis de mauvaise viande un certain jour ? & serons-nous récompensés à jamais si nous avons mangé avec vous, sages maîtres, pour cent piastres de Turbots, de Soles & d'Esturgeons ? Vous ne le croyez pas dans le fond de vos cœurs ; vous pensez que Dieu nous jugera selon nos œuvres, & non selon les idées de Thomas ou de Bonaventure.

Ne rendrai-je pas service aux hommes en ne leur annonçant que la morale ? Cette morale est si pure, si sainte, si universelle, si claire, si ancienne, qu'elle semble venir de Dieu même comme la lumiére qui passe parmi nous pour son premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour propre pour veiller à leur conservation, la bienveillance, la bienfaisance, la vertu pour veiller sur l'amour propre,

pre, les beſoins mutuels pour former la ſocieté, le plaiſir pour en jouïr, la douleur qui avertit de jouïr avec modération, les paſſions qui nous portent aux grandes choſes, & la ſageſſe qui met un frein à ces paſſions ?

N'eſt-il pas enfin inſpiré à tous les hommes réunis en ſocieté, l'idée d'un être ſuprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet être ſoit le plus fort lien de la ſocieté ? Les ſauvages qui errent dans les bois n'ont pas beſoin de cette connaiſſance ; les devoirs de la ſociété qu'ils ignorent ne les regardent point ; mais ſi-tôt que les hommes ſont raſſemblés, Dieu ſe manifeſte à leur raiſon ; ils ont beſoin de juſtice, ils adorent en lui le principe de toute juſtice. Dieu qui n'a que faire de leurs vaines adorations, les reçoit comme néceſſaires pour eux, & non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts ſans leſquels toute ſocieté périt, il leur donne l'eſprit de religion, la premiére des ſciences & la plus naturelle ; ſcience divine dont le principe eſt certain, quoiqu'on en tire tous les jours des conſéquences incertaines. Me permettrez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Eſpagnols ?

67°. Si vous voulez que je cache cette vérité, ſi vous m'ordonnez abſolument d'annoncer les miracles de St. Jaques en Galice & de nôtre Dame d'Atocha, & de Marie d'Agreda qui montrait ſon cu aux petits garçons dans ſes extaſes, dites-moi comment j'en dois uſer avec les refractaires qui oſeront douter ? faudra-t-il que je leur faſſe donner avec édification la queſtion

queſtion ordinaire & extraordinaire ? Quand je rencontrerai des filles Juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire bruler ? Et lorſqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuiſſe ou une feſſe pour mon ſouper avec des filles Catholiques ?

J'attends l'honneur de votre réponſe.

DOMINICO ZAPATA
y verdadero y honrado
y caricativo.

Zapata n'ayant point eu de réponſe ſe mit à prêcher Dieu tout ſimplement. Il annonça aux hommes le père des hommes, rémunérateur, puniſſeur & pardonneur. Il dégagea la vérité des menſonges & ſepara la religion du fanatiſme ; il enſeigna & il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfaiſant, modeſte, & fut roti à Valladolid l'an de grace 1631. Priez Dieu pour l'ame de frère Zapata.



DIALO-

DIALOGUE

ENTRE

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du Grec Vulgaire,

Par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUis-je vous demander, Monſieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de Sectes qui ſont ici reçues, & qui ſervent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous Mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? ſuivez-vous les dogmes des anciens Parſis, ou de ces Sabéens ſi antérieurs aux Parſis, ou des Brames qui ſe vantent d'une antiquité encor plus reculée? ſeriez-vous Juif? êtes-vous Chrétien du rite Grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNETE HOMME.

J'adore Dieu; je tâche d'être juſte: & je cherche à m'inſtruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres

livres Juifs sur le Zenda Vesta, sur le Védam, sur l'Alcoran?

L'HONNETE HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, & je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature, qu'il faut adorer & aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres Juifs?

L'HONNETE HOMME.

Oui; j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans un désert le Pentateuque, qu'on lui attribue. Si son peuple venoit d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre-cent ans, (quoiqu'il se trompe de deux cent) ce livre eût été probablement écrit en Egyptien; & on nous dit qu'il l'était en Hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois; on n'avait pas du tems de Moïse d'autre maniére d'écrire; c'était un art fort difficile qui demandait de longs préparatifs; il falait polir le bois ou la pierre; il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert, où selon ce livre même, la horde Juive n'avait pas de quoi se faire des habits & des souliers, & où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour leur conserver leurs

leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de Josué dit que le Deuteronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cent ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des Rois, & qu'il n'y eut de Rois que longtems après Moïse; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, & vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, & qui ne furent fondées ou appellées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles; &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines après la mort, sont entiérement inconnues dans l'énoncé de ses loix. Il est étrange qu'il ordonne la maniére dont on doit faire ses déjections, & qu'il ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il possible que Moïse inspiré de Dieu eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garderobe dans le camp Israelite, & qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? Zoroastre antérieur au législateur Juif, dit: *Honorez, aimez vos parents, si vous voulez avoir la vie éternelle*; & le Décalogue dit: (*) *Honore père & mère,* *si*

(*) Voyez le Sadder.

si tu veux vivre longtems sur la terre. Il semble que Zoroastre parle en homme divin, & Moïse en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, & dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grace particuliére. Le premier chapitre de la Genèse est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden, que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le serpent parle à Eve, attendu qu'il est le plus subtil des animaux; & qu'une ânesse qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après; que Dieu ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel; qu'il ait fait la lumière qui émane du soleil avant le soleil lui-même; qu'après avoir fait l'homme & la femme il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné Adam à la mort, & toute sa postérité à l'enfer pour une pomme, & qu'il ait mis un signe de sauvegarde à Caïn qui avait assassiné son frère, & que ce Caïn ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que selon le texte le genre humain était borné à la famille d'Adam; que de prétendues cataractes dans le ciel ayent inondé la terre, que

tous les animaux foient venus s'enfermer un an dans un cofre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui femblent toutes plus abfurdes que les métamorphofes d'Ovide, on n'eft pas moins furpris que Dieu délivre de la fervitude en Egypte, fix cent mille combattans de fon peuple, fans compter les vieillards, les enfans & les femmes; que ces fix cent mille combattans, après les plus éclatans miracles égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuiant ils ne prennent pas le chemin du païs où Dieu les conduit; qu'ils fe trouvent entre Memphis & la Mer Rouge; que Dieu leur ouvre cette mer & la leur faffe paffer à pied fec pour les faire périr dans des déferts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promife; que ce peuple fous la main & fous les yeux de Dieu même demande au frère de Moïfe un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or foit jetté en fonte en un feul jour; que Moïfe réduife cet or en poudre impalpable, & la faffe avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple fe laiffent égorger par des Lévites en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'Aaron qui l'a jetté en fonte, foit déclaré grand prêtre pour récompenfe; qu'on ait brulé deux cent cinquante hommes d'une part, & quatorze mille fept cent hommes de l'autre, qui avaient difputé l'encenfoir à Aaron; & que dans une autre occafion Moïfe ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de fon peuple.

5°. Si on s'en tient aux plus fimples connaiffances de

de la physique, & qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait respecté les femmes fidèles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai Prophête parmi les idolâtres, dans la personne de Balaam.

6°. On est encore plus surpris que dans un village du petit païs de Madian, le peuple Juif trouve 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouses & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorréens déja écrasés par une pluye de pierres tombées du Ciel, le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces Juifs qui pouvaient passer si aisément à gué, les murailles de Jérico qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toute espèce, exigent pour être crus le sacrifice de la raison, & la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutissent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des Nations.

8°. Toute l'histoire de Samson, & de ses amours, & de ses cheveux, & de son lion, & de ses trois cent renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de Josué & de Jephté semblent barbares.

9°. L'hiſtoire des Rois eſt un tiſſu de cruautés & d'aſſaſſinats qui fait ſaigner le cœur. Preſque tous les faits ſont incroyables. Le premier Roi Juif Saül ne trouve chez ſon peuple que deux épées, & ſon ſucceſſeur David laiſſe plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par Dieu même ; vous ſavez que Dieu ne peut mentir. Donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les Prophètes ne ſont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché & allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie ſe charger d'un bât & d'un colier, & qui ſe fait lier avec des cordes ; Oſée à qui Dieu commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, & d'en faire enſuite à une femme adultère : Iſaïe qui marche tout nud dans la place publique; Ezéchiel qui ſe couche trois cent quatre-vingt dix jours ſur le côté gauche, & quarante ſur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre ſon pain d'excréments d'homme, & enſuite de bouze de vache ; Oolla & Ooliba qui établiſſent un bordel & à qui Dieu dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le ſperme d'un cheval. Certainement ſi le lecteur n'eſt pas inſtruit des uſages du pays & de la manière de prophétiſer, il peut craindre d'être ſcandaliſé ; & quand il voit Eliſée faire dévorer quarante enfans par des ours pour l'avoir appellé tête chauve, un châtiment ſi peu proportionné à l'offenſe peut lui inſpirer plus d'horreur que de reſpect.

Par-

Pardonnez moi donc ſi les livres Juifs m'ont cauſé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avouë même que je peux me tromper ſur les choſes de bienſéance & de juſtice qui ne ſont peut-être pas les mêmes dans tous les tems ; je me dis que nos mœurs ſont différentes de celles de ces ſiècles reculés. Mais peut-être auſſi, la préférence que vous avez donnée au Nouveau Teſtament ſur l'Ancien peut ſervir à juſtifier mes ſcrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puiſque vous l'avez abandonnée. Car ſi elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours ſuivie? & ſi elle était mauvaiſe, comment était-elle divine?

LE CALOYER.

L'Ancien Teſtament a ſes difficultés. Mais vous m'avouez donc que le Nouveau Teſtament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes ſcrupules que l'Ancien?

L'HONNETE HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais ſouffrez que je vous expoſe les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des Chrêtiens Arméniens qui diſent qu'il n'eſt pas permis de manger du liévre, avec des Grecs qui aſſurent que le St. Eſprit ne procède point du fils, avec des Neſtoriens qui nient que Marie ſoit mère de Dieu, avec quelques Latins qui ſe vantent qu'au bout de l'Occident les Chrêtiens

d'Europe penſent tout autrement que ceux d'Aſie & d'Afrique. Je ſçais que dix ou douze ſectes en Europe s'anathématiſent les unes les autres ; les Muſulmans qui m'entourent, regardent d'un œil de mépris & d'horreur tous ces Chrètiens, que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont également en exécration les Chrètiens & les Muſulmans ; les Guèbres les mépriſent tous ; & le peu qui reſte de Sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés : le Brame ne peut ſouffrir ni Sabéens, ni Guebres, ni Chrètiens, ni Mahométans, ni Juifs.

J'ai cent fois ſouhaité que Jéſu-Chriſt, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces ſectes ſous ſes loix. Je me ſuis demandé pourquoi étant Dieu il n'a pas uſé des droits de la Divinité ? pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a laiſſé dans le péché ? pourquoi en venant éclairer tous les hommes, il a laiſſé preſque tous les hommes dans l'erreur ?

Je ſçais que je ne ſuis rien ; je ſçais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Etre des Etres ; mais il m'eſt permis comme à Job, d'élever mes reſpectueuſes plaintes du ſein de ma miſère.

Que voulez-vous que je penſe quand je vois deux généalogies de Jéſu directement contraires l'une à l'autre, & que ces généalogies, qui ſont ſi différentes dans les noms & dans le nombre de ſes ancètres, ne ſont pourtant pas la ſienne, mais celle de ſon père Joſeph qui n'eſt pas ſon père ?

Je

Je donne la torture à mon efprit pour comprendre comment un Dieu eft mort. Je lis les livres facrés & les livres profânes de ces tems-là ; un feul de ces livres facrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduifit des Mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun livre profâne ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui femble devoir avoir été aperçu par la terre entiére, & marqué dans les faftes de tous les états. Un Evangelifte me dit qu'un Roi nommé Hérode, à qui les Romains maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être Roi des Juifs ; mais comment, & à qui, & fur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Eft-il poffible que ce Roi qui n'avait pas perdu le fens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour enveloper dans le maffacre un enfant obfcur ? Y a-t-il un exemple fur la terre d'une fureur fi abominable & fi infenfée ?

Je vois que les Evangiles qui nous reftent fe contredifent prefque à chaque page. J'ouvre l'hiftoire de Jofeph, auteur prefque contemporain ; Jofeph parent de Mariamne facrifiée par Hérode, Jofeph ennemi naturel de ce Prince ; il ne dit pas un mot de cette avanture ; il eft Juif, & il ne parle pas même de ce Jéfu né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer, & de ce que je dois croire ! Je lis les écritures,

& je n'y vois nulle part que Jésu, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appellé Dieu, je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sçait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils se doivent-ils entendre chez un peuple, où par les fils de Bélial on voulait dire les méchants, & par les fils de Dieu on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de Jésu; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture ne sont-ils pas défendus? le respect pour les parents, l'obéissance aux loix, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnées?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que des diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient yvres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le tems &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les Royaumes de la terre?

Je lis les paroles qu'on raporte de lui, j'y vois une prochaine arrivée du Royaume des Cieux,

Cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poiſſons, par de l'argent mis à uſure, par un ſouper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux; Jéſu dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Eſt-ce ainſi que Dieu parle?

Enfin, comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier ſupplice pour avoir mal parlé des Magiſtrats à cette populace, & ſuant d'une ſueur de ſang, dans l'angoiſſe & dans la frayeur que lui inſpirait la mort? Eſt-ce là Platon, eſt-ce là Socrate, ou Antonin, ou Epictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius? Qui de tous ces ſages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la ſageſſe? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jéſu, vous avez dû ſentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en liſant: *Je ſuis venu apporter le glaive, & non la paix: je ſuis venu diviſer le fils & le père, la fille, la mère & les parents.* Je vous avoue que ces paroles m'ont ſaiſi de douleur & d'effroi: & ſi je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accompliſſement dans les querelles qui ont diviſé les Chrêtiens dès les premiers tems, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de ſiècles, dans les aſſaſſinats de tant de Princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'a-

J'avouë encore que des mouvements d'indignation & de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vû Pierre faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. Ananie & Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit; & Pierre les punit en faisant mourir subitement le mari & la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai ósé penser que si Dieu faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, & non pas pour les tuer; ce serait pour les corriger, & non pour les perdre; qu'il est un Dieu de miséricorde, & non un tiran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre ayant fait mourir Ananie, & voyant venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas, Gardez vous de reserver pour vous quelques oboles; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari: au contraire, il la fait tomber dans le piége; il me semble qu'il se réjouïsse de frapper une seconde victime. Je vous avouë que cette avanture m'a toujours fait dresser les cheveux, & que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité & le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du Christianisme dans l'histoire de Jésu. Les quatre Evangiles qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits;

faits ; mais ils atteſtent uniformément que Jéſu fut ſoumis à la loi de Moïſe, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Tous ſes diſciples fréquentèrent la Sinagogue ; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente ; les Chrêtiens ne furent abſolument ſéparés des Juifs que longtems après. Dans quel tems précis Dieu voulut-il donc qu'on ceſſat d'être Juif & qu'on fût Chrêtien ? Qui ne voit que le tems a tout fait, que tous les dogmes ſont venus les uns après les autres ?

Si Jéſu avait voulu établir une Egliſe Chrêtienne, n'en eût-il pas enſeigné les loix ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les ſept ſacremens dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit, je ſuis Dieu, engendré & non fait ; le St. Eſprit procède de mon père ſans être engendré ; j'ai deux volontés & une perſonne ; ma mère eſt mère de Dieu ? Au contraire, il dit à ſa mère, *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Il n'établit ni dogme, ni rit, ni hiérarchie ; ce n'eſt donc pas lui qui a fait ſa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les Chrêtiens ſoutenir ces dogmes par des livres ſuppoſés ; ils imputent aux Sibylles des vers acroſtiches ſur le Chriſtianiſme ; ils forgent des hiſtoires, des prodiges dont l'abſurdité eſt palpable. Telle eſt, par exemple, l'hiſtoire de la nouvelle ville de Jéruſalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cent lieues de tour & de hauteur, qui ſe promenait

nait ſur l'horiſon pendant toute la nuit, & qui diſparaiſſait au point dû jour. Telle eſt la querelle de Pierre & de Simon le magicien devant Néron; tels ſont cent contes non moins abſurdes.

Que de miracles puériles on a forgés! que de faux martyrs, que de légendes ridicules! *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc ſous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire au chap. 21. que la génération dans laquelle il vivait ne paſſerait pas ſans que les vertus des cieux fuſſent ébranlées, ſans qu'il y eût des ſignes dans le Soleil, dans la Lune & dans les étoiles, ſans qu'enfin Jéſu vint dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté? Certainement il n'y eut ni ſigne dans le Soleil, dans la Lune & dans les étoiles, ni de vertu des Cieux ébranlée, ni de Jéſu venant majeſtueuſement dans les nuées.

Comment le fanatique qui redigea les Epitres de Paul, eſt-il aſſez téméraire pour lui faire dire: *J'ai apris de Jéſu que nous qui vivons nous ſommes réſervés pour ſon avénement: ſitôt que le ſignal aura été donné par la trompette, ceux qui ſont morts en Jéſu reſſuſciteront les premiers, puis nous autres qui ſommes vivants nous ſerons emportés avec eux dans l'air pour aller au devant de Jéſu.*

Cette belle prédiction s'eſt-elle accomplie? Paul & les Juifs Chrétiens allèrent-ils dans l'air au devant de Jéſu au ſon de la trompette? Et où, s'il vous plait, Paul avait-il apris de Jéſu ces

ces merveilleuſes choſes, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait ſervi de ſatellite & de bourreau contre ſes diſciples, lui qui avait aidé à lapider St. Etienne? Avait-il parlé à Jéſu quand il fut ravi au troiſiéme Ciel? Et qu'eſt-ce que ce troiſiéme Ciel? eſt-ce Mercure ou Mars? En vérité ſi on liſait aveo attention, on ſerait ſaiſi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais ſi ce livre fait un tel effet ſur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes?

L'HONNETE-HOMME.

C'eſt qu'on ne liſait pas. Eſt-ce par la lecture qu'on perſuade à dix millions de païſans que trois font un, que Dieu eſt dans un morceau de pâte, que cette pâte diſparait, & que c'eſt Dieu lui-même qui eſt fait ſur le champ par un homme? C'eſt par la converſation, par la prédication, par les cabales, c'eſt en ſéduiſant des femmes & des enfans, c'eſt par des impoſtures, par des récits miraculeux qu'on vient aiſément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers Chrêtiens étaient très rares, il était défendu de les communiquer aux Catéchumènes; on était initié ſecrettement aux myſtères des Chrêtiens comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perſuadaient que non ſeulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un

qu'un Chrêtien était bien supérieur à un Empe-pereur Romain.

Toute la terre alors était divisée en petites associations, Egyptiennes, Grecques, Syriennes, Romaines, Juives &c. La secte des Chrêtiens eut tous les avantages possibles dans la populace. Il suffisait de trois ou quatre têtes échauffées comme celle de Paul pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui se mirent à sa tête. Presque toutes les sectes se sont ainsi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui seule entre tant d'établissements humains sembla être en naissant sous la protection de Dieu, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encor la religion Musulmane est-elle après douze cent ans ce qu'elle fut sous son fondateur: on n'y a rien changé. Les loix écrites par Mahomet lui-même subsistent dans toute leur intégrité. Son Alcoran est autant respecté en Perse qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'observe par-tout à la lettre, on n'est divisé que sur le droit de succession entre Ali & Omar. Le Christianisme au contraire est différent en tout de la religion de Jésu. Ce Jésu fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne savait ni lire, ni écrire. Il naquit, vécut, mourut Juif dans l'observance de tous les rites Juifs; circoncis, sacrifiant suivant la loi Mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de

de l'ixion & du grifon, comme auſſi du liè-vre parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi Moſaïque. Vous autres au contraire, vous oſez croire que le liévre a le pied fendu, & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rotir un ixion & un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut inſtituée par vôtre Jéſu. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je ſerais un impoſteur bien efronté ſi j'oſais vous ſoutenir que le chriſtianiſme d'aujourd'hui reſſemble à celui des premiers ſiècles, & celui de ces premiers ſiècles à la religion de Jéſu. Mais vous m'avouerez auſſi que Dieu a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNETE-HOMME.

Dieu varier! Dieu changer! Cette idée me parait un blaſphême. Quoi! le ſoleil de Dieu eſt toujours le même, & ſa religion ſerait une ſuite de viciſſitudes! Quoi vous la feriez reſſembler à ces gouvernements miſérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux & contradictoires? Il aurait donné un édit à Adam, un autre à Seth, un troiſième à Noé, un quatrième à Abraham, un cinquième à Moïſe, un ſixième à Jéſu, & de nouveaux édits encor à chaque Concile; & tout aurait changé depuis la défenſe de manger du fruit de l'arbre de ſcience du bien & du mal, juſqu'à la bulle *Uni-*

genitus

genitus du Jéſuite le Tellier ! Croyez-moi, tremblez d'outrager Dieu en l'accuſant de tant d'inconſtance, de faibleſſe, de contradiction, de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations ſont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins eſt de Dieu, puiſqu'elle eſt toujours la même.

L'HONNETE-HOMME.

Tenons nous en donc à cette morale. Mais que les Chrêtiens l'ont corrompue ! Qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enſeignée par tous les légiſlateurs, & gravée au cœur de tous les hommes !

Si Jéſu a parlé de cette loi auſſi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même*, la loi des Chrêtiens a été, *déteſte ton prochain comme toi-même.* Athanaſiens, perſécutez les Euſébiens, & ſoyez perſécutés; Cirilliens, écraſez les enfans des Neſtoriens contre les murs; Guelfes & Gibelins, faites une guerre civile de cinq cent années pour ſavoir ſi Jéſu a ordonné au prétendu ſucceſſeur de Simon Barjone de détrôner les Empereurs & les Rois, & ſi Conſtantin a cédé l'Empire au Pape Silveſtre. Papiſtes, ſuſpendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brulez des malheureux qui ne croyent pas qu'un morceau de pâte ſoit changé en Dieu à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé ſur l'autel par des ſou-

tis si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot, Baltazar Gerard, Jaques Clément, Chatel, Guignard, Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets; Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de Dieu Aléxandre VI. souillé de meurtres & d'empoisonnemens dort dans les bras de sa fille Lucrèce, que Léon X. nage dans les plaisirs, que Paul III. enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que Jules III. fait son porte-singe Cardinal, (dignité plus convenable encor au singe qu'au porteur,) tandis que Pie IV. fait étrangler le Cardinal Caraffe, que Pie V. fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard Buon-Compagno, que Clément VIII. donne le fouët au grand Henri IV. sur les fesses des Cardinaux d'Offat & du Perron. Mêlez partout le ridicule de vos farces Italiennes à l'horreur de vos brigandages: & puis envoyèz frère Trigaut, & frère Bouvet prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner vôtre zèle. La vérité contre laquelle on se débat en vain me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, & que les bonnes loix ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes loix des miracles qui font la preuve de la divinité de Jésus-Christ.

L'HONNETE-HOMME.

Des miracles? juste ciel! & quelle religion

n'a pas ſes miracles ? tout eſt prodige dans l'antiquité. Quoi ! vous ne croyez pas aux miracles raportés par les Hérodotes & les Tite-Lives, par cent auteurs reſpectés des nations, & vous croyez à des avantures de la Paleſtine, racontées, dit-on, par Jean & par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cent ans chez les Grecs & les Romains, dans des livres faits ſans doute longtems après la deſtruction de Jéruſalem, comme il eſt prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page ? Par exemple, il eſt dit dans l'Evangile de St. Matthieu que le ſang de Zacharie fils de Barac maſſacré entre le temple & l'autel retombera ſur les Juifs. Or on voit dans l'hiſtoire de Flavien Joſeph que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple & l'autel pendant le ſiége de Jéruſalem par Titus. Donc cet Evangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les Juifs ? Quoi ? Il aurait reſſuſcité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier ſupplice ? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître ſa divinité. Songez-vous bien ce que c'eſt que d'accuſer Dieu de s'être fait homme inutilement, & d'avoir reſſuſcité des morts pour être pendu ? Quoi ! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre eſclaves, & des miracles de Jéſu, pour faire mourir Jéſu en croix ! Il y a de l'imbécillité à le croire & une fureur bien criminelle à l'enſeigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne ſoient fondées ; & je ſens que vous raiſonnez de bonne foi ; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNETE-HOMME.

Sans doute ; l'ame demande cette nourriture ; mais pourquoi la changer en poiſon ? pourquoi étouffer la ſimple vérité dans un amas d'indignes menſonges ? pourquoi ſoutenir ces menſonges par le fer & par les flammes ? Quelle horreur infernale ! Ah, ſi vôtre religion était de Dieu, la ſoutiendriez-vous par des bourreaux ? Le Géomètre a-t-il beſoin de dire : Croi, ou je te tue ? La religion entre l'homme & Dieu eſt l'adoration & la vertu ; c'eſt entre le Prince & les ſujets une affaire de police ; ce n'eſt que trop ſouvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons Dieu ſincérement, ſimplement, & ne trompons perſonne. Oui, il faut une religion ; mais il la faut pure, raiſonnable, univerſelle ; elle doit être comme le ſoleil qui eſt pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abominable d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux, & qu'il plonge preſque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers ; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle eſt-elle ? vous le ſavez, c'eſt d'adorer Dieu & d'être juſte.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'eſt établie ?

L'HONNETE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte ſe fait ſuivre par quelques perſonnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatiſme commence, la fourberie achève. Un homme puiſſant vient : il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur le dos & un mords à la bouche : il monte ſur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'état, le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrettes, on les défend. Les premiers Apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les Diables : on défend les Diables. Les Apôtres ſe faiſaient apporter l'argent des proſélites : celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent, eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes ; & ſur ce prétexte ils bravaient les loix. Le gouvernement maintient que ſuivre les loix c'eſt obéïr à Dieu. Enfin, la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HON-

L'HONNETE-HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes; celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la justice?

LE CALOYER.

Non, vous risqueriez trop; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

L'HONNETE-HOMME.

Des factions quand il s'agit de la vérité universelle, quand il s'agit de Dieu!

LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes. On est obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Eglise Grecque.

L'HONNETE-HOMME.

Elle est esclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise Romaine?

L'HONNETE-HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un Patriarche Simoniaque, qui achète sa honteuse dignité d'un grand Visir, ni d'un Prêtre qui s'est crû pendant sept cent ans le maître des Rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le ſuis, de vous propoſer la Religion Proteſtante.

L'HONNETE-HOMME.

C'eſt peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, ſi j'étais reduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne?

L'HONNETE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la Romaine.

LE CALOYER.

Comment? pouvez-vous ſuppoſer que St. Pierre ne ſoit pas plus ancien que Luther, Zuingle, Oecolampade, Calvin, & les réformateurs d'Angleterre, de Dannemarck, Suède &c.?

L'HONNETE-HOMME.

Il me ſemble que la Religion Proteſtante n'eſt inventée ni par Luther, ni par Zuingle; il me ſemble qu'elle ſe rapproche plus de ſa ſource que la Religion Romaine, qu'elle n'adopte que ce qui ſe trouve expreſſément dans l'Evangile des Chrêtiens; tandis que les Romains ont chargé le culte de cérémonies & de

de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des Chrêtiens n'institua point de fètes, n'ordonna point qu'on adorat des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une Inquisition pour soutenir ses loix, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les Protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses & funestes; ils sont par-tout soumis aux Magistrats, & l'Eglise Romaine lutte depuis huit cent ans contre les Magistrats. Si les Protestans se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; & puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une Religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNETE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me falait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi uni-

verſelle. Les hommes ſentent d'un pole à l'autre qu'on doit être juſte, honorer ſon père & ſa mère, aider ſes ſemblables, tenir ſes promeſſes; ces loix ſont de Dieu, les ſimagrées ſont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernements; Dieu permet les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenſer, pourvu que cette adoration ne ſoit ni ſuperſtitieuſe envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'eſt-ce pas en effet offenſer Dieu, que de penſer qu'il choiſiſſe une petite nation chargée de crimes pour ſa favorite, afin de damner toutes les autres? que l'aſſaſſin d'Urie ſoit ſon bien-aimé, & que le pieux Antonin lui ſoit en horreur? n'eſt-ce pas la plus grande abſurdité de penſer que l'Etre ſuprême punira à jamais un Caloyer pour avoir mangé du liévre, ou un Turc pour avoir mangé du porc? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des Dieux; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de Dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries oſent perſécuter ceux qui ne les croyent pas, c'eſt-là ce qui eſt horrible. Les anciens Parſis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un Enfer: cet Enfer eſt ſur la terre, & ce ſont les perſécuteurs qui en ſont les Démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous ; & grace au Ciel, je vous ai déja dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L'HONNETE-HOMME.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant Caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les Patriarches & de tous les Sages de l'antiquité, l'adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de Dieu, que Dieu a gravée dans tous les cœurs. Mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Eternel, & que l'âneſſe de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être Caloyer.

L'HONNETE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les Caloyers, les Derviches, les Bonzes & les Talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout Caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNETE-HOMME.

Mon Dieu, bénissez ce bon Caloyer.

LE CALOYER.

Mon Dieu, bénissez cet honnête homme.



DIA-

DIALOGUE

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR.

Par Mr. l'Abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COmment me prouverez-vous l'exiſtence de Dieu ?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du Soleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales ?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. Dieu me garde de reſſembler à ce fou qui diſait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maiſon ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'exiſtence de Dieu que par une formule d'algèbre ; encor était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle eſt votre religion ?

L'A-

L'ADORATEUR.

C'eſt non-ſeulement celle de Socrate qui ſe moquait des fables des Grecs, mais celle de Jéſus qui confondait les Phariſiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de Jéſus, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des Jéſuites, qui poſſédent trois cent lieuës de pays en long & en large au Paraguai? Pourquoi ne croyez-vous pas aux Prémontrés, aux Bénédictins à qui Jéſus a donné tant de riches Abbayes?

L'ADORATEUR.

Jéſus n'a inſtitué ni les Bénedictins, ni les Prémontrés, ni les Jéſuites.

LE DOUTEUR.

Penſez-vous qu'on puiſſe ſervir Dieu en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la meſſe?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que Jéſus n'a jamais dit la meſſe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le ſamedi.

LE DOUTEUR.

Vous penſez donc qu'on a corrompu la religion ſimple & naturelle de Jéſus, qui était apparemment celle de tous les ſages de l'antiquité?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il falait bien qu'au fond il fût un ſage, puiſqu'il déclamait contre

contre les prêtres imposteurs, & contre les superstitions; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pû ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de Mars sur un figuier, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déja yvres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le Diable. Un sage quand il dit que Dieu est son père, entend sans doute que Dieu est le père de tous les hommes. Le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie & blasphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce sage ont été très mal recueillies, que parmi plusieurs histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse, chaque petite societé chrêtienne avait son Evangile particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples, qui en ont en-

ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de Jésus n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des Pharisiens, & que les Pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophête, & au bout de trois cent ans on en fit un Dieu ; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrêtiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés ; & enfin dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture & par la démence. Chaque siécle a tellement corrompu la religion de Jésu que celle des Chrêtiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à Jésu que son Royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été autant qu'ils l'ont pû les tyrans du monde, & ont marché sur la tête des Rois. Si Jésu a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens & le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que Jésu observa, elles étaient toutes Juives, & nous faisons brûler ceux qui célèbrent des fêtes Juives. Jésu a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures ? non ; & nous lui donnons deux natures. Jésu a-t-il dit que Marie était mère de Dieu ? non ; & nous la fai-

faisons mère de Dieu. Jésu a-t-il dit qu'il était trin & consubstantiel ? non ; & nous l'avons fait consubstantiel & trin. Montrez-moi un seul rit que vous ayez observé précisément comme lui ; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi vous n'êtes pas Chrêtien ?

L'ADORATEUR.

Je suis chrêtien comme l'étoit Jésu, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé, qui couroit les champs dans une petite province Juive, en comparant les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de Paul meurtrier d'Etienne, persécuteur des premiers Galiléens, depuis Galiléen lui-même & persécuté. Pourquoi rompit-il avec Gamaliel son maître ? est-ce, comme le disent quelques Juifs, parce que Gamaliel lui refusa sa fille en mariage ? parce qu'il avait les jambes torses, la tête chauve & les sourcils joints, ainsi qu'il est raporté dans les actes de Ste. Técle sa favorite ? A-t-il écrit enfin les Epitres qu'on a mises sous son nom ?

L'ADORATEUR.

Il est assez reconnu que Paul n'est point l'auteur de l'épitre aux Hébreux, dans laquelle il est dit : *Jésu est autant élevé au dessus des anges*

ges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.

Et dans un autre endroit, il est dit *que Dieu l'a rendu pour quelque tems inférieur aux Anges.*

Et dans ses autres Epitres, il parle presque toujours de Jésu comme d'un simple homme chéri de Dieu, élevé en gloire.

Tantôt il dit *que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiser, pourvû qu'elles ayent la tête couverte, car une femme sans voile deshonore sa tête.*

Tantôt il dit *que les femmes ne doivent point parler dans l'Eglise.*

Il se brouille avec Pierre, parce que *Pierre ne judaïse pas avec les étrangers, & qu'ensuite Pierre judaïse avec les Juifs.* Mais ce même Paul va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, & y améne des étrangers pour faire croire aux Juifs qu'il n'est pas Chrétien. Il est accusé d'avoir souillé le temple, le grand Prêtre lui donne un souflet; il est traduit devant le Tribun Romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire? il fait deux mensonges impudents au Tribun & au Sanhedrin; il leur dit, Je suis Pharisien, & fils de Pharisien, quand il était Chrêtien; il leur dit, *on me persécute parce que je crois à la résurrection des morts.* Il n'en avait point été question; & par ce mensonge trop aisé pourtant à reconnaitre, il prétendait commettre ensemble & diviser les juges du Sanhedrin, dont la moitié croyait la résurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous avoue, un ſingulier apôtre; c'eſt pourtant le même homme qui oſe dire *qu'il a été ravi au troiſième ciel, & qu'il y a entendu des paroles qu'il n'eſt pas permis de raporter.*

Le voyage d'Aſtolphe dans la Lune eſt plus vraiſemblable, puiſque le chemin eſt plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troiſiéme ciel? C'eſt pour établir ſon autorité parmi eux, c'eſt pour ſatisfaire ſon ambition d'être chef de parti, c'eſt pour donner du poids à ces paroles inſolentes & tyranniques, *Si je viens encor une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il eſt aiſé de voir dans le galimathias de Paul qu'il conſerve toujours ſon premier eſprit perſécuteur; eſprit affreux qui n'a fait que trop de proſélites. Je ſais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'eſt la paſſion des hommes de vouloir s'élever au deſſus de ſes ſemblables, & de vouloir les opprimer. C'eſt la paſſion des tyrans. Quoi! Paul Juif, faiſeur de tentes, tu oſes écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'ont pas péché! Néron, Attila, le Pape Aléxandre VI. ont-ils jamais proféré de ſi abominables paroles? Si Paul écrivit ainſi, il méritait un chatiment exemplaire. Si des fauſſaires ont forgé ces Epitres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'eſt ainſi que la plupart des ſectes populaires commencent. Un impoſteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les

impoſteurs qui lui ſuccèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop raiſon ; mais après m'avoir dit ce que vous penſez de ce fanatique, moitié Juif moitié Chrétien, nommé Paul, que penſez-vous des anciens Juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens ſenſés de toutes les nations en penſent, & ce que les Juifs raiſonnables en penſent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné & proſcrit le reſte des hommes pour ſe faire Roi d'une miſérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un ſerpent ait parlé à une femme ? que Dieu ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaiſſance du bien & du mal ? que Dieu ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en préſenter, pour leur faire connoitre ce bien & ce mal, connaiſſance abſolument néceſſaire à l'eſpèce humaine ? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit ſon peuple chéri dans des déſerts, & qu'il ait été obligé de leur conſerver pendant quarante ans leurs vieilles ſandales & leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire paſſer la mer à pied ſec à ſes enfans chéris en larrons & en lâches, &

& pour les tirer miférablement de l'Egypte ; au lieu de leur donner cette fertile Egypte.

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à fon peuple de maffacrer tout ce qu'il rencontreroit, afin de rendre ce peuple prefque toujours efclave des nations ? Vous ne croyez pas que l'aneffe de Balaam ait parlé ? Vous ne croyez pas que Samfon ait attaché enfemble trois cent renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitants de Sodome ayent voulu violer deux Anges ? Vous ne croyez pas........?

L'ADORATEUR.

Non fans doute je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'efprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainfi que toutes les autres nations, mais des fables beaucoup plus fottes, plus abfurdes, parce qu'ils étoient les plus groffiers des Afiatiques, comme les Thébains étoient les plus groffiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion Juive était abfurde & abominable. Mais enfin Jéfus que vous aimez, était Juif ; il accomplit toujours la loi Juive, il en obferva toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'eft encore une fois une grande contradiction, qu'il ait été Juif & que fes difciples ne le foient pas. Je n'adopte de lui que fa morale quand elle ne fe contredit point. Je ne peux fouffrir qu'on lui faffe dire ; *je ne fuis pas*

venu apporter la paix, mais le glaive : ces paroles sont affreuses. Un homme sage encor un coup n'a pu dire que le Royaume des Cieux est semblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par l'usure; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence, *Aimez Dieu & votre prochain*, c'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne; c'est ainsi que je suis ami de Jésu; c'est ainsi que je suis Chrêtien. S'il a été un adorateur de Dieu ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que Jésu, qui n'ait recommandé la vertu comme Jésu.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc je suis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Aristide, de Cicéron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc Aurèle, d'Epictète, de Jésu.

Je dirai avec Epictète, *C'est Dieu qui m'a créé, Dieu est au dedans de moi, je le porte partout, pourquoi le souillerai-je par des pensées obscènes, par des actions basses, par d'infames désirs? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impose un devoir; homme, citoyen du monde, enfant de Dieu, frère de tous les hommes; fils, mari, père; tous ces noms me disent, n'en deshonore aucun.*

Mon

Mon devoir eſt de louer Dieu de tout, de le remercier de tout, de ne ceſſer de le bénir qu'en ceſſant de vivre.

Cent maximes de cette eſpèce valent bien le Sermon de la montagne, & cette belle maxime, *Bienheureux les pauvres d'eſprit.* Enfin j'adorerai Dieu, & non les fourberies des hommes. Je ſervirai Dieu, & non un concile de Calcédoine ou un concile in trullo. Je déteſterai l'infame ſuperſtition ; & je ſerai ſincérement attaché à la vraie religion juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.



LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir; j'attends de vous un ſouvenir tendre, & non des larmes inutiles; je meurs content, puiſque je vous laiſſe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enſeigné à l'être. Mais vous ſavez quel trouble m'agite. Une nouvelle ſecte de la Paleſtine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords! il n'appartient qu'aux ſcélerats d'en éprouver. Vos mains & votre ame ſont pures. Je vous ai enſeigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle ſecte annonce une nouvelle vertu que je ne connaiſſais pas.

EPICTETE.

Quelle eſt donc cette ſecte?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces Juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les eſpèces à Rome.

EPIC-

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt apparemment de la fauſſe monnoye.

LE FILS.

Ils diſent qu'il eſt impoſſible d'être vertueux ſans s'être fait couper un peu de prépuce, ou ſans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils ; il eſt vrai qu'ils ne ſont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croyent l'eau néceſſaire, comme Pindare qui la dit merveilleuſe ; ceux-là s'en paſſent ; mais tous diſent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit ſecourir de ſon ſuperflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager ſon néceſſaire avec ſes amis. C'eſt nôtre loi, c'eſt nôtre morale. C'eſt ce que j'ai fait depuis qu'Epaphrodite m'affranchit, & c'eſt ce que je vous ai vu faire avec une ſatisfaction qui rend mes derniers moments heureux.

LE FILS.

Les philoſophes dont je vous parle exigent bien autre choſe. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a juſqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il eſt ainſi, ce ſont des voleurs, & vous

êtes obligé de les déferer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne ſont point des voleurs, ce ſont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie éternelle; & ſi en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez ſeulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir ſubitement.

EPICTETE.

Ce ſont donc des aſſaſſins, dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables & qui tuent avec des paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grace par le fils. Un de leurs proſélites qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parents nommé Ananiah ayant vendu ſa métairie pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé Barjone, mais qu'ayant gardé en ſecret de quoi acheter le néceſſaire pour ſon petit enfant, il fut puni de mort ſur le champ. Sa femme vint enſuite, Barjone la fit mourir de même en prononçant une ſeule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la choſe

chose était vraye, ils seraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à Simon Barjone, il est clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Etre Suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre Simon Barjone. Le Dieu très bon & très grand, *Deus optimus, maximus*, qui anima les Catons, les Scipions, les Cicerons, les Paul Emile, les Camilles, le père des Dieux & des hommes, n'a pas sans doute remis son pouvoir entre les mains d'un Juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Sirie; mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de Dieu.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*ici le bon homme Epictète ricanne.*) Vous ricannez, mon père. Vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guères envie de rire, mais

mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles ?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs qui sont sans prépuce & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête !

EPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là ?

LE FILS.

C'est premiérement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux, ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ; moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume & ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si on ne hait pas son père, sa mère & ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut aporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un festin de noces, il

il faut forcer tous les paſſants à venir aux noces, & jetter dans un cu de baſſe-foſſe extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tout à l'heure ſur le point de mourir de rire, & je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'Epictète, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils payent quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des miſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts & qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les Magiſtrats.

EPICTETE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout eſt perdu.



IDÉES

IDÉES

DE LA MOTHE LE VAYER.

1°. SI les hommes étaient raiſonnables, ils auraient une religion capable de faire du bien, & incapable de faire du mal.

2°. Quelle eſt la religion dangereuſe? n'eſt-ce pas évidemment celle qui établiſſant des dogmes incompréhenſibles donne néceſſairement aux hommes l'envie d'expliquer ces dogmes chacun à ſa manière, excite néceſſairement les diſputes, les haines, les guerres civiles?

3°. N'eſt ce pas celle qui ſe diſant indépendante des Souverains & des Magiſtrats, eſt néceſſairement aux priſes avec les Magiſtrats & les Souverains?

4°. N'eſt-ce pas celle qui ſe choiſiſſant un Chef hors de l'Etat, eſt néceſſairement dans une guerre publique ou ſecrette avec l'Etat?

5°. N'eſt-ce pas celle qui ayant fait couler le ſang humain pendant pluſieurs ſiécles, peut le faire couler encore?

6°. N'eſt-ce pas celle qui ayant été enrichie par l'imbécillité des peuples, eſt néceſſairement portée à conſerver ſes richeſſes, par la force ſi elle peut, & par la fraude ſi la force lui manque?

7°. Quelle eſt la religion qui peut faire du bien ſans pouvoir faire du mal? n'eſt-ce pas l'adora-

doration de l'Etre Suprême ſans aucun dogme métaphyſique ? celle qui ſerait à la portée de tous les hommes, celle qui dégagée de toute ſuperſtition, éloignée de toute impoſture, ſe contenterait de rendre à Dieu des actions de graces ſolemnelles ſans prétendre entrer dans les ſecrets de Dieu.

8°. Ne ſerait-ce pas celle qui dirait, ſoyons juſtes; ſans dire, haïſſons, pourſuivons d'honnêtes gens qui ne croyent pas que Dieu eſt du pain, que Dieu eſt du vin, que Dieu a deux natures & deux volontés, que Dieu eſt trois, que ſes miſtères ſont ſept, que ſes ordres ſont dix, qu'il eſt né d'une femme, que cette femme eſt pucelle, qu'il eſt mort, qu'il déteſte le genre humain au point de bruler à jamais toutes les générations, excepté les moines & ceux qui croyent aux moines ?

9°. Ne ſerait-ce pas celle qui dirait; *Dieu étant juſte, il récompenſera l'homme de bien & il punira le méchant ?* qui s'en tiendrait à cette croyance raiſonnable & utile, & qui ne prêcherait jamais que la morale ?

10°. Quand on a le malheur de trouver dans un état une religion qui a toujours combattu contre l'état en s'incorporant à lui, qui eſt fondée ſur un amas de ſuperſtitions accumulé de ſiècle en ſiècle; qui a pour ſoldats des fanatiques diſtingués en pluſieurs régiments, noirs, blancs, gris ou minimes, cent fois mieux payés que les ſoldats qui verſent leur ſang pour la patrie; quand une telle religion a ſouvent inſulté le trone au nom de Dieu, a dépouillé les citoyens

toyens de leurs biens au nom de Dieu, a intimidé les ſages, & perverti les faibles, que faut-il faire?

11°. Ne faut-il pas alors en uſer avec elle comme un médecin habile traite une maladie cronique? il ne prétend pas la guérir d'abord, il riſquerait de jetter ſon malade dans une criſe mortelle. Il attaque le mal par degrés, il diminue les ſimptomes. Le malade ne recouvre pas une ſanté parfaite, mais il vit dans un état tolérable à l'aide d'un régime ſage. C'eſt ainſi que la maladie de la ſuperſtition eſt traitée aujourd'hui en Angleterre & dans tout le Nord par de très grands Princes, par leurs miniſtres & par les premiers de la nation.

12°. Il ſerait auſſi utile qu'aiſé d'abolir toutes les taxes honteuſes qu'on paye à l'Evêque de Rome ſous différents noms, & qui ne ſont en effet qu'une ſimonie déguiſée. Ce ſerait à la fois conſerver l'argent qui ſort du Royaume, briſer une chaine ignominieuſe, & affermir l'autorité du Gouvernement.

Rien ne ſerait plus avantageux & plus facile que de diminuer le nombre inutile & dangereux des couvents, & d'appliquer à la récompenſe des ſervices le revenu de l'oiſiveté.

Les Confrères, les Pénitents blancs ou noirs, les fauſſes reliques qui ſont innombrables, peuvent être proſcrites avec le temps ſans le moindre danger.

A meſure qu'une nation devient plus éclairée, on lui ôte les aliments de ſon ancienne ſottiſe.

Une

Une Ville qui aurait pris les armes autrefois pour les reliques de St. Pancrace, rira demain de cet objet de ſon culte.

On gouverne les hommes par l'opinion régnante, & l'opinion change quand la lumière s'étend.

Plus la police ſe perfectionne, moins on a beſoin de pratiques religieuſes.

Plus les ſuperſtitions ſont mépriſées, plus la véritable religion s'établit dans tous les eſprits.

Moins on reſpecte des inventions humaines, & plus Dieu eſt adoré.



AVERTISSEMENT

ESSENTIEL OU INUTILE,

SUR

LA DEFENSE DE MON ONCLE.

L*Orsque je* mis la plume à la main *pour défendre* unguibus & rostro *la mémoire de mon cher Oncle contre un libelle inconnu intitulé*, Supplément à la Philosophie de l'histoire ; *je crus d'abord n'avoir à faire qu'à un jeune abbé dissolu, qui pour s'égayer avait parlé dans sa diatribe des filles de joye de Babilone, de l'usage des garçons, de l'inceste & de la bestialité. Mais lorsque je travaillais en digne neveu, j'ai apris que le libelle anonime est du Sr. Larcher ancien répétiteur de belles lettres au collège Mazarin. Je lui demande très humblement pardon de l'avoir pris pour un jeune homme, & j'espère qu'il me pardonnera d'avoir rempli mon devoir en écoutant le cri du sang qui parlait à mon cœur, & la voix de la vérité qui m'a ordonné de* mettre la plume à la main.

Il est question ici de grands objets, il ne s'agit pas moins que des mœurs & des loix depuis Pekin jusqu'à Rome, & même des avantures de l'Océan & des montagnes. On trouvera aussi dans ce petit ouvrage une furieuse sortie contre l'Evêque War-

Warburton ; mais le lecteur judicieux pardonnera à la chaleur de mon zéle, quand il ſaura que cet Evêque eſt un hérétique.

J'aurais pu relever toutes les fautes de Mr. Larcher, mais il aurait fallu faire un livre auſſi gros que le ſien. Je n'inſiſterai que ſur ſon impieté. Il eſt bien douloureux pour des yeux chrêtiens de lire dans ſon ouvrage page 298. que les écrivains ſacrés ont pu ſe tromper comme les autres. *Il eſt vrai qu'il ajoute pour déguiſer le poiſon*, dans ce qui n'eſt pas du dogme.

Mais, nôtre ami, il n'y a preſque point de dogme dans les livres Hébreux, tout y eſt hiſtoire ou ordonnance légale, ou cantique, ou prophétie, ou morale. La Genèſe, l'Exode, Joſué, les Juges, les Rois, Eſdras, les Maccabées ſont hiſtoriques ; le Lévitique & le Deuteronome ſont des Loix. Les Pſaumes ſont des cantiques ; les livres d'Iſaïe, Jéremie &c. ſont prophétiques ; la Sageſſe, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, l'Eccléſiaſtique, ſont de la morale. Nul dogme dans tout cela. On ne peut même appeller dogme les dix commandements ; ce ſont des loix. Dogme eſt une propoſition *qu'il faut croire. Jéſus-Chriſt eſt conſubſtantiel à Dieu. Marie eſt mère de Dieu. Le Chriſt a deux natures & deux volontés dans une perſonne. L'Euchariſtie eſt le corps & le ſang de Jéſus-Chriſt ſous les aparences d'un pain qui n'exiſte plus : Voilà des dogmes.* Le Credo *qui fut fait du tems de Jérome & d'Auguſtin eſt une profeſſion de dogmes. A peine y a-t-il trois de ces dogmes dans le Nouveau Teſtament. Dieu a voulu qu'ils fuſſent tirés par notre ſain-*

te église du germe qui les contenait.

Voi donc quel est ton blasphême ! Tu oses dire que les auteurs des livres sacrés ont pu se tromper dans tout ce qui n'est pas dogme.

Tu prétends donc que le St. Esprit qui a dicté ces livres a pu se tromper depuis le premier verset de la Genèse jusqu'au dernier des actes des Apôtres ; & après une telle impieté tu as l'insolence d'accuser d'impieté des citoyens dont tu n'as jamais aproché, chez qui tu ne peux être reçu, & qui ignoreraient ton existence si tu ne les avais pas outragés.

Que les gens de bien se réunissent pour imposer silence à ces malheureux qui dès qu'il parait un bon livre crient à l'impie, comme les fous des petites maisons du fond de leurs loges se plaisent à jetter leur ordure aux nés des hommes les plus parés, par ce secret instinct de jalousie qui subsiste encor dans leur démence.

Et vous, pusille grex, *qui lirez la défense de mon Oncle, daignez commencer par jetter des yeux attentifs sur la table des chapitres, & choisissez pour vous amuser le sujet qui sera le plus de vôtre goût.*



LA

LA DEFENSE DE MON ONCLE.

EXORDE.

UN des premiers devoirs eſt d'aider ſon père ; & le ſecond eſt d'aider ſon oncle. Je ſuis neveu de feu Mr. l'Abbé Bazing, à qui un éditeur ignorant a ôté impitoyablement un G qui le diſtinguait des Bazin de Turinge à qui Childeric enleva la Reine Bazine (*). Mon oncle était un profond Théologien qui fut aumônier de l'ambaſſade que l'Empereur Charles VI. envoya à Conſtantinople après la paix de Belgrade. Mon oncle ſavait parfaitement l'Arabe & le Cophte. Il voyagea en Egypte, & dans tout l'Orient, & enfin s'établit à Péterſbourg en qualité d'interprète Chinois. Mon grand amour pour la vérité ne me permet pas de diſſimuler que malgré ſa piété, il était quelquefois un peu railleur. Quand

(*) Vous ſentez bien, mon cher lecteur, que *Bazin* eſt un nom Celtique, & que la femme de Bazin ne pouvait s'appeller que Bazine : c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire.

Quand Mr. Guignes fit descendre les Chinois des Egyptiens, quand il prétendit que l'Empereur de la Chine *Yu* était visiblement le Roi d'Egypte Ménes en changeant *nes* en *u* & *mé* en *y*, (quoique Ménes ne soit pas un nom Egyptien, mais Grec) mon oncle alors se permit une petite raillerie innocente, laquelle d'ailleurs ne devait point affaiblir l'esprit de charité entre deux interprètes Chinois. Car au fond mon oncle estimait fort Mr. Guignes.

L'Abbé Bazin aimait passionnément la vérité & son prochain. Il avait écrit la *Philosophie de l'histoire* dans un de ses voyages en Orient; son grand but était de juger par le sens commun de toutes les fables de l'antiquité, fables pour la plûpart contradictoires. Tout ce qui n'est pas dans la nature lui paraissait absurde, excepté ce qui concerne la foi. Il respectait St. Matthieu autant qu'il se moquait de Ctésias, & quelquefois d'Hérodote; de plus très respectueux pour les Dames, ami de la bienséance & zélé pour les loix. Tel était Mr. l'Abbé Ambroise Bazing, nommé par l'erreur des typographes, Bazin.

CHAPITRE PREMIER.

De la Providence.

UN cruel vient de troubler sa cendre par un prétendu *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. Il a intitulé ainsi sa scandaleuse satire, croyant que ce titre seul de Supplément aux idées

idées de mon oncle, lui attirerait des lecteurs. Mais dès la page 33. de sa préface, on découvre ses intentions perverses. Il accuse le pieux Abbé Bazin d'avoir dit que la Providence envoye la famine & la peste sur la terre. Quoi! mécréant, tu oses le nier! & de qui donc viennent les fléaux qui nous éprouvent & les châtimens qui nous punissent? Di-moi, qui est le maître de la vie & de la mort? di-moi donc qui donna le choix à David, de la peste, de la guerre ou de la famine? Dieu ne fit-il pas périr soixante & dix mille Juifs en un quart d'heure? & ne mit-il pas ce frein à la fausse politique du fils de Jessé qui prétendait connaître à fond la population de son pays? ne punit-il pas d'une mort subite cinquante mille soixante & dix Bethsamites qui avaient osé regarder l'arche? La révolte de Coré, Dathan & Abiron, ne coûta-t-elle pas la vie à quatorze mille sept cent Israëlites, sans compter deux cent cinquante engloutis dans la terre avec leurs chefs? L'ange exterminateur ne descend-il pas à la voix de l'Eternel, armé du glaive de la mort, tantôt pour frapper les premiers nés de toute l'Egypte, tantôt pour exterminer l'armée de Sennakerib?

Que dis-je? il ne tombe pas un cheveu de nos têtes sans l'ordre du maître des choses & des temps. La Providence fait tout; Providence tantôt terrible & tantôt favorable, devant laquelle il faut également se prosterner dans la gloire ou dans l'opprobre, dans la jouïssance délicieuse de la vie & sur le bord du tombeau. Ainsi pensait mon oncle, ainsi pensent tous les

ſages. Malheur au mécréant qui contredit ces grandes vérités dans ſa fatale préface.

CHAPITRE II.

L'apologie des Dames de Babilone.

L'Ennemi de mon oncle commence ſon étrange livre par dire ; *Voilà les raiſons qui m'ont fait mettre la plume à la main.*

Mettre la plume à la main ! mon ami, quelle expreſſion ! mon oncle qui avait preſque oublié ſa langue dans ſes longs voyages parlait mieux Français que toi.

Je te laiſſe déraiſonner & dire des injures à propos de Khamos, & de Ninive, & d'Aſſur. Trompe toi tant que tu voudras ſur la diſtance de Ninive à Babilone ; celà ne fait rien aux Dames, pour qui mon oncle avait un ſi profond reſpect & que tu outrages ſi barbarement.

Tu veux abſolument que du temps d'Hérodote toutes les Dames de la ville immenſe de Babilone vinſſent religieuſement ſe proſtituer dans le temple au premier venu, & même pour de l'argent. Et tu le crois parce qu'Hérodote l'a dit.

O que mon oncle était éloigné d'imputer aux Dames une telle infamie ! Vraiment il ferait beau voir nos Princeſſes, nos Ducheſſes, Madame la Chanceliére, Madame la premiére Préſidente, & toutes les Dames de Paris, donner dans l'égliſe Notre Dame leurs faveurs pour un écu au premier ba-

batelier, au premier fiacre qui ſe ſentirait du goût pour cette auguſte cérémonie!

Je ſais que les mœurs Aſiatiques différent des nôtres, & je le ſais mieux que toi, puiſque j'ai accompagné mon oncle en Aſie. Mais la différence en ce point eſt que les Orientaux ont toujours été plus ſévères que nous. Les femmes en Orient ont toujours été renfermées, ou du moins elles ne ſont jamais ſorties de la maiſon qu'avec un voile. Plus les paſſions ſont vives dans ces climats, plus on a gêné les femmes. C'eſt pour les garder qu'on a imaginé les Eunuques. La jalouſie inventa l'art de mutiler les hommes pour s'aſſurer de la fidélité des femmes & de l'innocence des filles. Les Eunuques étaient déja très communs dans le temps où les Juifs étaient en république. On voit que Samuel voulant conſerver ſon authorité & détourner les Juifs de prendre un Roi, leur dit que ce Roi aura des Eunuques à ſon ſervice.

Peut-on croire que dans Babilone, dans la ville la mieux policée de l'Orient, des hommes ſi jaloux de leurs femmes les auront envoyées toutes ſe proſtituer dans un temple aux plus vils étrangers? que tous les époux & tous les pères ayent étouffé ainſi l'honneur & la jalouſie? que toutes les femmes & toutes les filles ayent foulé aux pieds la pudeur ſi naturelle à leur ſexe? Le faiſeur de contes Hérodote a pu amuſer les Grecs de cette extravagance, mais nul homme ſenſé n'a dû le croire.

Le détracteur de mon oncle & du beau ſexe, veut que la choſe ſoit vraye; & ſa grande rai-

ſon, c'eſt que quelquefois les Gaulois ou Welches ont immolé des hommes (& probablement des captifs) à leur vilain Dieu Teutatès. Mais de ce que des barbares ont fait des ſacrifices de ſang humain, de ce que les Juifs immolèrent douze pucelles au Seigneur des trente-deux mille pucelles trouvées dans le camp des Madianites avec ſoixante & un mille ânes, & de ce qu'enfin dans nos derniers tems, nous avons immolé tant de Juifs dans nos Auto-da-fé, ou plutôt dans nos Autos de fé, à Lisbonne, à Goa, à Madrid, s'enſuit-il que toutes les belles Babiloniennes couchaſſent avec des palfreniers étrangers dans la cathédrale de Babilone? La religion de Zoroaſtre ne permettait pas aux femmes de manger avec des étrangers; leur aurait-elle permis de coucher avec eux?

L'ennemi de mon oncle qui me paraît avoir ſes raiſons pour que cette belle coutume s'établiſſe dans les grandes villes, appelle le prophète Baruch au ſecours d'Hérodote. Et il cite le ſixiéme chapitre de la prophétie de ce ſublime Baruch. Mais il ne ſait peut-être pas que ce ſixiéme chapitre eſt préciſément celui de tout le livre qui eſt le plus évidemment ſupoſé. C'eſt une lettre prétendue de Jérémie aux pauvres Juifs qu'on menait enchainés à Babilone; St. Jérôme en parle avec le dernier mépris. Pour moi, je ne mépriſe rien de ce qui eſt inſéré dans les livres des Juifs. Je ſais tout le reſpect qu'on doit à cet admirable peuple, qui ſe convertira un jour & qui ſera le maître de toute la terre.

Voici

Voici ce qui eſt dit dans cette lettre ſupoſée : *On voit dans Babilone des femmes qui ont des ceintures de cordelettes (ou de rubans), aſſiſes dans les rues , & brulant des noyaux d'olives. Les paſſants les choiſiſſent , & celle qui a eu la préférence ſe moque de ſa compagne qui a été négligée , & dont on n'a pas délié la ceinture.*

Je veux bien avouer qu'une mode à peu près ſemblable s'eſt établie à Madrid , & dans le quartier du Palais royal à Paris. Elle eſt fort en vogue dans les rues de Londres ; & les muſicaux d'Amſterdam ont eu une grande réputation.

L'hiſtoire générale des bordels peut être fort curieuſe. Les ſavants n'ont encore traité ce grand ſujet que par parties détachées. Les bordels de Veniſe & de Rome commencent un peu à dégénérer , parce que tous les beaux arts tombent en décadence. C'était ſans doute la plus belle inſtitution de l'eſprit humain avant le voyage de Chriſtophoro Colombo aux Iles Antilles. La vérole que la Providence avait releguée dans ces Iles , a inondé depuis toute la Chrétienté ; & ces beaux bordels, conſacrés à la Déeſſe Aſtarté, ou Décerto, ou Milita, ou Aphrodiſe, ou Vénus, ont perdu aujourd'hui toute leur ſplendeur ; je crois bien que l'ennemi de mon oncle les fréquente encore comme des reſtes des mœurs antiques ; mais enfin , ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il affirme que la ſuperbe ville de Babilone n'était qu'un vaſte bordel , & que la loi du pays ordonnait aux femmes & aux filles des Satrapes , voire même aux filles du Roi , d'attendre les paſ-

ſants

ſants dans les rues. C'eſt bien pis que ſi on diſait que les femmes & les filles des Bourguemeſtres d'Amſterdam ſont obligées par la religion Calviniſte de ſe donner dans les muſicaux aux matelots Hollandais qui reviennent des grandes Indes.

Voilà comme les voyageurs prennent probablement tous les jours un abus de la loi pour la loi même, une groſſière coutume du bas peuple pour un uſage de la cour. J'ai entendu ſouvent mon oncle parler ſur ce grand ſujet avec une extrême édification. Il diſait que ſur mille quintaux peſant de rélations & d'anciennes hiſtoires on ne trierait pas dix onces de vérités.

Remarquez, s'il vous plait, mon cher lecteur, la malice du paillard qui outrage ſi clandeſtinement la mémoire de mon oncle ; il ajoute au texte ſacré de Baruch ; il le falſifie pour établir ſon bordel dans la cathédrale de Babilone même. Le texte ſacré de l'apocrife Baruch porte dans la vulgate, *mulieres autem circumdatæ funibus in viis ſedent.* Notre ènnemi ſacrilège traduit : *des femmes environnées de cordes ſont aſſiſes dans les allées du temple.* Le mot de temple n'eſt nulle part dans le texte.

Peut-on pouſſer la débauche au point de vouloir qu'on paillarde ainſi dans les égliſes ? il faut que l'ennemi de mon oncle ſoit un bien vilain homme.

S'il avait voulu juſtifier la paillardiſe par de grands exemples, il aurait pu choiſir ce fameux droit de prélibation, de marquette, de jambage,
de

de cuiſſage, que quelques Seigneurs de châteaux s'étaient arrogé dans la Chrétienté, dans les commencements du beau gouvernement féodal. Des Barons, des Evêques, des Abbés devinrent législateurs, & ordonnèrent que dans tous les mariages autour de leurs châteaux, la première nuit des noces ſerait pour eux. Il eſt bien difficile de ſavoir juſqu'où ils pouſſaient leur législation, s'ils ſe contentaient de mettre une cuiſſe dans le lit de la mariée, comme quand on épouſait une Princeſſe par procureur, ou s'ils y mettaient les deux cuiſſes. Mais ce qui eſt avéré, c'eſt que ce droit de cuiſſage qui était d'abord un droit de guerre, a été vendu enfin aux vaſſaux par les Seigneurs ſoit ſéculiers ſoit réguliers, qui ont ſagement compris qu'ils pourraient avec l'argent de ce rachat avoir des filles plus jolies.

Mais ſurtout remarquez, mon cher lecteur, que les coutumes biſarres établies ſur une frontiére par quelques brigands, n'ont rien de commun avec les loix des grandes nations; que jamais le droit de cuiſſage n'a été aprouvé par nos tribunaux; & jamais les ennemis de mon oncle tout acharnés qu'ils ſont, ne trouveront une loi Babilonienne qui ait ordonné à toutes les Dames de la Cour de coucher avec les paſſants.



CHA-

CHAPITRE III.

De l'Alcoran.

NOtre infame débauché cherche un ſubterfuge chez les Turcs pour juſtifier les Dames de Babilone. Il prend la comédie d'Arlequin Ulla pour une loi des Turcs. Dans l'Orient, dit-il, *ſi un mari répudie ſa femme, il ne peut la reprendre que lorſqu'elle a épouſé un autre homme qui paſſe la nuit avec elle* &c. Mon paillard ne ſait pas plus ſon Alcoran que ſon Baruch; qu'il liſe le chapitre 2. du grand livre Arabe donné par l'ange Gabriel, & le 45. paragraphe de la Sonna; c'eſt dans ce chapitre 2. intitulé *la vache*, que le prophête qui a toujours grand ſoin des Dames, donne des loix ſur leur mariage & ſur leur douaire; *ce ne ſera pas un crime*, dit-il, *de faire divorce avec vos femmes, pourvu que vous ne les ayez pas encore touchées & que vous n'ayez pas encore aſſigné leur douaire; & ſi vous vous ſéparez d'elles avant de les avoir touchées, & après avoir établi leur douaire, vous ſerez obligé de leur payer la moitié de leur douaire &c. à moins que le nouveau mari ne veuille pas le recevoir.*

Kiſrom Hecbalat Doromſet Ernam Rabola Iſron Tamon Erg Bemin Ouldeg Ebori Caramouſen &c.

Il

Il n'y a peut-être point de loi plus ſage : on en abuſe quelquefois chez les Turcs comme on abuſe de tout. Mais en général on peut dire que les loix des Arabes adoptées par les Turcs leurs vainqueurs, ſont bien auſſi ſenſées pour le moins que les coutumes de nos provinces qui ſont toujours en oppoſition les unes avec les autres.

Mon oncle faiſait grand cas de la juriſprudence Turque. Je m'aperçus bien dans mon voyage à Conſtantinople, que nous connaiſſons très peu ce peuple dont nous ſommes ſi voiſins. Nos moines ignorants n'ont ceſſé de le calomnier. Ils appellent toujours ſa religion *ſenſuelle* ; il n'y en a point qui mortifie plus les ſens. Une religion qui ordonne cinq priéres par jour, l'abſtinence du vin, le jeûne le plus rigoureux, qui défend tous les jeux de hazard, qui ordonne ſous peine de damnation de donner deux & demi pour cent de ſon revenu aux pauvres, n'eſt certainement pas une religion voluptueuſe, & ne flatte pas, comme on l'a tant dit, la cupidité & la molleſſe. On s'imagine chez nous que chaque Bacha a un ſerrail de ſept cent femmes, de trois cent concubines, d'une centaine de jolis pages & d'autant d'Eunuques noirs. Ce ſont des fables dignes de nous. Il faut jetter au feu tout ce qu'on a dit juſqu'ici ſur les Muſulmans. Nous prétendons qu'ils ſont autant de Sardanapales, parce qu'ils ne croyent qu'un ſeul Dieu. Un ſavant Turc de mes amis nommé Notmig travaille à préſent à l'hiſtoire de ſon païs ; on la traduit à meſure ;

ſure ; le public ſera bientôt détrompé de toutes les erreurs débitées juſqu'à préſent ſur les fidèles croyants.

CHAPITRE IV.

Des Romains.

QUe Mr. l'Abbé Bazin était chaſte ! qu'il avait la pudeur en recommandation ! Il dit dans un endroit de ſon ſavant livre : *j'aimerais autant croire Dion Caſſius qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome propoſérent un decret par lequel Céſar âgé de cinquante-ſept ans, aurait le droit de jouïr de toutes les femmes qu'il voudrait.* pag. 98.

Qu'y a-t-il donc de ſi extraordinaire dans un tel décret, s'écrie notre effronté cenſeur ; il trouve celà tout ſimple ; il préſentera bientôt une pareille requête au Parlement ; je voudrais bien ſavoir quel âge il a. Tu-Dieu quel homme ! Ce Salomon poſſeſſeur de ſept cent femmes & trois cent concubines n'aprochait pas de lui.



CHA-

CHAPITRE V.

De la Sodomie.

MOn oncle, toujours discret, toujours sage, toujours persuadé que jamais les loix n'ont pu violer les mœurs, s'exprime ainsi dans la philosophie de l'histoire; „ je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus, qui „ prétend que chez les Perses la pédérastie était „ ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer „ que les hommes eussent fait une loi, qui, si „ elle avait été éxécutée aurait détruit la race „ des hommes ? La pédérastie au contraire était „ expressément défendue dans le livre du Zend, „ & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du Sad„ der, où il est dit (porte 9.) *Qu'il n'y a point* „ *de plus grand péché.*

Qui croirait, mon cher lecteur, que l'ennemi de ma famille ne se contente pas de vouloir que toutes les femmes couchent avec le premier venu, mais qu'il veuille encore insinuer adroitement l'amour des garçons ? Les *Jésuites*, dit-il, *n'ont rien à démêler ici.* Eh mon cher enfant ! mon oncle n'a point parlé des Jésuites. Je sais bien qu'il était à Paris, lorsque le révérend père Marsi & le révérend père Fréron furent chassés du collège de Louis le Grand pour leurs fredaines ; mais cela n'a rien de commun avec Sextus Empiricus ;

cus ; cet écrivain doutait de tout, mais personne ne doute de l'avanture de ces deux révérends pères.

Pourquoi troubler mal à propos leurs mânes ? dis-tu dans l'apologie que tu fais du péché de Sodome. Il est vrai que frère Marsi est mort, mais frère Fréron vit encore. Il n'y a de lui que ses ouvrages qui soient morts ; & quand on dit de lui qu'il est *yvre-mort* presque tous les jours, c'est par catacrèse, ou si l'on veut par une espèce de métonimie.

Tu te complais à citer la dissertation de feu Mr. Jean Matthieu Gesner, qui a pour titre, *Socrates sanctus pederastes*, *Socrate le saint b....* (*). En vérité cela est intolérable ; il pourra bien t'arriver pareille avanture qu'à feu Mr. Deschaufour ; l'abbé Desfontaines l'esquiva.

C'est une chose bien remarquable dans l'histoire de l'esprit humain, que tant d'écrivains folliculaires soient sujets à caution. J'en ai cherché souvent la raison ; il m'a paru que les folliculaires sont pour la plupart des craſſeux chassés des collèges, qui n'ont jamais pu parvenir à être reçus dans la compagnie des Dames : ces pauvres gens pressés de leurs vilains besoins se satisfont avec les petits garçons qui leur aportent de l'imprimerie la feuille à corriger, ou avec les petits décroteurs du quartier ; c'est ce qui était arrivé à

(*) Qui le croirait, mon cher lecteur ? cela est imprimé à la page 209. du livre de Mr. Toxotès, intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*.

à l'exjésuite Desfontaines prédécesseur de l'ex-jésuite Fréron. (*)

N'es-tu pas honteux, notre ami, de rapeller toutes ces ordures dans un Suplément à la Philosophie de l'histoire? Quoi, tu veux faire l'histoire de la sodomie? *il aura*, dit-il, *occasion encore d'en parler dans un autre ouvrage.* Il va chercher jusqu'à un Sirien nommé Bardezane, qui a dit que chez les Welches tous les petits garçons faisaient cette infamie, *Para de gallois oi neoi gamontai.* Fi, vilain! oses-tu bien mêler ces turpitudes à la sage bienséance dont mon oncle s'est tant piqué? oses-tu outrager ainsi les Dames, & manquer de respect à ce point à l'auguste Impératrice de Russie à qui j'ai dédié le livre instructif & sage de feu Mr. l'Abbé Bazin?

(*) Voyez dans l'Antologie Française cette épigramme.

Un Ramonneur à face bazanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait glissant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau
Vint endosser sa figure inclinée &c.



CHAPITRE VI.

De l'Inceste.

IL ne suffit pas au cruel ennemi de mon oncle d'avoir nié la providence, d'avoir pris le parti des ridicules fables d'Hérodote contre la droite raison, d'avoir falsifié Baruch & l'Alcoran, d'avoir fait l'apologie des bordels & de la sodomie; il veut encore canoniser l'inceste. Monsieur l'Abbé Bazin a toujours été convaincu que l'inceste au premier degré, c'est-à-dire entre le père & la fille, entre la mère & le fils, n'a jamais été permis chez les nations policées. L'autorité paternelle, le respect filial en soufriraient trop. La nature fortifiée par une éducation honnête se révolterait avec horreur.

On pouvait épouser sa sœur chez les Juifs, j'en conviens. Lorsqu'Ammon fils de David viola sa sœur Thamar fille de David, Thamar lui dit en propres mots; *ne me faites pas des sottises, car je ne pourrais supporter cet opprobre, & vous passerez pour un fou; mais demandez moi au Roi mon père en mariage, & il ne vous refusera pas.*

Cette coutume est un peu contradictoire avec le Lévitique. Mais les contradictoires se concilient souvent. Les Athéniens, les Egyptiens, les Perses épousaient leurs sœurs utérines. Cela n'était pas permis aux Romains, ils ne pouvaient

vaient même ſe marier avec leurs niéces. L'Empereur Claude fut le ſeul qui obtint cette grace du Sénat. Chez nous autres remués des barbares on peut épouſer ſa niéce avec la permiſſion du Pape, moyennant la taxe ordinaire, qui va je crois à quarante mille petits écus en comptant les menus frais. J'ai toujours entendu dire qu'il n'en avait couté que quatrevingt mille francs à Mr. de Montmártel. J'en connais qui ont couché avec leurs niéces à bien meilleur marché. Enfin il eſt inconteſtable que le Pape a de droit divin la puiſſance de diſpenſer de toutes les loix. Mon oncle croyait même que dans un cas preſſant Sa Sainteté pouvait permettre à un frère d'épouſer ſa ſœur, ſurtout s'il s'agiſſait évidemment de l'avantage de l'égliſe; car mon oncle était très grand ſerviteur du Pape.

A l'égard de la diſpenſe pour épouſer ſon père ou ſa mère, il croyait le cas très embarraſſant: & il doutait, ſi j'oſe le dire, que le droit divin du St. Père pût s'étendre juſques-là. Nous n'en avons ce me ſemble aucun exemple dans l'hiſtoire moderne.

Ovide à la vérité dit dans ſes belles métamorphoſes;

Gentes tamen eſſe feruntur
In quibus & nato genitrix & nata parenti
Jungitur, & pietas geminato creſcit amore.

Ovide avait ſans doute en vue les Perſans Babiloniens que les Romains leurs ennemis accuſaient de cette infamie.

Le partisan des péchés de la chair qui a écrit contre mon oncle le défie de trouver un autre passage que celui de Catulle. Eh bien qu'en résulterait-il ? qu'on n'aurait trouvé qu'un accusateur contre les Perses, & que par-conséquent on ne doit point les juger coupables. Mais c'est assez qu'un auteur ait donné crédit à une fausse rumeur pour que vingt auteurs en soient les écos. Les Hongrois aujourd'hui font aux Turcs mille reproches qui ne sont pas mieux fondés.

Grotius lui-même dans son assez mauvais livre sur la religion chrétienne va jusqu'à citer la fable du pigeon de Mahomet. On tâche toujours de rendre ses ennemis odieux & ridicules.

Notre ennemi n'a pas lû sans doute un extrait du Zenda Vesta de Zoroastre communiqué dans Surate à Lordius par un de ces mages qui subsistent encore. Les ignicoles ont toujours eu la permission d'avoir cinq femmes : mais il est dit expressément qu'il leur a toujours été défendu d'épouser leurs cousines. Voilà qui est positif. Tavernier dans son livre 4. avoue que cette vérité lui a été confirmée par un autre mage.

Pourquoi donc notre incestueux adversaire trouve-t-il mauvais que Mr. l'abbé Bazin ait défendu les anciens Perses ? Pourquoi dit-il qu'il était d'usage de coucher avec sa mère ? que gagne-t-il à celà ? veut-il introduire cet usage dans nos familles ? Ah qu'il se contente des bonnes fortunes de Babilone.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Beſtialité, & du bouc du Sabath.

IL ne manquait plus au barbare ennemi de mon oncle que le péché de Beſtialité ; il en eſt enfin convaincu. Mr. l'abbé Bazin avait étudié à fond l'hiſtoire de la ſorcelerie depuis Jannes & Mambré Conſeillers du Roi, ſorciers à la Cour de Pharaon, juſqu'au révérend père Girard accuſé juridiquement d'avoir endiablé la damoiſelle Cadiére en ſouflant ſur elle. Il ſavait parfaitement tous les différents degrés par leſquels le Sabath & l'adoration du bouc avaient paſſé. C'eſt bien dommage que ſes manuſcrits ſoient perdus. Il dit un mot de ces grands ſecrets dans ſa Philoſophie de l'hiſtoire. *Le bouc avec lequel les ſorciéres étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique.*

Remarquez, s'il vous plait, la diſcrétion & la pudeur de mon oncle. Il ne dit pas que les ſorciéres s'accouplent avec un bouc, il dit qu'elles ſont ſupoſées s'accoupler.

Et là-deſſus, voilà mon homme qui s'échauffe comme un Calabroïs pour ſa chévre, & qui vous parle à tort & à travers de fornication avec des animaux, & qui vous cite Pindare & Plutarque pour vous prouver que les Dames

de la Dinaſtie de Mendès, couchaient publiquement avec des boucs. Voyez comme il veut juſtifier les Juives par les Mendéſiennes. Juſqu'à quand outragera-t-il les Dames ? Ce n'eſt pas aſſez qu'il proſtitue les Princeſſes de Babilone aux muletiers, il donne des boucs pour amants aux Princeſſes de Mendès. Je l'attends aux Pariſiennes.

Il eſt très vrai, & je l'avoue en ſoupirant, que le Lévitique fait ce reproche aux Dames Juives qui erraient dans le déſert. Je dirai pour leur juſtification, qu'elles ne pouvaient ſe laver dans un pays qui manque d'eau abſolument, & où l'on eſt encore obligé d'en faire venir à dos de chameau. Elles ne pouvaient changer d'habits, ni de ſouliers, puiſqu'elles conſervèrent quarante ans leurs mêmes habits par un miracle ſpécial. Elles n'avaient point de chemiſe. Les boucs du pays purent très bien les prendre pour des chévres à leur odeur. Cette conformité put établir quelque galanterie entre les deux eſpèces ; mon oncle prétendait que ce cas avait été très rare dans le déſert, comme il avait vérifié qu'il eſt aſſez rare en Calabre malgré tout ce qu'on en dit. Mais enfin il lui paraiſſait évident que quelques Dames Juives étaient tombées dans ce péché. Ce que dit le Lévitique ne permet guères d'en douter. On ne leur aurait pas reproché des intrigues amoureuſes dont elles n'auraient pas été coupables.

Et qu'ils n'offrent plus aux velus avec leſquels ils ont forniqué. Lévitique chap. 17.

Les

Les femmes ne forniqueront point avec les bêtes. chap. 19.

La femme qui aura servi de succube à une bête sera punie avec la bête, & leur sang retombera sur eux. chap. 20.

Cette expression remarquable, *leur sang retombera sur eux*, prouve évidemment que les bêtes passaient alors pour avoir de l'intelligence. Non seulement le serpent & l'anesse avaient parlé; mais Dieu après le déluge, avait fait un pacte, une alliance avec les bêtes. C'est pourquoi de très illustres Commentateurs trouvent la punition des bêtes qui avaient subjugué des femmes, très analogue à tout ce qui est dit des bêtes dans la Sainte Ecriture. Elles étaient capables de bien & de mal. Quant aux velus, on croit dans tout l'Orient que ce sont des singes. Mais il est sûr que les Orientaux se sont trompés en celà, car il n'y a point de singes dans l'Arabie déserte. Ils sont trop avisés pour venir dans un pays aride où il faut faire venir de loin le manger & le boire. Par les velus il faut absolument entendre les boucs.

Il est constant que la cohabitation des sorciéres avec un bouc, la coutume de le baiser au derrière qui est passée en proverbe, la danse ronde qu'on exécute autour de lui, les petits coups de vervène dont on le frappe, & toutes les cérémonies de cette Orgie viennent des Juifs qui les tenaient des Egyptiens; car les Juifs n'ont jamais rien inventé.

Je possède un manuscrit Juif, qui a je crois plus de deux mille ans d'antiquité; il me pa-

raît que l'original doit être du temps du premier ou du ſecond Ptolomée; c'eſt un détail de toutes les cérémonies de l'adoration du bouc, & c'eſt probablement ſur un exemplaire de cet ouvrage que ceux qui ſe ſont adonnés à la magie, ont composé ce qu'on appelle le Grimoire. Un Grand d'Eſpagne m'en a offert cent louïs d'or, je ne l'aurais pas donné pour deux cent. Jamais le bouc n'eſt appellé que le velu dans cet ouvrage. Il confondrait bien toutes les mauvaiſes critiques de l'ennemi de feu mon oncle.

Au reſte je ſuis bien aiſe d'apprendre à la dernière poſtérité qu'un ſavant d'une grande ſagacité ayant vû dans ce chapitre que Mr. *** eſt convaincu de *beſtialité*, a mis en marge, liſez *Bêtiſe*.

CHAPITRE VIII.

D'Abraham & de Ninon l'Enclos.

MOnſieur l'abbé Bazin était perſuadé avec Onkelos & avec tous les Juifs Orientaux qu'Abraham était âgé d'environ cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il importe fort peu de ſavoir préciſément quel âge avait le père des croyants. Quand Dieu nous jugera tous dans la vallée de Joſaphat, il eſt probable qu'il ne nous punira pas d'avoir été de mauvais chronologiſtes comme le détracteur de

de mon oncle. Il ſera puni pour avoir été vain, inſolent, groſſier, & calomniateur, & non pour avoir manqué d'eſprit & avoir ennuié les Dames.

Il eſt bien vrai qu'il eſt dit dans la Genèſe qu'Abraham ſortit d'Aran en Méſopotamie âgé de ſoixante & quinze ans après la mort de ſon père Tharé le potier. Mais il eſt dit auſſi dans la Genèſe que Tharé ſon père l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſqu'à deux cent-cinq. Il faut donc abſolument expliquer l'un des deux paſſages par l'autre. Si Abraham ſortit de la Caldée après la mort de Tharé âgé de deux cent-cinq ans, & ſi Tharé l'avait eu à l'âge de ſoixante & dix, il eſt clair qu'Abraham avait juſte deux cent trente-cinq ans lorſqu'il ſe mit à voyager. Notre lourd adverſaire propoſe un autre ſiſtème pour eſquiver la difficulté; il appelle Philon le Juif à ſon ſecours, & il croit donner le change à mon cher lecteur en diſant que la ville d'Aran eſt la même que Carrès. Je ſuis bien ſûr du contraire, & je l'ai vérifié ſur les lieux. Mais quel raport, je vous prie, la ville de Carrès a-t-elle avec l'âge d'Abraham & de Sara?

On demandait encor à mon oncle comment Abraham venu de Méſopotamie pouvait ſe faire entendre à Memphis. Mon oncle répondait qu'il n'en ſavait rien, qu'il ne s'en embarraſſait guères, qu'il croyait tout ce qui ſe trouve dans la Sainte Ecriture, ſans vouloir l'expliquer, & que c'était l'affaire de Mrs. de Sorbonne qui ne ſe ſont jamais trompés.

Ce qui eſt bien plus important, c'eſt l'impieté avec laquelle notre mortel ennemi compare Sara la femme du Père des croyants avec la fameuſe Ninon l'Enclos. Il ſe demande comment il ſe peut faire que Sara âgée de ſoixante & quinze ans, allant de Sichem à Memphis ſur ſon âne pour chercher du bled, enchantat le cœur du Roi de la ſuperbe Egypte, & fit enſuite le même effet ſur le petit Roi de Gérar dans l'Arabie déſerte. Il répond à cette difficulté par l'exemple de Ninon. *On ſait*, dit-il, *qu'à l'âge de quatre-vingt ans Ninon ſçut inſpirer à l'abbé Gédoin des ſentiments qui ne ſont faits que pour la jeuneſſe ou l'âge viril.* Avouez, mon cher lecteur, que voilà une plaiſante maniére d'expliquer l'Ecriture Sainte; il veut s'égayer, il croit que c'eſt là le bon ton. Il veut imiter mon oncle. Mais quand certain animal à longues oreilles veut donner la patte comme le petit chien, vous ſavez comme on le renvoye.

Il ſe trompe ſur l'hiſtoire moderne comme ſur l'ancienne. Perſonne n'eſt plus en état que moi de rendre compte des derniéres années de Mlle. l'Enclos, qui ne reſſemblait en rien à Sara. Je ſuis ſon légataire. Je l'ai vue les derniéres années de ſa vie. Elle était ſéche comme une momie. Il eſt vrai qu'on lui préſenta l'abbé de Gédoin qui ſortait alors des Jéſuites; mais non pas pour les mêmes raiſons que les Desfontaines & les Frérons en ſont ſortis. J'allais quelquefois chez elle avec cet abbé qui n'avait d'autre maiſon que la notre. Il était fort éloigné de ſentir des déſirs pour une décrépite ri-

dée qui n'avait ſur les os qu'une peau jaune tirant ſur le noir.

Ce n'était point l'abbé de Gédoin à qui on imputait cette folie ; c'était à l'abbé de Chateauneuf frère de celui qui avait été Ambaſſadeur à Conſtantinople. Chateauneuf avait eu en effet la fantaiſie de coucher avec elle vingt ans auparavant. Elle était encore aſſez belle à l'âge de près de ſoixante années. Elle lui donna en riant un rendez-vous pour un certain jour du mois. Et pourquoi ce jour là plutôt qu'un autre ? lui dit l'abbé de Chateauneuf. C'eſt que j'aurai alors ſoixante ans juſte, lui dit-elle. Voilà la vérité de cette hiſtoriette qui a tant couru, & que l'abbé de Chateauneuf mon bon parrain, à qui je dois mon batême, m'a raconté ſouvent dans mon enfance, pour me former l'eſprit & le cœur ; mais Mademoiſelle l'Enclos ne s'attendait pas d'être un jour comparée à Sara dans un libelle fait contre mon oncle.

Quoiqu'Abraham ne m'ait point mis ſur ſon teſtament, & que Ninon l'Enclos m'ait mis ſur le ſien, cependant je la quitte ici pour le père des croyants. Je ſuis obligé d'apprendre à l'abbé Fou.... détracteur de mon oncle, ce que penſent d'Abraham tous les Guèbres que j'ai vus dans mes voyages. Ils l'appellent *Ebrahim*, & lui donnent le ſurnom de *Zér ateukt* ; c'eſt notre Zoroaſtre. Il eſt conſtant que ces Guèbres diſperſés & qui n'ont jamais été mêlés avec les autres nations, dominaient dans l'Aſie avant l'établiſſement de la Horde Juive, &

qu'A-

qu'Abraham était de Caldée, puisque le Pentateuque le dit. Monsieur l'abbé Bazin avait aprofondi cette matiére. Il me disait souvent, mon neveu, on ne connait pas assez les Guèbres, on ne connait pas assez *Ebrahim*; croyez-moi, lisez avec attention le Zenda Vesta, & le Védam.

CHAPITRE IX.

De Thèbes, de Bossuet & de Rollin.

MOn oncle, comme je l'ai déja dit, aimait le merveilleux, la fiction en poësie; mais il les détestait dans l'histoire; il ne pouvait souffrir qu'on mit des conteurs de fables à coté des Tacites, ni des Grégoires de Tours auprès des Rapin Toiras. Il fut séduit dans sa jeunesse par le stile brillant du discours de Bossuet sur l'histoire universelle. Mais quand il eut un peu étudié l'histoire & les hommes, il vit que la plupart des auteurs n'avaient voulu écrire que des mensonges agréables, & étonner leurs lecteurs par d'incroyables avantures. Tout fut écrit comme les Amadis. Mon oncle riait quand il voyait Rollin copier Bossuet mot à mot, & Bossuet copier les anciens qui ont dit que dix mille combattans sortaient par chacune des cent portes de Thèbes, & encore deux cent chariots armés en guerre par chaque porte, celà ferait un million de soldats dans

dans une ſeule ville, ſans compter les cochers & les guerriers qui étaient ſur les chariots, ce qui ferait encore quarante mille hommes de plus, à deux perſonnes ſeulement par chariot.

Mon oncle remarquait très juſtement qu'il eût fallu au moins cinq ou ſix millions d'habitants dans cette ville de Thèbes pour fournir ce nombre de guerriers; il ſavait qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de trois milions de têtes en Egypte; il ſavait que Diodore de Sicile n'en admettait pas davantage de ſon temps: ainſi il rabattait beaucoup de toutes les éxagérations de l'antiquité.

Il doutait qu'il y eût eu un Séſoſtris qui partit d'Egypte pour aller conquérir le monde entier avec ſix cent mille hommes & vingt-ſept mille chars de guerre. Celà lui paraiſſait digne de Picrocole dans Rabelais. La manière dont cette conquête du monde entier fut préparée, lui paraiſſait encor plus ridicule. Le père de Séſoſtris avait deſtiné ſon fils à cette belle expédition ſur la foi d'un ſonge; car les ſonges alors étaient des avis certains envoyés par le ciel, & le fondement de toutes les entrepriſes. Le bon homme, dont on ne dit pas même le nom, s'aviſa de deſtiner tous les enfans qui étaient nés le même jour que ſon fils, à l'aider dans la conquête de la terre, & pour en faire autant de héros, il ne leur donnait à déjeuner, qu'après les avoir fait courir cent quatre-vingt ſtades tout d'une haleine; c'eſt bien courir dans un pays fangeux où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe, & où

preſ-

presque tous les messages se font par bateau sur les canaux.

Que fait l'impitoyable censeur de mon oncle? au lieu de sentir tout le ridicule de cette histoire, il s'avise d'évaluer le grand & le petit stade, & il croit prouver que les petits enfans destinés à vaincre toute la terre, ne couraient que trois de nos grandes lieues & demie pour avoir à déjeuner.

Il s'agit bien vraiment de savoir au juste si Sésostris comptait par grand ou petit stade, lui qui n'avait jamais entendu parler de stade qui est une mesure Grecque. Voilà le ridicule de presque tous les Commentateurs, & des Scoliastes; ils s'attachent à l'explication arbitraire d'un mot inutile, & négligent le fond des choses. Il est question ici de détromper les hommes sur les fables dont on les a bercés depuis tant de siècles. Mon oncle pèse les probabilités dans la balance de la raison; il rappelle les lecteurs au bon sens, & on vient nous parler de grands & de petits stades!

J'avouerai encore que mon oncle levait les épaules quand il lisait dans Rollin que Xerxès avait fait donner trois cent coups de fouet à la mer, qu'il avait fait jetter dans l'Hellespont une paire de menottes pour l'enchainer, qu'il avait écrit une lettre menaçante au mont Athos, & qu'enfin lors qu'il arriva au pas des Thermopiles (où deux hommes de front ne peuvent passer,) il était suivi de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes, comme le dit le véridique & exact Hérodote. Mon

Mon oncle diſait toujours, ſerrez, ſerrez, en liſant ces contes de ma mère l'oye. Il diſait, Hérodote a bien fait d'amuſer & de flatter des Grecs par ces romans, & Rollin a mal fait de ne les pas réduire à leur juſte valeur en écrivant pour des Français du dix-huitiéme ſiècle.

CHAPITRE X.

Des Prêtres ou Prophêtes ou Schoen d'Egypte.

OUi, barbare, les prêtres d'Egypte s'appellaient *Schoen*, & la Genèſe ne leur donne pas d'autre nom, la vulgate même rend ce nom par *Sacerdos.* Mais qu'importe les noms ? Si tu avais ſçu profiter de la philoſophie de mon oncle, tu aurais recherché quelles étaient les fonctions de ces Schoen, leurs ſciences, leurs impoſtures; tu aurais tâché d'aprendre ſi un Schoen était toujours en Egypte un homme conſtitué en dignité, comme parmi nous un Evêque, & même un Archidiacre, ou ſi quelquefois on s'arrogeait le titre de Schoen, comme on s'appelle parmi nous Monſieur l'abbé, ſans avoir d'abbaye; ſi un Schoen, pour avoir été précepteur d'un grand ſeigneur, & pour être nourri dans la maiſon, avait le droit d'attaquer impunément les vivants & les morts, & d'écrire ſans eſprit contre des Egyptiens qui paſſaient pour en avoir.

Je ne doute pas qu'il n'y ait eu des Schoen

fort

fort savants; par exemple, ceux qui firent assaut de prodiges avec Moïse, qui changèrent toutes les eaux de l'Egypte en sang, qui couvrirent tout le païs de grenouilles, qui firent naître jusqu'à des poux, mais qui ne purent les chasser; car il y a dans le texte Hébreu, *ils firent ainsi, mais pour chasser les poux, ils ne le purent.* La vulgate les traite plus durement. Elle dit qu'ils ne purent même produire des poux.

Je ne sais si tu es Schoen, & si tu fais ces beaux prodiges, car on dit que tu es fort initié dans les mistères des Schoen de St. Médard; mais je préférerai toujours un Schoen doux, modeste, honnète, à un Schoen qui dit des injures à son prochain, à un Schoen qui cite souvent à faux & qui raisonne comme il cite, à un Schoen qui pousse l'horreur jusqu'à dire que Monsieur l'abbé Bazin entendait mal le Grec parce que son tipographe a oublié un sigma & a mis un *oi* pour un *ei*.

Ah! mon fils, quand on a calomnié ainsi les morts, il faut faire pénitence le reste de sa vie.

CHAPITRE XI.

Du Temple de Tyr.

JE passe sous silence une infinité de menues méprises du Schoen enragé contre mon oncle; mais je vous demande, mon cher lecteur, la

la permission de vous faire remarquer comme il eſt malin. Monſieur l'abbé Bazin avait dit que le temple d'Hercule à Tyr n'était pas des plus anciens. Les jeunes Dames qui ſortent de l'opéra comique pour aller chanter à table les jolies chanſons de Mr. Collet; les jeunes Officiers, les Conſeillers même de grand Chambre, Meſſieurs les Fermiers Généraux, enfin tout ce qu'on appelle à Paris la bonne compagnie, ſe ſoucieront peut-être fort peu de ſavoir en quelle année le temple d'Hercule fut bâti. Mon oncle le ſavait. Son implacable perſécuteur ſe contente de dire vaguement qu'il était auſſi ancien que la ville; ce n'eſt pas là répondre; il faut dire en quel tems la ville fut bâtie. C'eſt un point très intéreſſant dans la ſituation préſente de l'Europe. Voici les propres paroles de l'abbé Bazin.

„ Il eſt dit dans les annales de la Chine „ que les premiers Empereurs ſacrifiaient dans „ un temple. Celui d'Hercule à Tyr ne parait „ pas être des plus anciens. Hercule ne fut jamais chez aucun peuple qu'une Divinité ſé„ condaire, cependant le temple de Tyr eſt très „ antérieur à celui de Judée. Hiram en avait „ un magnifique lorſque Salomon aidé par Hi„ ram bâtit le ſien. Hérodote qui voyagea chez „ les Tyriens, dit que de ſon tems les archives „ de Tyr ne donnaient à ce temple que deux „ mille trois cent ans d'antiquité.

Il eſt clair par là que le temple de Tyr n'était antérieur à celui de Salomon que d'environ douze cent années. Ce n'eſt pas là une antiquité bien

reculée, comme tous les sages en conviendront. Hélas! presque toutes nos antiquités ne sont que d'hier; il n'y a que quatre mille six cent ans qu'on éleva un temple dans Tyr. Vous sentez, ami lecteur, combien quatre mille six cent ans sont peu de chose dans l'étendue des siécles, combien nous sommes peu de chose, & surtout combien un pédant orgueilleux est peu de chose.

Quant au divin Hercule, Dieu de Tyr qui dépucela cinquante damoiselles en une nuit, mon oncle ne l'appelle que Dieu sécondaire. Ce n'est pas qu'il eût trouvé quelque autre Dieu des Gentils qui en eût fait davantage, mais il avait de très bonnes raisons pour croire que tous les Dieux de l'antiquité, ceux mêmes *majorum gentium*, n'étaient que des Dieux du second ordre, auxquels présidait le Dieu formateur, le maître de l'univers, le *Deus optimus* des Romains, le *Knef* des Egyptiens, l'*Iaho* des Phéniciens, le *Mitra* des Babiloniens, le *Zeus* des Grecs maître des Dieux & des hommes, l'*Iezad* des anciens Persans. Mon oncle adorateur de la Divinité, se complaisait à voir l'univers entier adorer un Dieu unique malgré les superstitions abominables dans lesquelles toutes les nations anciennes, excepté les lettrés Chinois, se sont plongées.



CHA-

CHAPITRE XII.

Des Chinois.

QUel eſt donc cet acharnement de notre adverſaire contre les Chinois & contre tous les gens ſenſés de l'Europe qui rendent juſtice aux Chinois ? Le barbare n'héſite point à dire, *que les petits philoſophes ne donnent une ſi haûte antiquité à la Chine que pour décréditer l'Ecriture.*

Quoi ! c'eſt pour décréditer l'Ecriture Sainte que l'Archevêque Navarette, Gonzales de Mendoza, Henningius, Louïs de Guſman, Semmedo & tous les Miſſionnaires ſans en excepter un ſeul, s'accordent à faire voir que les Chinois doivent être raſſemblés en corps de peuple depuis plus de cinq mille années ? Quoi ! c'eſt pour inſulter à la religion chrétienne, qu'en dernier lieu le père Parennin a réfuté avec tant d'évidence la chimère d'une prétendue colonie envoyée d'Egypte à la Chine ? Ne ſe laſſera-t-on jamais au bout de nos terres occidentales de conteſter aux peuples de l'Orient leurs titres, leurs arts & leurs uſages ? Mon oncle était fort irrité contre cette témérité abſurde. Mais comment accorderons-nous le texte Hébreu avec le Samaritain ? Eh morbleu comme vous pourez, diſait mon oncle ; mais ne vous faites pas moquer des Chinois ; laiſſez-les en paix comme ils vous y laiſſent.

Ecoute, cruel ennemi de feu mon cher oncle ;

tâche de répondre à l'argument qu'il poussa vigoureusement dans sa brochure en huit volumes sur l'histoire générale. Mon oncle était aussi savant que toi, mais il était mieux savant, comme dit Montagne, ou si tu veux il était aussi ignorant que toi, (car en vérité que savons-nous ?) mais il raisonnait, il ne compilait pas. Or voici comme il raisonne puissamment dans le premier volume de cet essai sur l'histoire, où il se moque de beaucoup d'histoires.

„ Qu'importe, après tout, que ces livres renferment, ou non, une chronologie toujours sûre ? Je veux que nous ne sachions pas en quel tems précisément vécut Charlemagne : dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siécles. Puis donc que l'Empereur Hiao, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cent ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput, qui commence deux mille six cent deux ans avant le nôtre. Est-ce à nous à leur contester une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons soixante systêmes différents pour compter les tems anciens, & qui ainsi n'en avons pas un ?

„ Les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense. Le tiers des enfans est mort au bout de dix ans. Les calculateurs de

„ la

„ la propagation de l'espèce humaine ont remar„ qué qu'il faut des circonstances favorables pour „ qu'une nation s'accroisse d'un vingtiéme au „ bout de cent années ; & très souvent il ar„ rive que la peuplade diminue, au lieu d'aug„ menter. De savants chronologistes ont supputé „ qu'une seule famille après le déluge, toujours „ occupée à peupler, & ses enfans s'étant oc„ cupés de même, il se trouva en deux cent „ cinquante ans beaucoup plus d'habitans que „ n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en „ faut beaucoup que le Talmud & les mille & „ une nuit ayent inventé rien de plus absurde. „ On ne fait point ainsi des enfans à coups de „ plume. Voyez nos colonies, voyez ces archi„ pels immenses de l'Asie dont il ne sort per„ sonne ; les Maldives, les Philippines, les Mo„ luques n'ont pas le nombre d'habitans néces„ saire. Tout cela est encor une nouvelle preuve „ de la prodigieuse antiquité de la population „ de la Chine.

Il n'y a rien à répondre, mon ami.

Voici encor comme mon oncle raisonnait. Abraham s'en va chercher du bled avec sa femme en Egypte l'année qu'on dit être la 1917e. avant notre ère, il y a tout juste trois mille sept cent quatorze ans ; c'était quatre cent vingthuit ans après le déluge universel. Il va trouver le Pharaon, le Roi d'Egypte ; il trouve des Rois partout, à Sodome, à Gomorre, à Gérar, à Salem ; déja même on avait bâti la tour de Babel environ trois cent quatorze ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. Or, pour qu'il

y ait tant de Rois, & qu'on bâtiſſe de ſi belles tours, il eſt clair qu'il faut bien des ſiécles. L'abbé Bazin s'en tenait là, il laiſſait le lecteur tirer ſes concluſions.

O l'homme diſcret que feu Mr. l'abbé Bazin! auſſi avait-il vécu familiérement avec Jérôme Carré, Guillaume Vadé, feu Mr. Ralph auteur de Candide, & pluſieurs autres grands perſonnages du ſiécle. Di-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

CHAPITRE XIII.

De l'Inde & du Védam.

L'Abbé Bazin avant de mourir envoya à la bibliothèque du Roi le plus précieux manuſcrit qui ſoit dans tout l'Orient. C'eſt un ancien commentaire d'un Brame nommé *Shumontou* ſur le *Védam*, qui eſt le livre ſacré des anciens Brachmanes. Ce manuſcrit eſt inconteſtablement du tems où l'ancienne religion des Gymnoſophiſtes commençait à ſe corrompre: c'eſt après nos livres ſacrés le monument le plus reſpectable de la créance de l'unité de Dieu; il eſt intitulé *Ezour-Védam*, comme qui dirait le vrai Védam, le Védam expliqué, le pur Védam. On ne peut pas douter qu'il n'ait été écrit avant l'expédition d'Alexandre dans les Indes, puiſque longtems avant Alexandre, l'ancienne religion Bramine ou Abramine, l'ancien culte enſeigné par Brama, avaient été corrompus par des ſuper-

perstitions & par des fables. Ces superstitions même avaient pénétré jusqu'à la Chine du tems de Confutzé qui vivait environ trois cent ans avant Alexandre. L'auteur de l'Ezour-Védam combat toutes ces superstitions qui commençaient à naître de son tems. Or pour qu'elles ayent pu pénétrer de l'Inde à la Chine, il faut un assez grand nombre d'années : ainsi quand nous supposerons que ce rare manuscrit a été écrit environ quatre cent ans avant la conquête d'une partie de l'Inde par Alexandre, nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité.

Shumontou combat toutes les espèces d'idolatrie dont les Indiens commençaient alors à être infectés ; & ce qui est extrêmement important, c'est qu'il raporte les propres paroles du Védam dont aucun homme en Europe jusqu'à présent n'avait connu un seul passage. Voici donc ces propres paroles du Védam attribué à Brama citées dans *l'Ezour-Védam :*

C'est l'être suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible ; il y a eu quatre âges différens : tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre &c.

Lorsque Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde ; il créa d'abord le temps, ensuite l'eau & la terre : & du mêlange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un

œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'est l'Immaüs). Adimo (c'est le nom du premier homme) sortit des mains de Dieu. Pocriti est le nom de son épouse. D'Adimo nâquit Brama, qui fut le législateur des nations & le père des Brames.

Une preuve non moins forte que ce livre fut écrit longtems avant Alexandre, c'est que les noms des fleuves & des montagnes de l'Inde sont les mêmes que dans le *Hanscrit*, qui est la langue sacrée des Brachmanes. On ne trouve pas dans l'Ezour-Védam un seul des noms que les Grecs donnèrent aux pays qu'ils subjuguèrent. L'Inde s'appelle *Somboudipo*, le Gange *Zanoubi*, le mont Imaus *Mérou* &c.

Notre ennemi jaloux des services que l'abbé Bazin a rendu aux lettres, à la religion & à la patrie, se ligue avec le plus implacable ennemi de notre chère patrie, de nos lettres & de notre religion, le Docteur Warburton (devenu je ne sais comment Evêque de Glocestre) commentateur de Shakespear, & auteur d'un gros fatras contre l'immortalité de l'ame, sous le nom de la divine légation de Moïse: il raporte une objection de ce brave prêtre hérétique contre l'opinion de l'abbé Bazin bon catholique, & contre l'évidence que l'Ezour-Védam a été écrit avant Alexandre. Voici l'objection de l'Evêque.

„ Cela est aussi judicieux qu'il le serait d'observer que les annales des Sarrasins & des Turcs ont été écrites avant les conquêtes d'Alexandre, parce que nous n'y remarquons

„ point

„ point les noms que les Grecs imposérent aux
„ riviéres, aux villes & aux contrées qu'ils
„ conquirent dans l'Asie mineure, & qu'on n'y
„ lit que les noms anciens qu'elles avaient de-
„ puis les premiers tems. Il n'est jamais entré
„ dans la tête de ce poëte, que les Indiens &
„ les Arabes pouvaient exactement avoir la
„ même envie de rendre les noms primitifs
„ aux lieux d'où les Grecs avaient été chassés.

Warburton ne connait pas plus les vraisemblances que les bienséances. Les Turcs & les Grecs modernes ignorent aujourd'hui les anciens noms du pays que les uns habitent en vainqueurs & les autres en esclaves. Si nous déterrions un ancien manuscrit Grec, dans lequel *Stamboul* fût appellé Constantinople, l'*Atmeïdam* Hippodrome, *Scutari* le fauxbourg de Calcédoine, le cap *Janissari* Promontoire de Sigée, *Cara Denguis* le Pont-Euxin, &c. nous conclurrions que ce manuscrit est d'un tems qui a précédé Mahomet second, & nous jugerions ce manuscrit très-ancien s'il ne contenait que les dogmes de la primitive Eglise.

Il est donc très vraisemblable que le Brachmane qui écrivait dans le *Zomboudipo*, c'est-à-dire dans l'Inde, écrivait avant Alexandre qui donna un autre nom au *Zomboudipo*; & cette probabilité devient une certitude lorsque ce Brachmane écrit dans les premiers tems de la corruption de sa religion, époque évidemment antérieure à l'expédition d'Alexandre.

Warburton, de qui l'abbé Bazin avait relevé quelques fautes avec sa circonspection ordinaire,

naire, s'en eſt vengé avec toute l'acreté du pédantiſme. Il s'eſt imaginé, ſelon l'ancien uſage, que des injures étaient des raiſons, & il a pourſuivi l'abbé Bazin avec toute la fureur que l'Angleterre entiére lui reproche. On n'a qu'à s'informer dans Paris à un ancien membre du Parlement de Londres qui vient d'y fixer ſon ſéjour, du caractère de cet Evêque Warburton commentateur de Shakeſpear & calomniateur de Moïſe; on ſaura ce qu'on doit penſer de cet homme; & l'on apprendra comment les ſavants d'Angleterre, & ſurtout le célébre Evêque Lowth, ont réprimé ſon orgueil & confondu ſes erreurs.

CHAPITRE XIV.

Que les Juifs haïſſaient toutes les Nations.

L'Auteur du Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire, croit accabler l'abbé Bazin en répétant les injures atroces que lui dit Warburton au ſujet des Juifs. Mon oncle était lié avec les plus ſavants Juifs de l'Aſie. Ils lui avouèrent qu'il avait été ordonné à leurs ancêtres d'avoir toutes les nations en horreur; & en effet parmi tous les hiſtoriens qui ont parlé d'eux, il n'en eſt aucun qui ne ſoit convenu de cette vérité; & même pour peu qu'on ouvre les livres de leurs loix, vous trouverez au chap. 4. du Deuteronome; *il vous a conduit*

avec

avec sa grande puissance, pour exterminer à votre entrée de très grandes nations.

Au chap. sept; *il consumera peu à peu les nations devant vous, par parties; vous ne pourez les exterminer toutes ensemble de peur que les bêtes de la terre ne se multiplient trop.*

Il vous livrera leurs Rois entre vos mains. Vous détruirez jusqu'à leur nom, rien ne pourra vous résister.

On trouverait plus de cent passages qui indiquent cette horreur pour tous les peuples qu'ils connaissaient; il ne leur était pas permis de manger avec des Egyptiens, de même qu'il était défendu aux Egyptiens de manger avec eux. Un Juif était souillé & le serait encore aujourd'hui, s'il avait tâté d'un mouton tué par un étranger, s'il s'était servi d'une marmite étrangère. Il est donc constant que leur loi les rendait nécessairement les ennemis du genre humain. La Genèse, il est vrai, fait descendre toutes les nations du même père. Les Persans, les Phéniciens, les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens venaient de Noé comme les Juifs; qu'est-ce que cela prouve, sinon que les Juifs haïssaient leurs frères? Les Anglais sont aussi les frères des Français. Cette consanguinité empêche-t-elle que Warburton ne nous haïsse? il hait jusqu'à ses compatriotes qui le lui rendent bien.

Il a beau dire que les Juifs ne haïssaient que l'idolatrie des autres nations; il ne sait absolument ce qu'il dit. Les Persans n'étaient point idolâtres, & ils étaient l'objet de la haine Juive.

ve. Les Perſans adoraient un ſeul Dieu & n'avaient point alors de ſimulacres. Les Juifs adoraient un ſeul Dieu & avaient des ſimulacres, douze bœufs dans le temple, & deux Chérubins dans le Saint des Saints. Ils devaient regarder tous leurs voiſins comme leurs ennemis, puiſqu'on leur avait promis qu'ils domineraient d'une mer à l'autre, & depuis les bords du Nil juſqu'à ceux de l'Euphrate. Cette étendue de terrein leur aurait compoſé un empire immenſe. Leur loi qui leur promettait cet empire les rendait donc néceſſairement ennemis de tous les peuples qui habitaient depuis l'Euphrate juſqu'à la Méditerranée. Leur extrême ignorance ne leur permettait pas de connaître d'autres nations, & en déteſtant tout ce qu'ils connaiſſaient, ils croyaient déteſter toute la terre.

Voilà l'exacte vérité. Warburton prétend que l'abbé Bazin ne s'eſt exprimé ainſi que parce qu'un Juif qu'il appelle grand babillard, avait fait autrefois une banqueroute au dit abbé Bazin. Il eſt vrai que le Juif Médina fit une banqueroute conſidérable à mon oncle : mais celà empêche-t-il que Joſué n'ait fait pendre trente & un Rois ſelon les ſaintes Ecritures? Je demande à Warburton ſi l'on aime les gens que l'on fait pendre? *hang him.*



CHA-

CHAPITRE XV.

De Warburton.

CОntredites un homme qui ſe donne pour ſavant, & ſoyez ſûr alors de vous attirer des volumes d'injures. Quand mon oncle apprit que Warburton, après avoir commenté Shakeſpéar, commentait Moïſe, & qu'il avait déja fait deux gros volumes pour démontrer que les Juifs inſtruits par Dieu même, n'avaient aucune idée ni de l'immortalité de l'ame ni d'un jugement après la mort; cette entrepriſe lui parut monſtrueuſe, ainſi qu'à toutes les conſciences timorées de l'Angleterre. Il en écrivit ſon ſentiment à Mr. S... avec ſa modération ordinaire. Voici ce que Mr. S... lui répondit.

Monſieur,

C'eſt une entrepriſe merveilleuſement ſcandaleuſe dans un prêtre, *t'is an undertaking wonderfully ſcandalous in a prieſt*, de s'attacher à détruire l'opinion la plus ancienne & la plus utile aux hommes. Il vaudrait bien mieux que ce Warburton commentât l'opéra des gueux, *The beggars opera*, après avoir très mal commenté Shakeſpéar, que d'entaſſer une érudition ſi mal digerée & ſi erronée pour détruire la religion. Car enfin notre ſainte religion eſt fondée ſur la Juive. Si Dieu a laiſſé le peuple de l'ancien Teſtament dans l'ignorance de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenſes

après

après la mort, il a trompé ſon peuple chéri : la religion Juive eſt donc fauſſe ; la chrétienne fondée ſur la Juive ne s'appuye donc que ſur un tronc pourri. Quel eſt le but de cet homme audacieux ? je n'en ſais encor rien. Il flatte le gouvernement : s'il obtient un Evêché, il ſera Chrétien ; s'il n'en obtient point, j'ignore ce qu'il ſera. Il a déja fait deux gros volumes ſur la légation de Moïſe, dans leſquels il ne dit pas un ſeul mot de ſon ſujet. Cela reſſemble au chapitre des bottes, où Montagne parle de tout, excepté de bottes ; c'eſt un cahos de citations dont on ne peut tirer aucune lumière. Il a ſenti le danger de ſon audace, & il a voulu l'envelopper dans les obſcurités de ſon ſtile. Il ſe montre enfin plus à découvert dans ſon troiſiéme volume. C'eſt là qu'il entaſſe tous les paſſages favorables à ſon impiété, & qu'il écarte tous ceux qui appuyent l'opinion commune. Il va chercher dans Job qui n'était pas Hébreu ce paſſage équivoque ; *comme le nuage qui ſe diſſipe & s'évanouït, ainſi eſt au tombeau l'homme qui ne reviendra plus.*

Et ce vain diſcours d'une pauvre femme à David : *Nous devons mourir : nous ſommes comme l'eau répandue ſur la terre qu'on ne peut plus ramaſſer.*

Et ces verſets du Pſaume 88. *les morts ne peuvent ſe ſouvenir de toi. Qui pourra te rendre des actions de grace dans la tombe ? que me reviendra-t-il de mon ſang, quand je deſcendrai dans la foſſe ? La pouſſière t'addreſſera-t-elle des vœux ? déclarera-t-elle la vérité ?*

Mon-

Montreras-tu tes merveilles aux morts ? les morts se léveront-ils ? auras-tu d'eux des prières ?

Le livre de l'Ecclesiaste (dit-il page 170) est encore plus positif. *Les vivans savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien ; point de récompense pour eux , leur mémoire périt à jamais.*

Il met ainsi à contribution Ezechias , Jérémie & tout ce qu'il peut trouver de favorable à son sistême.

Cet acharnement à répandre le dogme funeste de la mortalité de l'ame a soulevé contre lui tout le Clergé. Il a tremblé que son patron qui pense comme lui, ne fût pas assez puissant pour lui faire avoir un Evêché. Quel parti a-t-il pris alors ? celui de dire des injures à tous les philosophes. *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?* il a élevé l'étendart du fanatisme dans une main , tandis que de l'autre il déployait celui de l'irréligion. Par là il a ébloui la cour , & en enseignant réellement la mortalité de l'ame , & feignant ensuite de l'admettre , il aura probablement l'Evêché qu'il désire. Chez vous tout chemin mène à Rome ; & chez nous tout chemin mène à l'Evêché.

Voilà ce que Mr. S. écrivait en 1758, & tout ce qu'il a prédit est arrivé. Warburton jouït d'un bon Evêché : il insulte les Philosophes. En vain l'Evêque Lowth a pulvérisé son livre , il n'en est que plus audacieux , il cherche même à persécuter. Et s'il pouvait , il ressemblerait au *peachum in the beggars opera* qui se donne le plaisir de faire pendre ses complices.

La

La plupart des hypocrites ont le regard doux du chat & cachent leurs griffes : Celui-ci découvre les siennes en levant une tête hardie ; il a été ouvertement délateur, & il voudrait être perſécuteur.

Les philoſophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de la mauvaiſe foi, & celui de l'orgueil ; l'Egliſe Anglicane le regarde comme un homme dangereux, les gens de lettres comme un écrivain ſans goût & ſans méthode, qui ne ſait qu'entaſſer citations ſur citations, les politiques comme un brouillon qui ferait revivre s'il pouvait la chambre étoilée. Mais il ſe moque de tout cela : *he writes about it goddeſſ, and about it.*

Warburton me répondra peut-être qu'il n'a fait que ſuivre le ſentiment de mon oncle & de pluſieurs autres ſavants qui ont tous avoué qu'il n'eſt pas parlé expreſſément de l'immortalité de l'ame dans la loi Judaïque. Celà eſt vrai, il n'y a que des ignorants qui en doutent, & des gens de mauvaiſe foi, qui affectent d'en douter : mais le pieux Bazin diſait que cette doctrine, ſans laquelle il n'eſt point de religion, n'étant pas expliquée dans l'ancien teſtament, y doit être ſous-entendue, qu'elle y eſt virtuellement, que ſi on ne l'y trouve pas *totidem verbis*, elle y eſt *totidem litteris*, & qu'enfin ſi elle n'y eſt point du tout, ce n'eſt pas à un Evêque à le dire.

Mais mon oncle a toujours ſoutenu que Dieu eſt bon, qu'il a donné l'intelligence à ceux qu'il a favoriſés, qu'il a ſuplée à notre ignorance.

rance. Mon oncle n'a point dit d'injures aux ſavants ; il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne ; au contraire il a écrit contre l'intolérance le livre le plus honnête, le plus circonſpect, le plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait fait depuis Thomas à Kempis. Mon oncle quoiqu'un peu enclin à la raillerie était paitri de douceur & d'indulgence. Il fit pluſieurs piéces de théatre dans ſa jeuneſſe, tandis que l'Evêque Warburton ne pouvait que commenter des comédies. Mon oncle quand on ſiflait ſes piéces, ſiflait comme les autres. Si Warburton a fait imprimer Guillaume Shakeſpéar avec des notes, l'abbé Bazin a fait imprimer Pierre Corneille auſſi avec des notes. Si Warburton gouverne une égliſe, l'abbé Bazin en a fait bâtir une qui n'aproche pas à la vérité de la magnificence de Mr. le Franc de Pompignan, mais enfin qui eſt aſſez propre. En un mot je prendrai toujours le parti de mon oncle.

CHAPITRE XVI.

Concluſion des chapitres précédents.

TOut le monde connait cette réponſe prudente d'un cocher à un batelier ; ſi tu me dis que mon caroſſe eſt un bélitre, je te dirai que ton bateau eſt un maraut. Le batelier qui a écrit contre mon oncle a trouvé en moi un co-

cocher qui le mène grand train. Ce sont à de ces honnêtetés litteraires dont on ne saurait fournir trop d'exemples pour former les jeunes gens à la politesse & au bon ton. Mais je préfére encore au beau discours de ce cocher l'apophtegme de Montagne, *ne regarde pas qui est le plus savant, mais qui est le mieux savant.* La science ne consiste pas à répéter au hazard ce que les autres ont dit, à coudre à un passage hébreu qu'on n'entend point, un passage grec qu'on entend mal, à mettre dans un nouvel in douze ce qu'on a trouvé dans un vieil infolio; à crier,

> Nous rédigeons au long de point en point
> Ce qu'on pensa, mais nous ne pensons point.

Le vrai savant est celui qui n'a nourri son esprit que de bons livres & qui a sçu mépriser les mauvais, qui sait distinguer la vérité du mensonge & le vraisemblable du chimérique, qui juge d'une nation par ses mœurs plus que par ses loix, parce que les loix peuvent être bonnes & les mœurs mauvaises. Il n'apuye point un fait incroyable de l'autorité d'un ancien auteur. Il peut, s'il veut, faire voir le peu de foi qu'on doit à cet auteur par l'intérêt que cet écrivain a eu de mentir & par le goût de son pays pour les fables; il peut montrer que l'auteur même est supposé. Mais ce qui le détermine le plus, c'est quand le livre est plein d'extravagances, il les réprouve, il les regarde avec dédain; en quelque tems & par quelques mains qu'elles ayent été écrites.

S'il

S'il voit dans Tite-Live qu'un Augure a coupé un caillou avec un rasoir, aux yeux d'un étranger nommé Lucumon devenu Roi de Rome, il dit, ou Tite-Live a écrit une sottise, ou Lucumon Tarquin, & l'Augure étaient deux fripons qui trompaient le peuple, pour le mieux gouverner. En un mot le sot copie, le pedant cite, & le savant juge.

Mr. Toxotès qui copie & qui cite & qui est incapable de juger, qui ne sait que dire des injures de batelier à un homme qu'il n'a jamais vu, a donc eu affaire à un cocher qui lui donne les coups de fouet qu'il méritait; & le bout de son fouet a sanglé Warburton.

Tout mon chagrin dans cette affaire est que personne n'ayant lu la Diatribe de Mr. Toxotès (*), très peu de gens liront la réponse du neveu de l'abbé Bazin; cependant le sujet est intéressant, il ne s'agit pas moins que des Dames & des petits garçons de Babilone, des boucs, de Mendès, de Warburton & de l'immortalité de l'ame. Mais tous ces objets sont épuisés. Nous avons tant de livres que la mode de lire est passée. Je compte qu'il s'imprime vingt mille feuilles au moins par mois en Europe. Moi qui suis grand lecteur je n'en lis pas la quarantiéme partie; que fera donc le reste du genre humain? Je voudrais dans le fond de mon cœur que le collège des Cardinaux me remerciât d'avoir anathématisé un Evèque Anglican, que l'Impératrice

(*) Toxotès est un mot Grec qui signifie *Larcher.*

trice de Ruſſie, le Roi de Pologne, le Roi de Pruſſe, le Hoſpodar de Valachie & le grand Viſir me fiſſent des complimens ſur ma pieuſe tendreſſe pour l'abbé Bazin mon oncle qui a été fort connu d'eux. Mais ils ne m'en diront pas un mot, ils ne ſauront rien de ma querelle. J'ai beau proteſter à la face de l'univers que Mr. Toxotès ne ſait ce qu'il dit, on me demande qui eſt Mr. Toxotès, & on ne m'écoute pas. Je remarque dans l'amertume de mon cœur que toutes les diſputes littéraires ont une pareille deſtinée. Le monde eſt devenu bien tiède; une ſotiſe ne peut plus être célèbre; elle eſt étouffée le lendemain par cent ſotiſes qui cèdent la place à d'autres. Les Jéſuites ſont heureux; on parlera d'eux longtems depuis la Rochelle juſqu'à Macao. *Vanitas vanitatum.*

CHAPITRE XVII.

Sur la modeſtie de Warburton, & ſur ſon ſyſtême anti-Moſaïque.

LA nature de l'homme eſt ſi faible, & on a tant d'affaires dans cette vie, que j'ai oublié en parlant de ce cher Warburton, de remarquer combien cet Evêque ſerait pernicieux à la religion chrétienne & à toute religion, ſi mon oncle ne s'était pas opposé vigoureuſement à ſa hardieſſe.

Les

Les anciens sages, dit Warburton (*a*), *crurent légitime & utile au public de dire le contraire de ce qu'ils pensaient.*

(*b*) *L'utilité & non la vérité était le but de la religion.*

Il employe un chapitre entier à fortifier ce systême par tous les exemples qu'il peut accumuler.

Remarquez que pour prouver que les Juifs étaient une nation instruite par Dieu même, il dit que la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un jugement après la mort est d'une nécessité absolue, & que les Juifs ne la connaissaient pas. *Tout le monde*, dit-il, (*c*) *al man kind*, *& spécialement les nations les plus savantes & les plus sages de l'antiquité, sont convenues de ce principe.*

Voyez, mon cher lecteur, quelle horreur & quelle erreur dans ce peu de paroles qui font le sujet de son livre. Si tout l'univers, & particuliérement les nations les plus sages & les plus savantes, croyaient l'immortalité de l'ame, les Juifs qui ne la croyaient pas, n'étaient donc qu'un peuple de brutes & d'insensés que Dieu ne conduisait pas. Voilà l'horreur, dans un prêtre qui insulte les pauvres laïques. Hélas, que n'eût-il point dit contre un laïque qui eût avancé les mêmes propositions ! Voici maintenant l'erreur.

C'est

(*a*) Tom. II. pag. 89.
(*b*) Pag. 91.
(*c*) Tom. I. pag. 87.

C'eſt que du tems que les Juifs étaient une petite horde de Bédouins errante dans les deſerts de l'Arabie pétrée, on ne peut prouver que toutes les nations du monde cruſſent l'ame immortelle. L'abbé Bazin était perſuadé, à la vérité, que cette opinion était reçue chez les Caldéens, chez les Perſans, chez les Egyptiens, c'eſt-à-dire, chez les philoſophes de ces nations; mais il eſt certain que les Chinois n'en avaient aucune connaiſſance, & qu'il n'en eſt point parlé dans les cinq Kings qui ſont antérieurs de pluſieurs ſiécles au tems de l'habitation des Juifs dans les deſerts d'Oreb & de Cadès-Barné.

Comment donc ce Warburton en avançant des choſes ſi dangereuſes & en ſe trompant ſi groſſiérement, a-t-il pu attaquer les philoſophes, & particuliérement l'abbé Bazin dont il aurait dû rechercher le ſuffrage?

N'attribuez cette inconſéquence, mes frères, qu'à la vanité. C'eſt elle qui nous fait agir contre nos intérêts. La raiſon dit: nous hazardons une entrepriſe difficile, ayons des partiſans. L'amour-propre crie: écraſons tout pour régner. On croit l'amour-propre. Alors on finit par être écraſé ſoi-même.

J'ajouterai encore à ce petit appendix que l'abbé Bazin eſt le premier qui ait prouvé que les Egyptiens ſont un peuple très nouveau, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus anciens que les Juifs. Nul ſavant n'a contredit la raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'un pays inondé quatre mois de l'année depuis qu'il eſt coupé par des canaux, devait être inondé au moins huit mois de l'an-

née

née avant que ces canaux eussent été faits. Or un pays toujours inondé était inhabitable. Il a fallu des travaux immenses, & par conséquent une multitude de siécles pour former l'Egypte.

Par conséquent les Siriens, les Babiloniens, les Persans, les Indiens, les Chinois, les Japonois &c. dûrent être formés en corps de peuples très longtems avant que l'Egypte pût devenir une habitation tolérable. On tirera de cette vérité les conclusions qu'on voudra, cela ne me regarde pas. Mais y a-t-il bien des gens qui se soucient de l'antiquité Egyptienne ?

CHAPITRE XVIII.

Des hommes de différentes couleurs.

MOn devoir m'oblige de dire que l'abbé Bazin admirait la sagesse éternelle dans cette profusion de variétés dont elle a couvert notre petit globe. Il ne pensait pas que les huitres d'Angleterre fussent engendrées des crocodiles du Nil, ni que les gérofliers des Iles Moluques tirassent leur origine des sapins des Pirenées. Il respectait également les barbes des Orientaux, & les mentons dépourvus à jamais de poil folet, que Dieu a donnés aux Américains. Les yeux de perdrix des Albinos, leurs cheveux qui sont de la plus belle soye & du plus beau blond, la blancheur éclatante de leur peau, leurs longues oreilles, leur petite taille d'environ trois pieds & demi, le ravissaient en extase

quand il les comparait aux négres leurs voisins qui ont de la laine sur la tète & de la barbe au menton que Dieu a refusée aux Albinos. Il avait vu des hommes rouges, il en avait vu de couleur de cuivre; il avait manié le tablier qui pend aux Hottentots & aux Hottentotes depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses. O profusion de richesses! s'écriait-il. O que la nature est féconde!

Je suis bien aise de révéler ici aux cinq ou six lecteurs qui voudront s'instruire dans cette diatribe, que l'abbé Bazin a été violemment attaqué dans un journal nommé œconomique que j'ai acheté jusqu'à présent, & que je n'achéterai plus. J'ai été sensiblement affligé que cet œconome après m'avoir donné une recette infaillible contre les punaises & contre la rage, & après m'avoir apris le secret d'éteindre en un moment le feu d'une cheminée, s'exprime sur l'abbé Bazin avec la cruauté que vous allez voir.

„ (*d*) L'opinion de Mr. l'abbé Bazin qui „ croit, ou fait semblant de croire qu'il y a „ plusieurs espèces d'hommes, est aussi absurde „ que celle de quelques philosophes Payens, qui „ ont imaginé des atomes blancs & des atomes „ noirs, dont la réunion fortuite a produit „ divers hommes & divers animaux."

Mr. l'abbé Bazin avait vu dans ses voyages une partie du *réticulum mucosum* d'un négre, lequel est entiérement noir; c'est un fait connu de

(*d*) Page 309. Recueil de 1745.

de tous les anatomiſtes de l'Europe. Quiconque voudra faire diſſéquer un négre (j'entends après ſa mort) trouvera cette membrane muqueuſe noire comme de l'encre de la tête aux pieds. Or ſi ce rezeau eſt noir chez les négres, & blanc chez nous, c'eſt donc une différence ſpécifique. Or une différence ſpécifique entre deux races forme aſſurément deux races différentes. Celà n'a nul raport aux atomes blancs & rouges d'Anaxagore qui vivait il y a environ deux mille trois cent ans avant mon oncle.

Il vit non ſeulement des négres & des Albinos qu'il examina très ſoigneuſement, mais il vit auſſi quatre rouges qui vinrent en France en 1725. Le même œconome lui a nié ces rouges. Il prétend que les habitans des Iles Caraïbes ne ſont rouges que lorſqu'ils ſont peints. On voit bien que cet homme là n'a pas voyagé en Amérique. Je ne dirai pas que mon oncle y ait été, car je ſuis vrai ; mais voici une lettre que je viens de recevoir d'un homme qui a réſidé longtems à la Guadaloupe, en qualité d'Officier du Roi.

Il y a réellement à la Guadaloupe dans un quartier de la grande terre nommé le Piſtolet, dépendant de la paroiſſe de l'anſe Bertrand, cinq ou ſix familles de Caraïbes dont la peau eſt de la couleur de notre cuivre rouge ; ils ſont bien faits & ont de longs cheveux. Je les ai vus deux fois. Ils ſe gouvernent par leurs propres loix & ne ſont point chrétiens. Tous les Caraïbes ſont rougeâtres &c. ſigné Rieu 20 May 1767.

Le Jéſuite Laffiteau qui avait véeu auſſi chez les

les Caraïbes , convient que ces peuples font rouges , (*) mais il attribue en homme judicieux cette couleur à la paſſion qu'ont eu leurs mères de ſe peindre en rouge ; comme il attribue la couleur des négres au goût que les Dames de Congo & d'Angola ont eu de ſe peindre en noir. Voici les paroles remarquables du Jéſuite.

„ Ce gout général dans toute la nation & la „ vue continuelle de ſemblables objets a dû faire „ impreſſion ſur les femmes enceintes comme les „ baguettes de diverſes couleurs ſur les brebis de „ Jacob , & c'eſt ce qui doit avoir contribué en „ premier lieu à rendre les uns noirs par nature „ & les autres rougeatres tels qu'ils le ſont „ aujourd'hui.

Ajoutez à cette belle raiſon que le Jéſuite Laffiteau prétend que les Caraïbes deſcendent en droite ligne des peuples de Carie ; vous m'avouerez que c'eſt puiſſamment raiſonner , comme dit l'abbé Grizel.

CHAPITRE XIX.

Des montagnes & des coquilles.

J'Avouerai ingénuement que mon oncle avait le malheur d'être d'un ſentiment oppoſé à celui d'un grand naturaliſte qui prétendait que c'eſt la mer qui a fait les montagnes , qu'après les avoir formées par ſon flux & ſon reflux , elle

(*) Mœurs des Sauvages page 68. Tom. I.

elle les a couvertes de ſes flots & qu'elle les a laiſſées toutes ſemées de ſes poiſſons pétrifiés.

Voici, mon cher neveu, me diſait-il, quelles ſont mes raiſons. 1°. Si la mer par ſon flux avait d'abord fait un petit monticule de quelques pieds de ſable depuis l'endroit où eſt aujourd'hui le Cap de Bonne Eſpérance juſqu'aux derniéres branches du mont Immaüs ou *Mérou*, j'ai grand peur que le reflux n'eût détruit ce que le flux aurait formé.

2°. Le flux de l'Océan a certainement amoncelé dans une longue ſuite de ſiècles les ſables qui forment les dunes de Dunkerke & de l'Angleterre, mais elle n'a pu en faire des rochers ; & ces dunes ſont fort peu élevées.

3°. Si en ſix mille ans elle a élevé des monticules de ſable hauts de quarante pieds, il lui aura fallu juſte trente millions d'années pour former la plus haute montagne des Alpes qui a vingt mille pieds de hauteur ; ſuppoſé encore qu'il ne ſe ſoit point trouvé d'obſtacles à cet arrangement, & qu'il y ait toujours eu du ſable à point nommé.

4°. Comment le flux de la mer qui s'élève tout au plus à huit pieds de haut ſur nos côtes aura-t-il formé des montagnes hautes de vingt mille pieds ? Et comment les aura-t-il couvertes pour laiſſer des poiſſons ſur les cimes ?

5°. Comment les marées & les courants auront-ils formé des enceintes preſque circulaires de montagnes telles que celles qui entourent le royaume de Cachemire, le grand Duché de Toſcane, la Savoye & le pays de Vaud ?

6°. Si

6°. Si la mer avait été pendant tant de siécles au-dessus des montagnes, il aurait donc fallu que tout le reste du globe eût été couvert d'un autre Océan égal en hauteur, sans quoi les eaux seraient retombées par leur propre poids. Or un Océan qui pendant tant de siécles aurait couvert les montagnes des quatre parties du monde; aurait été égal à plus de quarante de nos Océans d'aujourd'hui. Ainsi il faudrait nécessairement qu'il y eût trente-neuf Océans au moins d'évanouïs depuis le tems où ces Messieurs prétendent qu'il y a des poissons de mer petrifiés sur le sommet des Alpes & du mont Ararat.

7°. Considérez, mon cher neveu, que dans cette supposition des montagnes formées & couvertes par la mer, notre globe n'aurait été habité que par des poissons. C'est je crois l'opinion de Téliamed. Il est difficile de comprendre que des marsouins ayent produit des hommes.

8°. Il est évident que si par impossible la mer eût si longtems couvert les Pirénéés, les Alpes, le Caucase, il n'y aurait pas eu d'eau douce pour les bipèdes & les quadrupèdes. Le Rhin, le Rhone, la Saone, le Danube, le Po, l'Euphrate, le Tigre, dont j'ai vu les sources, ne doivent leurs eaux qu'aux neiges & aux pluyes qui tombent sur les cimes de ces rochers. Ainsi vous voyez que la nature entière réclame contre cette opinion.

9°. Ne perdez point de vue cette grande vérité, que la nature ne se dément jamais. Tou-

Toutes les espèces restent toujours les mêmes. Animaux, vegétaux, mineraux, métaux; tout est invariable dans cette prodigieuse variété. Tout conserve son essence. L'essence de la terre est d'avoir des montagnes; sans quoi elle serait sans rivières, donc il est impossible que les montagnes ne soient pas aussi anciennes que la terre. Autant vaudrait-il dire que nos corps ont été longtems sans têtes. Je sais qu'on parle beaucoup de coquilles. J'en ai vu tout comme un autre. Les bords escarpés de plusieurs fleuves & de quelques lacs en sont tapissés; mais je n'y ai jamais remarqué qu'elles fussent les dépouilles des monstres marins; elles ressemblent plutôt aux habits déchirés des moules & d'autres petits crustacées de lacs & de rivières. Il y en a qui ne sont visiblement que du talc qui a pris des formes différentes dans la terre. Enfin nous avons mille productions terrestres qu'on prend pour des productions marines.

Je ne nie pas que la mer ne se soit avancée trente & quarante lieues dans le Continent, & que des atterrissements ne l'ayent contrainte de reculer. Je sais qu'elle baignait autrefois Ravenne, Fréjus, Aigues-mortes, Aléxandrie, Rosette, & qu'elle en est à présent fort éloignée. Mais de ce qu'elle a inondé & quitté tour à tour quelques lieues de terre, il ne faut pas en conclure qu'elle ait été partout. Ces pétrifications dont on parle tant, ces prétendues médailles de son long règne me sont fort suspectes. J'ai vu plus de mille cornes d'Ammon dans les champs vers les Alpes. Je n'ai jamais pu con-

concevoir qu'elles ayent renfermé autrefois un poisson nommé Indien Nautilus, qui par parenthèse n'existe pas. Elles m'ont paru de simples fossiles tournés en volutes, & je n'ai pas été plus tenté de croire qu'elles avaient été le logement d'un poisson des mers de Surate que je n'ai pris les *Conchas veneris* pour des chapelles de Vénus, & les pierres étoilées pour des étoiles. J'ai pensé avec plusieurs bons observateurs que la nature inépuisable dans ses ouvrages a pu très bien former une grande quantité de fossiles, que nous prenons mal à propos pour des productions marines. Si la mer avait dans la succession des siécles formé des montagnes de couches de sable & de coquilles, on en trouverait des lits d'un bout de la terre à l'autre, & c'est assurément ce qui n'est pas vrai, la chaine des hautes montagnes de l'Amérique en est absolument dépourvue. Savez-vous ce qu'on répond à cette objection terrible? *qu'on en trouvera un jour.* Attendons donc au moins qu'on en trouve.

Je suis même tenté de croise que ce fameux *Fallun* de Touraine n'est autre chose qu'une espèce de minière; car si c'était un amas de vrayes dépouilles de poissons que la mer eût déposé par couches successivement & doucement dans ce canton, pendant quarante ou cinquante mille siècles, pourquoi n'en aurait-elle pas laissé autant en Bretagne & en Normandie? certainement si elle a submergé la Touraine si longtemps, elle a couvert à plus forte raison les pays qui sont au delà. Pourquoi donc ces pré-

prétendues coquilles dans un ſeul canton d'une ſeule province? qu'on réponde à cette difficulté.

J'ai trouvé des pétrifications en cent endroits; j'ai vu quelques écailles d'huitres pétrifiées à cent lieues de la mer. Mais j'ai vu auſſi ſous vingt pieds de terre, des monnoyes romaines, des anneaux de chevaliers, à plus de neuf cent milles de Rome, & je n'ai point dit; ces anneaux, ces eſpèces d'or & d'argent, ont été fabriqués ici. Je n'ai point dit non plus; Ces huitres ſont nées ici: J'ai dit; des voiageurs ont aporté ici des anneaux, de l'argent & des huitres.

Quand je lûs il y a quarante ans qu'on avait trouvé dans les Alpes des coquilles de Syrie, je dis, je l'avoue, d'un ton un peu goguenard, que ces coquilles avaient été apparemment aportées par des pélerins qui revenaient de Jéruſalem. Mr. de Buffon m'en reprit très vertement dans ſa théorie de la terre page 281. Je n'ai pas voulu me brouiller avec lui pour des coquilles, mais je ſuis demeuré dans mon opinion, parce que l'impoſſibilité que la mer ait formé les montagnes m'eſt démontrée. On a beau me dire que le porphire eſt fait de pointes d'ourſin, je le croirai quand je verrai que le marbre blanc eſt fait de plumes d'autruche.

Il y a pluſieurs années qu'un Irlandais, Jéſuite ſecret, nommé Néedham, qui diſait avoir d'excellents microſcopes, crut s'appercevoir qu'il avait fait naitre des anguilles avec de l'infuſion de bled ergoté dans des bouteilles. Auſſitôt

tôt voila des philoſophes qui ſe perſuadent que ſi un Jéſuite a fait des anguilles ſans germe, on pourra faire de même des hommes. On n'a plus beſoin de la main du grand Demiurgos; le maître de la nature n'eſt plus bon à rien. De la farine groſſière produit des anguilles, une farine plus pure produira des ſinges, des hommes & des anes. Les germes ſont inutiles: tout naitra de ſoi-même. On bâtit ſur cette expérience prétendue un nouvel univers, comme nous faiſions un monde il y a cent ans avec la matière ſubtile, la globuleuſe & la canelée. Un mauvais plaiſant, mais qui raiſonnait bien, dit qu'il y avait là anguille ſous roche, & que la fauſſeté ſe découvrirait bientôt. En effet il fut conſtaté que les anguilles n'étaient autre choſe que des parties de la farine corrompue qui fermentait: & le nouvel univers diſparut.

Il en avait été de même autrefois. Les vers ſe formaient par corruption dans la viande expoſée à l'air; les philoſophes ne ſoupçonnaient pas que ces vers pouvaient venir des mouches qui dépoſaient leurs œufs ſur cette viande, & que ces œufs deviennent des vers avant d'avoir des ailes. Les cuiſiniers enfermèrent leurs viandes dans des treillis de toiles, alors plus de vers, plus de génération par corruption.

J'ai combattu quelquefois de pareilles chimères, & ſurtout celle du Jéſuite Néedham. Un des grands agréments de ce monde, eſt que chacun puiſſe avoir ſon ſentiment ſans altérer l'union fraternelle. Je puis eſtimer la vaſte érudition de Mr. Guignes, ſans lui ſacrifier les

Chi-

Chinois que je croirai toujours la premiére nation de la terre qui ait été civilisée après les Indiens. Je sçais rendre justice aux vastes connaissances & au génie de Mr. de Buffon, en étant fortement persuadé que les montagnes sont de la datte de notre globe & de toutes les choses, & même en ne croyant point aux molécules organiques. Je puis avouer que le Jésuite Néedham déguisé heureusement en laïque, a eu des microscopes, mais je n'ai point prétendu le blesser en doutant qu'il eût créé des anguilles avec de la farine.

Je conserve l'esprit de charité avec tous les doctes, jusqu'à ce qu'ils me disent des injures, ou qu'ils me jouent quelque mauvais tour. Car l'homme est fait de façon qu'il n'aime point du tout à être vilipendé & vexé. Si j'ai été un peu goguenard, & si j'ai par là déplu autrefois à un philosophe Lapon qui voulait qu'on perçat un trou jusqu'au centre de la terre, qu'on disséquat des cervelles de géants pour connaitre l'essence de la pensée, qu'on exaltat son ame pour prédire l'avenir, & qu'on enduisit tous les malades de poix raisine; c'est que ce Lapon m'avait horriblement molesté, & cependant j'ai bien demandé pardon à Dieu de l'avoir tourné en ridicule; car il ne faut pas affliger son prochain, c'est manquer à la raison universelle.

Au reste j'ai toujours pris le parti des pauvres gens de lettres quand ils ont été injustement persécutés : quand par exemple on a juridiquement accusé les auteurs d'un dictionnai-

re en vingt volumes in folio d'avoir composé cé dictionnaire pour faire enchérir le pain, j'ai beaucoup crié à l'injustice.

Ce discours de mon bon oncle me fit verser des larmes de tendresse.

CHAPITRE XX.

Des tribulations de ces pauvres gens de lettres.

QUand mon oncle m'eut ainsi attendri, je pris la liberté de lui dire ; Vous avez couru une carrière bien épineuse : je sens qu'il vaut mieux être receveur des finances, ou fermier général, ou Evêque, qu'homme de lettres ; car enfin, quand vous eutes apris le premier aux Français que les Anglais & les Turcs donnaient la petite vérole à leurs enfans pour les en préserver, vous savez que tout le monde se moqua de vous. Les uns vous prirent pour un hérétique, les autres pour un musulman. Ce fut bien pis lorsque vous vous mêlates d'expliquer les découvertes de Neuton dont les écoles Welches n'avaient pas encor entendu parler ; on vous fit passer pour un ennemi de la France. Vous hazardates de faire quelques tragédies. Zaïre, Oreste, Sémiramis, Mahomet tombèrent à la premiére représentation. Vous souvenez-vous, mon cher oncle, comme vôtre Adélaïde Duguesclin fut sifflée d'un bout à l'autre ? quel plaisir c'était ! Je me trouvai à la chute de Tancrède ; on disait en pleurant & en

en sanglotant, ce pauvre homme n'a jamais rien fait de si mauvais.

Vous futes assailli en divers tems d'environ sept cent cinquante brochures, dans lesquelles les uns disaient, pour prouver que Mérope & Alzire sont des tragédies détestables, que Monsieur votre père, qui fut mon grand-père, était un paysan, & d'autres qu'il était revêtu de la dignité de guichetier porte-clefs du Parlement de Paris, charge importante dans l'état, mais de laquelle je n'ai jamais entendu parler, & qui n'aurait d'ailleurs que peu de raport avec Alzire & Mérope, ni avec le reste de l'univers, que tout faiseur de brochure doit, comme vous l'avez dit, avoir toujours devant les yeux.

On vous attribuait l'excellent livre intitulé *Les hommes* (je ne sçais ce que c'est que ce livre, ni vous non plus) & plusieurs poëmes immortels, comme la chandèle d'Arras, & la poule à ma tante, & le second tome de Candide, & le compère Matthieu. Combien de Lettres anonimes avez-vous reçues? combien de fois vous a-t-on écrit, *donnez moi de l'argent, ou je ferai contre vous une brochure.* Ceux même à qui vous avez fait l'aumone n'ont-ils pas quelquefois témoigné leur reconnaissance par quelque satyre bien mordante?

Ayant ainsi passé par toutes les épreuves, dites moi, je vous prie, mon cher Oncle, quels sont les ennemis les plus implacables, les plus bas, les plus lâches dans la littérature, & les plus capables de nuire?

Le bon abbé Bazin me répondit en soupirant, Mon neveu, après les théologiens les chiens les plus acharnés à suivre leur proie sont les folliculaires ; & après les folliculaires marchent les faiseurs de cabale au théatre. Les critiques en histoire & en physique ne font pas grand bruit. Gardez vous surtout, mon neveu, du métier de Sophocle & d'Euripide, à moins que vous ne faisiez vos Tragédies en Latin, comme Grotius qui nous a laissé ces belles piéces entiérement ignorées, d'Adam chassé, de Jésu patient & de Joseph sous le nom de Sofonfoné qu'il croit un mot Egyptien.

Eh pourquoi, mon Oncle, ne voulez-vous pas que je fasse des Tragédies si j'en ai le talent ? Tout homme peut apprendre le Latin & le Grec, ou la Géométrie, ou l'Anatomie ; tout homme peut écrire l'histoire, mais il est très rare, comme vous savez, de trouver un bon poëte. Ne serait-ce pas un vrai plaisir de faire de grands vers boursouflés dans lesquels des *héros déplorables* rimeraient avec des *exemples mémorables*, & les *forfaits* & *les crimes* avec les *cœurs magnanimes*, & les *justes Dieux* avec les *exploits glorieux* ? Une fiére actrice ferait ronfler ce galimatias, elle ferait aplaudie par deux cent jeunes courtaux de boutique, & elle me dirait après la piéce, sans moi vous auriez été siflé, vous me devez votre gloire. J'avoue qu'un pareil succès tourne la tête quand on a une noble ambition.

O mon neveu, me repliqua l'abbé Bazin, je conviens que rien n'est plus beau : mais souvenez

venez vous comment l'auteur de Cinna qui avait apris à la nation à penser & à s'exprimer, fut traité par Claveret, par Chapelain, par Scudéri gouverneur de nôtre Dame de la Garde, & par l'abbé d'Aubignac prédicateur du Roi.

Songez que le prédicateur auteur de la plus mauvaise Tragédie de ce temps, & qui pis est d'une Tragédie en prose, appelle Corneille *Mascarille*; il n'est fait, selon le prédicateur, que pour vivre avec les portiers de Comédie; *Corneille piaille toujours, ricane toujours, & ne dit jamais rien qui vaille.*

Ce sont là les honneurs qu'on rendait à celui qui avait tiré la France de la barbarie : il était réduit pour vivre à recevoir une pension du Cardinal de Richelieu qu'il nomme *son maître.* Il était forcé de rechercher la protection de Montauron, à lui dédier Cinna, à comparer dans son épitre dédicatoire Montauron à Auguste, & Montauron avait la préférence.

Jean Racine égal à Virgile pour l'harmonie & la beauté du langage, supérieur à Euripide & à Sophocle, Racine le poëte du cœur, & d'autant plus sublime, qu'il ne l'est que quand il faut l'être, Racine le seul poëte tragique de son tems dont le génie ait été conduit par le goût, Racine le premier homme du siècle de Louïs XIV. dans les beaux arts, & la gloire éternelle de la France, a-t-il essuyé moins de dégout & d'opprobre? tous ses chef-d'œuvres ne furent-ils pas parodiés à la farce dite Italienne?

Visé, l'auteur du mercure galant, ne se dé-
 chaîna-

chaîna-t-il pas toujours contre lui ? Subligni ne prétendit-il pas le tourner en ridicule ? vingt cabales ne s'élevèrent-elles pas contre tous ses ouvrages ? n'eut-il pas toujours des ennemis, jusqu'à ce qu'enfin le Jésuite La Chaise le rendit suspect de Jansénisme auprès du Roi, & le fit mourir de chagrin ? Mon neveu, la mode n'est plus d'accuser de Jansénisme, mais si vous avez le malheur de travailler pour le théatre & de réussir, on vous accusera d'être athée.

Ces paroles de mon bon oncle se gravèrent dans mon cœur. J'avais déja commencé une Tragédie ; je l'ai jettée au feu, & je conseille à tous ceux qui ont la manie de travailler en ce genre d'en faire autant.

CHAPITRE XXI.

Des sentimens Théologiques de feu l'Abbé Bazin. De la justice qu'il rendait à l'antiquité, & de quatre Diatribes composées par lui à cet effet.

POur mieux faire connaitre la pieté & l'équité de l'abbé Bazin, je suis bien aise de publier ici quatre Diatribes de sa façon, composées seulement pour sa satisfaction particulière. La premiére est sur la cause & les effets. La seconde traite de Sanchoniaton, l'un des plus anciens écrivains qui ayent *mis la plume à la main* pour écrire gravement des sottises. La troisiéme est sur l'Egypte, dont il faisait assez

assez peu de cas ; (ce n'est pas de sa diatribe dont il faisait peu de cas, c'est de l'Egypte.) Dans la quatriéme il s'agit d'un ancien peuple à qui on coupa le nez, & qu'on envoya dans le désert. Cette dernière élucubration est très curieuse & très instructive.

PREMIERE DIATRIBE

DE MR. L'ABBÉ BAZIN,

Sur la Cause première.

UN jour le jeune Madétès se promenait vers le port de Pirée ; il rencontra Platon qu'il n'avait point encore vu. Platon lui trouvant une phisionomie heureuse lia conversation avec lui ; il découvrit en lui un sens assez droit. Madétès avait été instruit dans les belles lettres, mais il ne savait rien, ni en physique, ni en géométrie, ni en astronomie. Cependant il avoua à Platon qu'il était Epicurien.

Mon fils, lui dit Platon, Epicure était un fort honnête homme, il vécut & il mourut en sage ; sa volupté, dont on a parlé si diversement consistait à éviter les excès ; il recommanda l'amitié à ses disciples, & jamais précepte n'a été mieux observé. Je voudrais faire autant de cas de sa philosophie que de ses mœurs. Connaissez-vous bien à fond la doctrine d'Epicure ? Madétès lui répondit ingénuement qu'il ne l'avait point étudiée. Je sais seulement, dit-il, que les

dieux ne se sont jamais mêlés de rien, & que le principe de toutes choses est dans les atômes qui se sont arrangés d'eux mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il est.

PLATON.

Ainsi donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce soit une intelligence qui ait présidé à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligents? voudriez-vous bien me dire quelle est votre raison d'adopter cette philosophie?

MADETÉS.

Ma raison est que je l'ai toujours entendu dire à mes amis & à leurs maîtresses avec qui je soupe; je m'accommode fort de leurs atômes. Je vous avoue que je n'y entends rien; mais cette doctrine m'a paru aussi bonne qu'une autre; & il faut bien avoir une opinion quand on commence à fréquenter la bonne compagnie; j'ai beaucoup d'envie de m'instruire, mais il m'a paru jusqu'ici plus commode de penser, sans rien savoir.

Platon lui dit; Si vous avez quelque désir de vous éclairer, je suis magicien, & je vous ferai voir des choses fort extraordinaires; ayez seulement la bonté de m'accompagner à ma maison de campagne qui est à cinq cent pas d'ici, & peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaisance. Madétés le suivit avec transport. Dès qu'ils furent arrivés, Platon lui montra un squelette; le jeune homme recula d'horreur à ce spectacle nouveau pour lui. Platon lui parla en ces termes.

Con-

Considérez bien cette forme hideuse qui semble être le rebut de la nature, & jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet assemblage informe qui vous a paru si abominable.

Premiérement, vous voyez cette espèce de boule qui semble couronner tout ce vilain assemblage. Je vais faire passer par la parole dans le creux de cette boule une substance moëlleuse & douce partagée en mille petites ramifications, que je ferai descendre imperceptiblement par cette espèce de long bâton à plusieurs nœuds que vous voyez attaché à cette boule, & qui se termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuiau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une soupape qui pourra jouer sans cesse; & bientôt après vous verrez cette fabrique se remuer d'elle-même.

A l'égard de tous ces autres morceaux informes qui vous paraissent comme des restes d'un bois pourri, & qui semblent être sans utilité comme sans force & sans grace, je n'aurai qu'à parler & ils seront mis en mouvement par des espèces de cordes d'une structure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui en passant par des tamis se changera en plusieurs liqueurs différentes, & coulera dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout sera recouvert d'une étoffe blanche, moëlleuse & fine. Chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier qui ne se démentira point. Je placerai entre ces demi cerceaux qui

ne

ne ſemblent bons à rien, un gros reſervoir fait à peu près comme une pomme de pin; ce reſervoir ſe contractera & ſe dilatera chaque moment avec une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui paſſera dans toute la machine. Je placerai non loin de lui un ſac percé en deux endroits qui reſſemblera au tonneau des Danaïdes, il ſe remplira & ſe vuidera ſans ceſſe; mais il ne ſe remplira que de ce qui eſt néceſſaire, & ne ſe vuidera que du ſuperflu. Cette machine ſera un ſi étonnant laboratoire de Chymie, un ſi profond ouvrage de méchanique & d'hydraulique, que ceux qui l'auront étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvements y produiront une force prodigieuſe; il ſera impoſſible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cet automate. Mais ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que cet automate s'étant aproché d'une figure à peu près ſemblable, il s'en formera une troiſiéme figure. Ces machines auront des idées; elles raiſonneront, elles parleront comme vous, elles pourront meſurer le ciel & la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, ſi vous ne me promettez que quand vous l'aurez vue, vous avouerez que j'ai beaucoup d'eſprit & de puiſſance.

MADETÉS.

Si la choſe eſt ainſi, j'avouerai que vous en ſavez plus qu'Epicure & que tous les philoſophes de la Grèce.

PLA-

PLATON.

Eh bien tout ce que je vous ai promis eſt fait. Vous êtes cette machine, c'eſt ainſi que vous êtes formé, & je ne vous ai pas montré la milliéme partie des reſſorts qui compoſent votre exiſtence; tous ces reſſorts ſont exactement proportionnés les uns aux autres; tous s'aident réciproquement: les uns conſervent la vie, les autres la donnent, & l'eſpèce ſe perpétue de ſiècle en ſiècle par un artifice qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir. Les plus vils animaux ſont formés avec un appareil non moins admirable, & les ſphères céleſtes ſe meuvent dans l'eſpace avec une méchanique encor plus ſublime; jugez après cela ſi un être intelligent n'a pas formé le monde, & ſi vos atômes n'ont pas eu beſoin de cette cauſe intelligente.

Madétès étonné demanda au magicien qui il était. Platon lui dit ſon nom: le jeune homme tomba à genoux, adora Dieu, & aima Platon toute ſa vie.

Ce qu'il y a de très remarquable pour nous, c'eſt qu'il vécut avec les Epicuriens comme auparavant. Ils ne furent point ſcandaliſés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de ſectes différentes ſoupaient enſemble gaiement chez les Grecs & chez les Romains. C'était le bon tems.



SECON-

SECONDE DIATRIBE

DE L'ABBÉ BAZIN.

De Sanchoniaton.

SAnchoniaton ne peut être un auteur supofé. On ne supose un ancien livre que dans le même esprit qu'on forge d'anciens tîtres pour fonder quelque prétention disputée. On employa autrefois des fraudes pieuses pour apuyer des vérités qui n'avaient pas besoin de ce malheureux secours. De zélés indiscrets forgérent de très mauvais vers Grecs attribués aux Sibylles, des Lettres de Pilate, & l'histoire du magicien Simon qui tomba du haut des airs aux yeux de Néron. C'est dans le même esprit qu'on imagina la donation de Constantin & les fausses décretales. Mais ceux dont nous tenons les fragments de Sanchoniaton, ne pouvaient avoir aucun intérêt à faire cette lourde friponnerie. Que pouvait gagner Philon de Biblos qui traduisit en Grec Sanchoniaton, à mettre cette histoire & cette Cosmogonie sous le nom de ce Phénicien? c'est à peu près comme si on disait qu'Hésiode est un auteur supofé.

Eusèbe de Césarée qui raporte plusieurs fragments de cette traduction faite par Philon de Biblos, ne s'avisa jamais de soupçonner que Sanchoniaton fût un auteur apocriphe. Il n'y a donc nulle

nulle raiſon de douter que ſa comoſgonie ne lui appartienne.

Ce Sanchoniaton vivait à peu près dans le temps où nous plaçons les derniéres années de Moïſe. Il n'avait probablement aucune connaiſſance de Moïſe, puiſqu'il n'en parle pas, quoiqu'il fût dans ſon voiſinage. S'il en avait parlé, Eusèbe n'eût pas manqué de le citer comme un témoignage autentique des prodiges opérés par Moïſe. Eusèbe aurait inſiſté d'autant plus ſur ce témoignage, que ni Manéthon, ni Cheremon, auteurs Egyptiens, ni Eratoſtènes, ni Hérodote, ni Diodore de Sicile qui ont tant écrit ſur l'Egypte, trop occupés d'autres objets, n'ont jamais dit un ſeul mot de ces fameux & terribles miracles qui durent laiſſer d'eux une mémoire durable, & effrayer les hommes de ſiècle en ſiècle. Ce ſilence de Sanchoniaton a même fait ſoupçonner très juſtement à pluſieurs docteurs qu'il vivait avant Moyſe.

Ceux qui le font contemporain de Gédéon n'apuient leur ſentiment que ſur un abus des paroles de Sanchoniaton même. Il avoue qu'il a conſulté le grand prêtre Jérombal. Or ce Jerombal, diſent nos critiques, eſt vraiſemblablement Gédéon. Mais pourquoi, s'il vous plait, ce Jérombal était-il Gédéon ? Il n'eſt point dit que Gédéon fût prètre. Si le Phénicien avait conſulté le Juif, il aurait parlé de Moïſe & des conquêtes de Joſué. Il n'aurait pas admis une Coſmogonie abſolument contraire à la Geneſe : il aurait parlé d'Adam, il n'aurait pas imaginé des générations entiérement différentes de celles que la Genèſe a conſacrées. Cet

Cet ancien auteur Phénicien avoue en propres mots qu'il a tiré une partie de son histoire des écrits de Thot qui florissait huit cent ans avant lui. Cet aveu auquel on ne fait pas assez d'attention, est un des plus curieux témoignages que l'antiquité nous ait transmis. Il prouve qu'il y avait donc déja huit cent ans qu'on avait des livres écrits avec le secours de l'alphabet, que les nations cultivées pouvaient par ce secours s'entendre les unes les autres, & traduire réciproquement leurs ouvrages. Sanchoniaton entendait les livres de Thot écrits en langue Egyptienne. Le premier Zoroastre était beaucoup plus ancien, & ses livres étaient la Catéchèse des Persans. Les Caldéens, les Siriens, les Persans, les Phéniciens, les Egyptiens, les Indiens, devaient nécessairement avoir commerce ensemble; & l'écriture alphabétique devait faciliter ce commerce. Je ne parle pas des Chinois qui étaient depuis longtems un grand peuple, & composaient un monde séparé.

Chacun de ces peuples avait déja son histoire. Lorsque les Juifs entrèrent dans le pays voisin de la Phénicie, ils pénétrèrent jusqu'à la ville de Dabir, qui s'appellait autrefois la ville des lettres : *Alors Caleb dit, je donnerai ma fille Axa pour femme à celui qui prendra Eta, & qui ruinera la ville des lettres. Et Othoniel fils de Cenès, frère puiné de Caleb, l'ayant prise, il lui donna pour femme sa fille Axa.*

Il parait par ce passage que Caleb n'aimait pas les gens de lettres : mais si on cultivait

les

les ſciences anciennement dans cette petite ville de Dabir, combien devaient-elles être en honneur dans la Phénicie, dans Sidon & dans Tyr, qui étaient appellés le pays des livres, le pays des archives, & qui enſeignèrent leur alphabet aux Grecs?

Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que Sanchoniaton qui commence ſon hiſtoire au même tems où commence la Genèſe, & qui compte le même nombre de générations, ne fait pas cependant plus de mention du Déluge que les Chinois. Comment la Phénicie, ce pays ſi renommé par ſes expéditions maritimes, ignorait-elle ce grand événement?

Cependant, l'antiquité le croyait; & la magnifique deſcription qu'en fait Ovide eſt une preuve que cette idée était bien générale; car de tous les récits qu'on trouve dans les métamorphoſes d'Ovide, il n'en eſt aucun qui ſoit de ſon invention. On prétend même que les Indiens avaient déja parlé d'un déluge univerſel avant celui de Deucalion. Pluſieurs Brachmanes croyaient (dit-on) que la terre avait eſſuié trois déluges.

Il n'en eſt rien dit dans l'Ezour-Védam, ni dans le Cormovédam que j'ai lus avec une grande attention; mais pluſieurs miſſionnaires envoiés dans l'Inde, s'accordent à croire que les Brames reconnaiſſent pluſieurs déluges. Il eſt vrai que chez les Grecs on ne connaiſſait que les deux déluges particuliers d'Egigès & de Deucalion. Le ſeul auteur Grec connu qui ait parlé d'un déluge univerſel eſt Apollodore, qui

qui n'eſt antérieur à nôtre Ere que d'environ cent quarante ans. Ni Homère, ni Héſiode, ni Hérodote n'ont fait mention du déluge de Noé, & le nom de Noé ne ſe trouve chez aucun ancien auteur prophane.

La mention de ce déluge univerſel faite en détail, & avec toutes ſes circonſtances, n'eſt que dans nos livres ſacrés. Quoique Voſſius & pluſieurs autres ſavants ayent prétendu que cette inondation n'a pu être univerſelle, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Je ne raporte la coſmogonie de Sanchoniaton que comme un ouvrage prophane. L'auteur de la Genèſe était inſpiré, & Sanchoniaton ne l'était pas. L'ouvrage de ce Phénicien n'eſt qu'un monument précieux des anciennes erreurs des hommes.

C'eſt lui qui nous aprend qu'un des prémiers cultes établis ſur la terre fut celui des productions de la terre même; & qu'ainſi les ognons étaient conſacrés en Egypte bien longtemps avant les ſiècles auxquels nous raportons l'établiſſement de cette coutume. Voici les paroles de Sanchoniaton. „ Ces anciens hommes „ conſacrèrent des plantes que la terre avait „ produites; ils les crurent divines: eux & „ leur poſtérité & leurs ancêtres révérèrent les „ choſes qui les faiſaient vivre, ils leur offrirent leur boire & leur manger. Ces inventions & ce culte étaient conformes à leur „ faibleſſe & à la puſillanimité de leur eſprit.

Ce paſſage ſi curieux prouve invinciblement que les Egyptiens adoraient leurs ognons longtems avant Moïſe; & il eſt étonnant qu'aucun livre

livre Hébraïque ne reproche ce culte aux Egyptiens. Mais voici ce qu'il faut considérer. Sanchoniaton ne parle point expressément d'un Dieu dans sa Cosmogonie ; tout chez lui semble avoir son origine dans le cahos, & ce cahos est débrouillé par l'esprit vivifiant qui se mêle avec les principes de la nature. Il pousse la hardiesse de son sistème jusqu'à dire, *que des animaux qui n'avaient point de sens, engendrèrent des animaux intelligens.*

Il n'est pas étonnant après celà qu'il reproche aux Egyptiens d'avoir consacré des plantes. Pour moi je crois que ce culte des plantes utiles à l'homme, n'était pas d'abord si ridicule que Sanchoniaton se l'imagine. Thot qui gouvernait une partie de l'Egypte, & qui avait établi la Théocratie huit cent ans avant l'écrivain Phénicien, était à la fois prêtre & roi. Il était impossible qu'il adorât un ognon comme le maître du monde ; & il était impossible qu'il présentat des offrandes d'ognons à un ognon, celà eût été trop absurde, trop contradictoire ; mais il est très naturel qu'on remerciat les Dieux du soin qu'ils prenaient de sustanter nôtre vie, qu'on leur consacrat longtems les plantes les plus délicieuses de l'Egypte, & qu'on révérat dans des plantes les bienfaits des Dieux. C'est ce qu'on pratiquait de tems immémorial dans la Chine & dans les Indes.

J'ai déja dit ailleurs qu'il y a une grande différence entre un ognon consacré & un ognon Dieu. Les Egyptiens après Thot consacrèrent des animaux, mais certainement ils ne cro-

yaient pas que ces animaux eussent formé le ciel & la terre. Le serpent d'airain élevé par Moïse était consacré, mais on ne le regardait pas comme une divinité. Le Térébinthe d'Abraham, le chêne de Membré étaient consacrés, & on fit des sacrifices dans la place même où avaient été ces arbres jusqu'au tems de Constantin; mais ils n'étaient point des Dieux. Les Chérubins de l'arche étaient sacrés & n'étaient pas adorés.

Les prêtres Egyptiens au milieu de toutes leurs superstitions reconnurent un maître souverain de la nature; ils l'appellaient *Knef* ou *Knufi*, ils le représentaient par un globe. Les Grecs traduisirent le mot *Knef* par celui de *Démiourgos*, *Artisan suprême*, *faiseur du monde*.

Ce que je crois très vraisemblable & très vrai, c'est que les premiers législateurs étaient des hommes d'un grand sens. Il faut deux choses pour instituer un gouvernement, un courage & un bon sens supérieurs à ceux des autres hommes. Ils imaginent rarement des choses absurdes & ridicules qui les exposeraient au mépris & à l'insulte. Mais qu'est-il arrivé chez presque toutes les nations de la terre, & surtout chez les Egyptiens? Le sage commence par consacrer à Dieu le bœuf qui laboure la terre, le sot peuple adore à la fin le bœuf & les fruits mêmes que la nature a produits. Quand cette superstition est enracinée dans l'esprit du vulgaire, il est bien difficile au sage de l'extirper.

Je ne doute pas même que quelque Schoen d'E-

d'Egypte n'ait persuadé aux femmes & aux filles des bateliers du Nil, que les chats & les ognons étaient de vrais Dieux. Quelques philosophes en auront douté; & surement ces philosophes auront été traités de petits esprits insolents & de blasphémateurs; ils auront été anathématisés & persécutés. Le peuple Egyptien regarda comme un athée le Persan Cambise adorateur d'un seul Dieu, lorsqu'il fit mettre le bœuf Apis à la broche. Quand Mahomet s'éleva dans la Mecque contre le culte des étoiles, quand il dit qu'il ne fallait adorer qu'un Dieu unique dont les étoiles étaient l'ouvrage, il fut chassé comme un athée & sa tête fut mise à prix. Il avait tort avec nous, mais il avait raison avec les Mecquois.

Que concLurons-nous de cette petite excursion sur Sanchoniaton? qu'il y a longtems qu'on se moque de nous, mais qu'en fouillant dans les débris de l'antiquité on peut encor trouver sous ces ruines quelques monuments précieux, utiles à qui veut s'instruire des sotises de l'esprit humain.

TROISIÈME DIATRIBE

DE L'ABBÉ BAZIN.

Sur l'Egypte.

J'Ai vu les piramides, & je n'en ai point été émerveillé. J'aime mieux les fours à poulets dont l'invention est, dit-on, aussi ancienne

ne que les piramides. Une petite chose utile me plait; une monstruosité qui n'est qu'étonnante n'a nul mérite à mes yeux. Je regarde ces monuments comme des jeux de grands enfans qui ont voulu faire quelque chose d'extraordinaire sans imaginer d'en tirer le moindre avantage. Les établissements des invalides de St. Cyr, de l'école militaire, sont des monuments d'hommes.

Quand on m'a voulu faire admirer les restes de ce fameux labirinthe, de ces palais, de ces temples dont on parle avec tant d'emphase, j'ai levé les épaules de pitié; je n'ai vû que des piliers sans proportions qui soutenaient de grandes pierres plates; nul goût d'architecture, nulle beauté; du vaste, il est vrai, mais du grossier. Et j'ai remarqué (je l'ai dit ailleurs) que les Egyptiens n'ont jamais eu rien de beau que de la main des Grecs. Aléxandrie seule bâtie par les Grecs a fait la gloire véritable de l'Egypte.

A l'égard de leurs sciences, si dans leur vaste bibliothèque ils avaient eu quelque bon livre d'érudition, les Grecs & les Romains les auraient traduits. Non seulement nous n'avons aucune traduction, aucun extrait de leurs livres de philosophie, de morale, de belles lettres, mais rien ne nous aprend qu'on ait jamais daigné en faire.

Quelle idée peut-on se former de la science & de la sagacité d'un peuple qui ne connaissait pas même la source de son fleuve nourricier? Les Ethiopiens qui subjuguèrent deux fois

fois ce peuple mou, lâche & superstitieux, auraient bien dû lui aprendre au moins que les sources du Nil étaient en Ethiopie. Il est plaisant que ce soit un Jésuite Portugais qui ait découvert ces sources.

Ce qu'on a vanté du gouvernement Egyptien me paraît absurde & abominable. Les terres, dit-on, étaient divisées en trois portions. La premiére apartenait aux prêtres, la seconde aux rois, & la troisiéme aux soldats. Si celà est, il est clair que le gouvernement avait été d'abord & très longtems théocratique, puisque les prêtres avaient pris pour eux la meilleure part. Mais comment les Rois souffraient-ils cette distribution ? apparemment ils ressemblaient aux Rois fainéants ; & comment les soldats ne détruisirent-ils pas cette administration ridicule ? Je me flatte que les Persans, & après eux les Ptolomées, y mirent bon ordre, & je suis bien aise qu'après les Ptolomées les Romains qui réduisirent l'Egypte en province de l'Empire ayent rogné la portion sacerdotale.

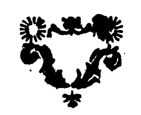
Tout le reste de cette petite nation qui n'a jamais monté à plus de trois ou quatre millions d'hommes, n'était donc qu'une foule de sots esclaves. On loue beaucoup la loi par laquelle chacun était obligé d'exercer la profession de son père. C'était le vrai secret d'anéantir tous les talents. Il fallait que celui qui aurait été un bon médecin ou un sculpteur habile, restat berger ou vigneron, que le poltron, le faible restat soldat, & qu'un sacristain qui

 serait

ſerait devenu un bon Général d'armée paſſât ſa vie à balaier un temple.

La ſuperſtition de ce peuple eſt ſans contredit ce qu'il y a jamais eu de plus mépriſable. Je ne ſoupçonne point ſes Rois & ſes prêtres d'avoir été aſſez imbéciles pour adorer ſérieuſement des crocodiles, des boucs, des ſinges, & des chats ; mais ils laiſſérent le peuple s'abrutir dans un culte qui le mettait fort au deſſous des animaux qu'il adorait. Les Ptolomées ne purent déraciner cette ſuperſtition abominable, ou ne s'en ſoucièrent pas. Les grands abandonnent le peuple à ſa ſotiſe pourvu qu'il obéiſſe. Cléopatre ne s'inquiétait pas plus des ſuperſtitions de l'Egypte qu'Hérode de celles de la Judée.

Diodore raporte que du tems de Ptolomée Aulètes, il vit le peuple maſſacrer un Romain qui avait tué un chat par mégarde. La mort de ce Romain fut bien vengée quand les Romains dominèrent. Il ne reſte, Dieu merci, de ces malheureux prêtres d'Egypte qu'une mémoire qui doit être à jamais odieuſe. Aprenons à ne pas prodiguer nôtre eſtime.



QUA-

QUATRIÉME DIATRIBE

DE L'ABBÉ BAZIN.

Sur un peuple à qui on a coupé le nez & laissé les oreilles.

IL y a bien des sortes de fables ; quelques-unes ne sont que l'histoire défigurée comme tous les anciens récits de batailles & les faits gigantesques dont il a plu à presque tous les historiens d'embellir leurs chroniques. D'autres fables sont des allégories ingénieuses ; ainsi Janus a un double visage qui représente l'année passée & l'année commençante. Saturne qui dévore ses enfans est le tems qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les Muses filles de la Mémoire vous enseignent que sans mémoire on n'a point d'esprit, & que pour combiner des idées il faut commencer par retenir des idées. Minerve formée dans le cerveau du maître des Dieux n'a pas besoin d'explication. Vénus la déesse de la beauté accompagnée des graces & mère de l'amour, la ceinture de la mère, les fléches & le bandeau du fils, tout cela parle assez de soi-même.

Des fables qui ne disent rien du tout, comme barbe bleue & les contes d'Hérodote, sont le fruit d'une imagination grossiére & déréglée qui veut amuser des enfans, & même malheureusement des hommes : l'Histoire des deux voleurs

qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du Roi Rampſinitus & de la fille du roi qui épouſa un des deux voleurs, l'anneau de Gigès & cent autres facéties, ſont indignes d'une attention ſérieuſe.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne hiſtoire des traits aſſez vraiſemblables qui ont été négligés dans la foule, & dont on pourrait tirer quelques lumiéres. Diodore de Sicile qui avait conſulté les anciens hiſtoriens d'Egypte, nous raporte que ce païs fut conquis par des Ethiopiens; je n'ai pas de peine à le croire, car j'ai déja remarqué que quiconque s'eſt préſenté pour conquérir l'Egypte en eſt venu à bout en une campagne, excepté nos extravagants croiſés qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à faire, non aux Egyptiens qui n'ont jamais ſçu ſe battre, mais aux Mammeluos, vainqueurs de l'Egypte & meilleurs ſoldats que les Croiſés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un Roi d'Egypte nommé par les Grecs Amaſis, cruel & efféminé, fut vaincu lui & ſes ridicules prêtres par un chef Ethiopien nommé Actiſan, qui avait aparemment de l'eſprit & du courage.

Les Egyptiens étaient de grands voleurs, tout le monde en convient. Il eſt fort naturel que le nombre des voleurs ait augmenté dans le temps de la guerre d'Actiſan & d'Amaſis. Diodore rapporte d'après les Hiſtoriens du pays, que le vainqueur voulut purger l'Egypte de ces brigands, & qu'il les envoya vers les déſerts de Sinaï & d'Oreb, après leur avoir préalablement fait cou-

per

par le bout du nez, afin qu'on les reconnût aisément s'ils s'avisaient de venir encor voler en Egypte. Tout cela est très probable.

Diodore remarque avec raison que le païs où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie, & qu'il est très difficile d'y trouver de l'eau & de la nourriture. Telle est en effet cette malheureuse contrée depuis le désert de Pharam jusqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent se procurer à force de soins quelques eaux de citernes, ou se servir de quelques puits qui fournissaient de l'eau saumache & mal saine, laquelle donne communément une espèce de scorbut & de lépre. Ils purent encor, ainsi que le dit Diodore, se faire des filets avec lesquels ils prirent des cailles. On remarque en effet que tous les ans des troupes innombrables de cailles passent au dessus de la mer rouge & viennent dans ce desert. Jusques-là cette histoire n'a rien qui revolte l'esprit, rien qui ne soit vraisemblable.

Mais si on veut en inférer que ces nez coupés sont les pères des Juifs, & que leurs enfans accoutumés au brigandage s'avancèrent peu à peu dans la Palestine & en conquirent une partie, c'est ce qui n'est pas permis à des Chrétiens. Je sais que c'est le sentiment du consul Maillet, du savant Fréret, de Boulanger, des Herbert, des Bolingbroke, des Toland. Mais quoique leur conjecture soit dans l'ordre commun des choses de ce monde, nos livres sacrés donnent une toute autre origine aux Juifs, & les font descendre des Caldéens par Abra-

Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Rehu & Phaleg.

Il eſt bien vrai que l'Exode nous aprend que les Iſraëlites avant d'avoir habité ce déſert avaient emporté les robes & les uſtenciles des Egyptiens, & qu'ils ſe nourrirent de cailles dans le déſert; mais cette légère reſſemblance avec le raport de Diodore de Sicile, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'aſſurer que les Juifs deſcendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Pluſieurs auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette prophane conjecture ſur le pſaume 80, où il eſt dit, *Que la fête des trompettes a été inſtituée pour faire ſouvenir le peuple ſaint du temps où il ſortit d'Egypte, & où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue.*

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; & de là on conclut qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Juifs ſoient les deſcendants de ces brigands que le Roi Actiſanès avait chaſſés.

Un tel ſoupçon n'eſt pas admiſſible: premiérement parce que s'il eſt dit dans l'Exode que les Juifs enlevèrent les uſtenciles des Egyptiens avant d'aller dans le déſert, il n'eſt point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, ſoit qu'ils fuſſent des voleurs ou non, ſoit qu'ils fuſſent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guère entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Ara-

l'Arabie déserte au nord de la mer rouge ; & on ne peut tirer aucune induction du psaume 80. ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, d'Eratosthènes sur les Juifs, doivent céder sans contredit aux vérités qui sont consacrées dans les livres saints. Si ces vérités qui sont d'un ordre supérieur ont de grandes difficultés, si elles atterrent nos esprits, c'est précisément parce qu'elles sont d'un ordre supérieur. Moins nous pouvons y atteindre, plus nous devons les respecter.

Quelques écrivains ont soupçonné que ces voleurs chassés sont les mêmes que les Juifs qui errèrent dans le désert, parce que le lieu où ils restèrent quelque temps s'appella depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, & qu'il n'est pas fort éloigné du mont Carmel, des désertts de Sur, d'Ethan, de Sin, d'Oreb & de Cadesbarné.

On croit encor que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de religion fixe, ce qui convient très bien, dit-on, à des voleurs ; & on croit prouver qu'ils n'avaient pas de religion fixe par plusieurs passages de l'écriture même.

L'abbé de Tilladet dans sa dissertation sur les Juifs prétend que la religion Juive ne fut établie que très longtems après. Examinons ses raisons.

1°. Selon l'Exode Moïse épousa la fille d'un prêtre de Madian nommé Jétro ; & il n'est point dit que les Madianites reconnussent le même Dieu qui apparut ensuite à Moïse dans un buisson vers le mont Horeb.

2°. Jo-

2°. Josué qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après Moïse, & sous lequel ils mirent à feu & à sang une partie du petit païs qui est entre le Jourdain & la mer, leur dit au chap. 24. *Otez du milieu de vous les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie & dans l'Egypte, & servez Adonaï..... choisissez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les dieux qu'ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux les Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez.*

3°. Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur religion n'était pas encore fixée, c'est qu'il est dit au livre des Juges chapitre I. *Adonaï* (le Seigneur) *conduisit Juda & se rendit maître des montagnes, mais il ne put se rendre maître des vallées.*

L'abbé de Tilladet & Boulanger inférent de là que ces brigands dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Palestine est pleine, reconnaissaient un Dieu des rochers, & un des vallées.

4°. Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que Jephté dit aux chefs des Ammonites au chap. II. *ce que Chamos vôtre Dieu posséde ne vous est-il pas dû de droit ? de même ce que nôtre Dieu vainqueur a obtenu doit être en nôtre possession.*

Mr. Fréret infère de ces paroles que les Juifs reconnaissaient Chamos pour Dieu aussi-bien qu'Adonaï, & qu'ils pensaient que chaque nation avait sa divinité locale.

5°. On fortifie encor cette opinion dangereuse par ce discours de Jérémie au commencement

ment du chap. 49. *Pourquoi le Dieu Melchom s'est-il emparé du païs de Gad ?* & on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du Dieu Melchom.

Le même Jérémie dit au chap. 7. en faisant parler Dieu aux Juifs, *Je n'ai point ordonné à vos pères au jour que je les tirai d'Egypte de m'offrir des holocaustes & des victimes.*

6°. Isaïe se plaint au chap. 47. que les Juifs adoraient plusieurs dieux. *Vous cherchez vôtre consolation dans vos dieux au milieu des bocages, vous leur sacrifiez des petits enfants dans des torrents sous de grandes pierres.* Il n'est pas vraisemblable, dit-on, que les Juifs eussent immolé leurs enfans à des dieux dans des torrents sous de grandes pierres, s'ils avaient eu alors leur loi qui leur défend de sacrifier aux dieux.

7°. On cite encor en preuve le prophête Amos qui assure au chap. 5. que jamais les Juifs n'ont sacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le désert; au contraire, dit Amos, *vous y avez porté le tabernacle de votre Dieu Moloc, les images de vos idoles, & l'étoile de vôtre Dieu* (Remphan.)

8°. C'était, dit-on, une opinion si constante que St. Etienne le premier martir dit au chap. 7. des actes des Apôtres, que les Juifs dans le désert adoraient la milice du ciel, c'est-à-dire les étoiles, & qu'ils portèrent le tabernacle de Moloc, & l'astre du Dieu Remphan pour les adorer.

Des savants, tels que Mrs. Maillet & Dumar-

marſais, ont conclu des recherches de l'abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencèrent à former leur religion telle qu'ils l'ont encor aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babilone. Ils s'obſtinent dans l'idée que ces Juifs ſi longtemps eſclaves, & ſi longtemps privés d'une religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les deſcendants d'une troupe de voleurs ſans mœurs & ſans loix. Cette opinion parait d'autant plus vraiſemblable, que le temps auquel le roi d'Ethiopie & d'Egypte Actiſan bannir dans le déſert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, ſe raporte au temps auquel on place la fuite des Iſraëlites conduits par Moïſe; car Flavien Joſeph dit que Moïſe fit la guerre aux Ethiopiens; & ce que Joſeph appelle guerre pouvait très bien être réputé brigandage par les hiſtoriens d'Egypte.

Ce qui achève d'éblouïr ces ſavants c'eſt la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Iſraëlites & celles d'un peuple de voleurs; ne ſe ſouvenant pas aſſez que Dieu lui-même dirigeait ces Iſraëlites, & qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paraît à ces critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit ſur ce païs de Canaan, & que s'ils en avaient ils n'auraient pas dû mettre à feu & à ſang un païs qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux critiques ſupoſent donc que les Hébreux firent toujours leur prémier métier de brigands. Ils penſent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans ſa haine conſtante pour l'Egypte, où l'on avait coupé les nez de

de ses pères, & dans la conformité de plusieurs pratiques Egyptiennes qu'il retint, comme le sacrifice de la vache rousse, le bouc émissaire, les ablutions, les habillements des prètres, la circoncision, l'abstinence du porc, les viandes pures & impures. Il n'est pas rare, disent-ils, qu'une nation haïsse un peuple voisin dont elle a imité les coutumes & les loix. La populace d'Angleterre & de France en est un exemple frapant.

Enfin, ces doctes trop confiants en leurs propres lumières dont il faut toujours se défier, ont prétendu que l'origine qu'ils attribuent aux Hébreux est plus vraisemblable que celle dont les Hébreux se glorifient. *Vous convenez avec nous*, leur dit Mr. Toland, *que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte, que vous leur avez pris des vases d'or & d'argent, & des habits. Toute la différence entre vôtre aveu & nôtre opinion c'est que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de Dieu. Mais à ne juger que par la raison il n'y a point de voleur qui n'en puissent dire autant. Est-il bien ordinaire que Dieu fasse tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ses maîtres? dans quel païs de la terre laisserait-on une telle rapine impunie? Suposons que les Grecs de Constantinople prennent toutes les garderobes des Turcs & toute leur vaisselle pour aller dire la Messe dans un désert, en bonne foi, croirez-vous que Dieu noiera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriser ce vol quoiqu'il soit fait à bonne intention?*

Ces

Ces détracteurs ne se contentent pas de ces assertions auxquelles il est si aisé de répondre, ils vont jusqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencèrent à fixer leur culte qui avait été jusques là fort incertain. Ce fut, disent-ils, au temps d'Esdras & de Néhémie. Ils aportent pour preuve le 4e. livre d'Esdras longtemps reçu pour canonique ; mais ils oublient que ce livre a été rejetté par le Concile de Trente. Ils s'apuyent du sentiment d'Aben-Esra, & d'une foule de théologiens tous hérétiques ; ils s'apuyent enfin de la décision de Neuton lui-même. Mais que peuvent tous ces cris de l'hérésie & de l'infidélité contre un Concile œcuménique ?

De plus, ils se trompent en croyant que Neuton attribue le Pentateuque à Esdras. Neuton croit que Samuel en fut l'auteur ou plutôt le rédacteur.

C'est encor un grand blasphême de dire avec quelques savants que Moïse tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais existé ; que toute sa vie est fabuleuse depuis son berceau jusqu'à sa mort ; que ce n'est qu'une imitation de l'ancienne fable arabe de Bachus transmise aux Grecs & ensuite adoptée par les Hébreux. Bacchus, disent-ils, avait été sauvé des eaux ; Bacchus avait passé la mer rouge à pied sec ; une colonne de feu conduisait son armée ; il écrivit ses loix sur deux tables de pierres ; des rayons sortaient de sa tête. Ces conformités leur font soupçonner que les Juifs attribuèrent cette ancienne

cienne tradition de Bacchus à leur Moïse. Les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Asie, & les écrits des Juifs étaient soigneusement cachés aux autres nations. Il est vraisemblable, selon ces téméraires, que la métamorphose d'Edith femme de Loth en statue de sel, est prise de la fable d'Euridice, que Samson est la copie d'Hercule, & le sacrifice de la fille de Jephté imité de celui d'Iphigénie. Ils prétendent que le peuple grossier qui n'a jamais inventé aucun art, doit avoir tout puisé chez les peuples inventeurs.

Il est aisé de ruiner tous ces sistèmes en montrant seulement que les auteurs Grecs excepté Homère sont postérieurs à Esdras qui rassembla & restaura les livres canoniques.

Dès que ces livres sont restaurés du temps de Cirus & d'Ataxerxes, ils ont précédé Hérodote, le premier historien des Grecs. Non-seulement ils sont antérieurs à Hérodote, mais le Pentateuque est beaucoup plus ancien qu'Homère.

Si on demande pourquoi ces livres si anciens & si divins ont été inconnus aux nations jusqu'au tems où les premiers chrêtiens répandirent la traduction faite en Grec sous Ptolomée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous apartient pas d'interroger la Providence. Elle a voulu que ces anciens monuments reconnus pour autentiques, annonçassent des merveilles, & que ces merveilles fussent ignorées de tous les peuples, jusqu'au temps où une nouvelle lumiére vint se manifester. Le christianisme a rendu témoi-

gnage à la loi Mosaïque au-dessus de laquelle il s'est élevé, & par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, & ne disputons pas.

EPILOGUE.

CE sont là les dernières lignes qu'écrivit mon oncle; il mourut avec cette résignation à l'être suprême, persuadé que tous les savants peuvent se tromper, & reconnaissant que l'Eglise Romaine est seule infaillible. L'Eglise Grecque lui en sçut très mauvais gré, & lui en fit de vifs reproches à ses derniers moments. Mon oncle en fut affligé; & pour mourir en paix il dit à l'Archevêque d'Astracan, allez, ne vous attristez pas, ne voyez-vous pas que je vous crois infaillible aussi? c'est du moins ce qui m'a été raconté dans mon dernier voyage à Moscou. Mais je doute toujours de ces anecdotes qu'on débite sur les vivants & sur les mourants.

CHAPITRE XXII.

Défense d'un General d'armée attaqué par des Cuistres.

APrès avoir vengé la mémoire d'un honnête prêtre, je cède au noble désir de venger celle de Bélizaire. Ce n'est pas que je croye Bélizaire exempt des faiblesses humaines. J'ai avoué avec candeur que l'abbé Bazin avait été trop goguenard, & j'ai quelque pente à croire que

que Bélizaire fut très ambitieux, grand pillard, & quelquefois cruel, courtisan tantôt adroit, & tantôt mal-adroit. Ce qui n'est point du tout rare.

Je ne veux rien dissimuler à mon cher lecteur. Il sait que l'Evêque de Rome Silverius fils de l'Evêque de Rome Hormisdas, avait acheté sa Papauté du Roi des Goths Théodat. Il sait que Bélizaire se croyant trahi par ce Pape, le dépouilla de sa simmare Episcopale, le fit revêtir d'un habit de palfrenier, & l'envoya en prison à Patare en Licie. Il sait que ce même Bélizaire vendit la papauté à un Sous-diacre nommé Vigile pour quatre cent marcs d'or de douze onces à la livre, & qu'à la fin ce sage Justinien fit mourir ce bon Pape Silvère dans l'île Palmaria. Ce ne sont là que de petites tracasseries de cour dont les panégiristes ne tiennent point de compte.

Justinien & Bélizaire avaient pour femmes les deux plus impudentes carognes qui fussent dans tout l'Empire. La plus grande faute de Bélizaire à mon sens, fut de ne savoir pas être cocu. Justinien son maître était bien plus habile que lui en cette partie. Il avait épousé une baladine des rues, une gueuse qui s'était prostituée en plein théatre; & celà ne me donne pas grande opinion de la sagesse de cet Empereur, malgré les loix qu'il fit compiler ou plutôt abréger par son fripon de Trébonien. Il était d'ailleurs poltron & vain, avare & prodigue, défiant & sanguinaire; mais enfin il sut fermer les yeux sur la lubricité énorme de Théodora; & Bélizaire voulut faire assassiner l'amant d'Antonine. On accuse aussi Bélizaire de beaucoup de rapines.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le vieux Bélizaire, qui n'était pas si aveugle que le vieux Justinien, lui donna sur la fin de sa vie de très bons conseils dont l'Empereur ne profita guères. Un Grec très ingénieux & qui avait conservé le véritable goût de l'éloquence dans la décadence de la littérature, nous a transmis ces conversations de Bélizaire avec Justinien. Dès qu'elles parurent, tout Constantinople en fut charmé. La quinziéme conversation surtout enchanta tous les esprits raisonnables.

Pour avoir une parfaite connaissance de cette anecdote, il faut savoir que Justinien était un vieux fou qui se mêlait de théologie. Il s'avisa de déclarer par un édit en 564. que le corps de Jésus-Christ avait été impassible & incorruptible, & qu'il n'avait jamais eu besoin de manger ni pendant sa vie ni après sa résurrection.

Plusieurs Evêques trouvèrent son édit fort scandaleux. Il leur annonça qu'ils seraient damnés dans l'autre monde & persécutés dans celui-ci ; & pour le prouver par les faits il exila le patriarche de Constantinople & plusieurs autres prélats, comme il avait exilé le Pape Silvère.

C'est à ce sujet que Bélizaire fait à l'Empereur de très sages remontrances. Il lui dit qu'il ne faut pas damner si légérement son prochain, encor moins le persécuter ; que Dieu est le père des hommes ; que ceux qui sont en quelque façon ses images sur la terre (si on ose le dire) doivent imiter sa clémence, & qu'il ne fallait pas faire mourir de faim le patriarche de Constantinople sous prétexte que Jésus-Christ n'avait

pas

pas eu besoin de manger. Rien n'est plus tolérant, plus humain, plus divin peut-être que cet admirable discours de Bélizaire. Je l'aime beaucoup mieux que sa derniére campagne en Italie, dans laquelle on lui reprocha de n'avoir fait que des sotises.

Les savants, il est vrai, pensent que ce discours n'est pas de lui, qu'il ne parlait pas si bien, & qu'un homme qui avait mis le Pape Silvère dans un cu de basse fosse, & vendu sa place quatre cent marcs d'or de douze onces à la livre, n'était pas homme à parler de clémence & de tolérance; ils soupçonnent que tout ce discours est de l'éloquent Grec Marmontelos qui le publia. Celà peut être. Mais considérez, mon cher lecteur, que Bélizaire était vieux & malheureux: alors on change d'avis, on devient compatissant.

Il y avait alors quelques petits Grecs envieux, pédants ignorants, & qui faisaient des brochures pour gagner du pain. Un de ces animaux nommé Cogeos, eut l'impudence d'écrire contre Bélizaire, parce qu'il croyait que ce vieux général était mal en cour.

Bélizaire depuis sa disgrace était devenu dévot; c'est souvent la ressource des vieux courtisans disgraciés, & même encore aujourd'hui les grands Visirs prennent le parti de la dévotion, quand au lieu de les étrangler avec un cordon de soye on les relègue dans l'ile de Mitilêne. Les belles dames aussi se font dévotes comme on fait, vers les cinquante ans, surtout si elles sont bien enlaidies; & plus elles sont laides, plus elles sont ferventes. La dévotion de Bélizaire

était très humaine ; il croyait que Jésus-Christ était mort pour tous, & non pas pour plusieurs. Il disait à Justinien que Dieu voulait le bonheur de tous les hommes : & celà même tenait encor un peu du courtisan ; car Justinien avait bien des péchés à se reprocher ; & Bélizaire dans la conversation lui fit une peinture si touchante de la miséricorde divine, que la conscience du malin vieillard couronné en devait être rassurée.

Les ennemis secrets de Justinien & de Bélizaire suscitèrent donc quelques pédants qui écrivirent violemment contre la bonté de Dieu. Le folliculaire Cogeos entr'autres s'écria dans sa brochure page 63, *Il n'y aura donc plus de réprouvés !* Si-fait, lui répondit-on, tu seras très réprouvé : console toi, l'ami ; sois reprouvé toi & tes semblables, & sois sûr que tout Constantinople en rira. Ah ! cuistres de collège, que vous êtes loin de soupçonner ce qui se passe dans la bonne compagnie de Constantinople !

POSTSCRIPTUM.

Défense d'un Jardinier.

LE même Cogeos attaqua non moins cruellement un pauvre jardinier d'une province de Capadoce, & l'accusa page 54 d'avoir écrit ces propres mots, *Nôtre religion avec toute sa révélation n'est, & ne peut être que la religion naturelle perfectionnée.*

Voyez, mon cher lecteur, la malignité & la ca-

calomnie ! Ce bon jardinier était un des meilleurs chrétiens du canton, qui nourrissait les pauvres des légumes qu'il avait semées, & qui pendant l'hyver s'amusait à écrire pour édifier son prochain qu'il aimait. Il n'avait jamais écrit ces paroles ridicules & presque impies, *avec toute sa révélation* (une telle expression est toujours méprisante :) cet homme *avec tout son latin*, ce *critique avec tout son fatras.* Il n'y a pas un seul mot dans ce passage du jardinier qui ait le moindre raport à cette imputation. Ses œuvres ont été recueillies, & dans la dernière édition de 1764. page 252, ainsi que dans toutes les autres éditions, on trouve le passage que Cogéos ou Cogé a si lâchement falsifié. Le voici en Français tel qu'il a été fidélement traduit du Grec.

„ Celui qui pense que Dieu a daigné mettre „ un raport entre lui & les hommes, qu'il les „ a fait libres, capables du bien & du mal, & „ qu'il leur a donné à tous ce bon sens qui est „ l'instinct de l'homme, & sur lequel est fondée „ la loi naturelle, celui-là sans doute a une „ religion, & une religion beaucoup meilleure „ que toutes les sectes qui sont hors de notre „ église : car toutes ces sectes sont fausses, & „ la loi naturelle est vraie. Nôtre religion révé„ lée n'est même, & ne pouvait être que cette „ loi naturelle perfectionnée. Ainsi le Theïsme „ est le bon sens qui n'est pas encore instruit de „ la révélation, & les autres religions sont le „ bon sens perverti par la superstition. "

Ce morceau avait été honoré de l'approbation du patriarche de Constantinople & de plusieurs

Evêques ; il n'y a rien de plus chrêtien, de plus catholique, de plus sage.

Comment donc ce Cogé osa-t-il mêler son venin aux eaux pures de ce jardinier ? Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & faire condamner Bélizaire ? N'est-ce pas assez d'être dans la derniére classe des derniers écrivains ? faut-il encor être faussaire ? Ne savais-tu pas, ô Cogé, quels châtiments étaient ordonnés pour les crimes de faux ? Tes pareils sont d'ordinaire aussi mal instruits des loix que des principes de l'honneur. Que ne lisais-tu les instituts de Justinien au titre de *Publicis judiciis*, & la loi *Cornelia* ?

Ami Cogé, la falsification est comme la poligamie ; *c'est un cas, un cas pendable.*

Ecoute, misérable, voi combien je suis bon, je te pardonne.

Dernier avis au Lecteur.

AMi lecteur, je vous ai entretenu des plus grands objets, qui puissent intéresser les doctes, de la formation du monde selon les Phéniciens, du déluge, des dames de Babilone, de l'Egypte, des Juifs, des montagnes & de Ninon. Vous aimez mieux une bonne comédie, un bon opéra comique, & moi aussi. Réjouissez-vous ; & laissez ergoter les pédants. La vie est courte. Il n'y a rien de bon, dit Salomon, que de vivre avec son amie & de se réjouir dans ses œuvres.

LET-

LETTRÉS A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE PRINCE DE ***

Sur Rabelais, & sur d'autres Auteurs accusés d'avoir mal parlé de la Religion Chrêtienne.

SUR RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

PUis que Votre Altesse veut connaître à fond Rabelais, je commencerai par vous dire, que sa vie, qui est imprimée au commencement de son Gargantua, est aussi fausse & aussi absurde que l'Histoire de Gargantua même; on y trouve que le Cardinal du Belley l'ayant mené à Rome, & ce Cardinal ayant baisé le pié droit du Pape, & ensuite la bouche, Rabelais dit, qu'il lui voulait baiser le derriére, & qu'il fallait que le St. Pére commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance & de la personne rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imagi-

imaginée que par des gens de la lie du Peuple dans un Cabaret.

Sa prétendue Requête au Pape est du même genre : On suppose qu'il pria le Pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé ; parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire bruler un fagot & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du Pape.

L'avanture qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse & aussi peu vraisemblable : on prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'Hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets : *Poison pour faire mourir le Roi*, *poison pour faire mourir la Reine*, &c. Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit & nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coutât rien, & pour faire rire le Roi : on ajoute que c'était dans le tems même que le Roi & toute la France pleuraient le Dauphin *François* en 1536. qu'on avait crû empoisonné, & lorsqu'on venait d'écarteler Montécuculi soupçonné de cet empoisonnement. Les Auteurs de cette platte historiette n'ont pas fait réflexion que sur une demi-preuve aussi terrible, on aurait jetté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire & extraordinaire, & que dans des circonstances aussi funestes, & dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célébres ont été défigurées par des contes,

tes, qui ne méritent pas plus de croyance.

Son Livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes & des plus grossiéres ordures qu'un Moine yvre puisse vomir ; mais aussi il faut avoüer que c'est une Satyre très-curieuse du Pape, de l'Eglise, & de tous les événemens de son tems. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie ; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue : *Posez le cas*, dit-il, *qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses & bien correspondantes au nom, toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des Sirénes, ains à plus haut sens interpréter ce que par avanture cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire ? c'est comme dit Platon Lib. 2. de Rep. la bête du monde plus philosophe, si vous l'avez, vous avez pû noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, & de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire ? quel est l'espoir de son étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'ung peu de moüelle.*

Mais qu'arrive-t-il ? très-peu de Lecteurs ressemblérent au chien qui succe la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire, aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses dont le Livre est plein. Si malheureusement pour Rabelais on avait trop pénétré le sens du Livre, si on l'avait jugé sérieusement, il est à croire qu'il lui en aurait couté la vie, comme

comme à tous ceux qui dans ce tems-là écrivaient contre l'Eglise Romaine.

Il est clair que Gargantua est François I., Louis XII. est grand Gousier, quoiqu'il ne fût pas le pére de François, & Henri II. est Pantagruel: l'éducation de Gargantua, & le chapitre des torches-cu, sont une Satyre de l'éducation qu'on donnait alors aux Princes : les couleurs blanc & bleu désignent évidemment la livrée des Rois de France.

La guerre pour une charette de fouasses, est la guerre entre Charles V. & François I., qui commença pour une querelle trés-légère entre la Maison de Bouillon la Marck & celle de Chimay; & cela est si vrai que Rabelais appelle Marckuet le conducteur des fouasses par qui commença la noise.

Les Moines de ce tems-là sont peints très-naïvement sous le nom de Frère Jean des Entomures : Il n'est pas possible de méconnaître Charles-Quint dans le portrait de Picrocole.

A l'égard de l'Eglise, il ne l'épargne pas. Dès le premier Livre au Chapitre 39. voici comme il s'exprime : „ Que Dieu est bon qui nous
„ donne ce bon piot ! j'advouë Dieu que si
„ j'eusse été au temps de Jésus-Christ, j'eusse
„ bien engardé que les Juifs l'eussent preins
„ au jardin d'Olivet. Ensemble le Diable me
„ faille si j'eusse failli à couper les jarrêts à
„ Messieurs les Apôtres qui fuirent tant lâche-
„ ment après qu'ils eurent bien soupé, & lais-
„ sérent leur bon Maître au besoing. Je hais
„ plus que poison un homme qui fuit quand

„ il

„ il faut jouer des couteaux. Hon, que je ne
„ ſuis Roi de France pour quatre-vingt ou
„ cent ans ! par Dieu, je vous acoutrerais en
„ chiens courtaults les fuyards de Pavie.

On ne peut ſe méprendre à la Généalogie de Gargantua, c'eſt une parodie très ſcandaleuſe de la Généalogie la plus reſpectable ; *de ceux-là*, dit-il, *ſont venus les Géants, & par eux Pantagruël ; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth.

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de ſoupe, & qui régna du tems du déluge.

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf ;

Qui engendra F... ânon,

Qui engendra V... de grain,

Qui engendra Grand Gouſier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruël mon Maître.

On ne s'eſt jamais tant moqué de tous nos Livres de Théologie que dans le Catalogue des Livres que trouva Pantagruel dans la Bibliothèque de St. Victor, c'eſt *biga ſalutis*, *braguetta juris*, *pantoufla decretorum*, la c...... barine des preux, le décret de l'Univerſité de Paris, ſur la gorge des filles ; l'aparition de Gertrude à une nonin en mal d'enfant ; le moutardier de pénitence, *Tartareus de modo cacandi*, l'invention de Ste. Croix par les Clercs de fineſſe, le couillage des Promoteurs, la Cornemuſe des Prélats, la profiterole des Indulgences, *Utrum chimera in vacuo bombinans poſſit*

poſſit comedere ſecundas intentiones; quæſtio debatuta per decem hebdomadas in Concilio Conſtantienſi; les brimborions des Céléſtins, la ratoire des Théologiens, *Chacouillonis de Magiſtro*, les aiſes de la vie Monachale, la pate-notre du ſinge, les gréſillons de dévotion, le viedaſe des Abbés &c.

Lorſque Panurge demande conſeil à frère Jean des Entomures pour ſavoir s'il ſe mariera & s'il ſera cocu, Frère Jean recite ſes Litanies. Ce ne ſont pas les litanies de la Vierge, ce ſont les litanies du c. c. mignon, co. moignon, c. patté, co. laitté &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un Laïque: mais dans un Prêtre!

Après cela Panurge va conſulter le Théologal Hipotadée, qui lui dit qu'il ſera cocu s'il plait à Dieu. Pantagruël va dans l'iſle des Lanternois; ces Lanternois ſont les ergoteurs Théologiques qui commencèrent ſous le régne de Henri II. ces horribles diſputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'Iſle de Tohu Bohu, c'eſt-à-dire de la confuſion, eſt l'Angleterre, qui changea quatre fois de Religion depuis Henry VIII.

On ſait aſſez que l'Iſle de Papefiguiére déſigne les Hérétiques. On connait les Papimanes; ils donnent le nom de Dieu au Pape. On demande à Panurge s'il eſt aſſez heureux pour avoir vû le St. Père? Panurge répond qu'il en a vû trois, & qu'il n'y a guères profité. La Loi de Moïſe eſt comparée à celle de Cibèle, de Diane, de Numa; les Décrétales ſont appelées Décro-

Décrotoires. Panurge assure que s'étant torché le cul avec un feuillet des Décrétales appellées Clémentines, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses Messes qu'on appelle Messes séches, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La Confession y est tournée en ridicule. Pantagruël va consulter l'Oracle de la Dive Bouteille, pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Epistémon s'écrie en chemin, *Vivat, fifat, pipat, bibat, c'est le secret de l'Apocalipse.* Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la Communion sous les deux espèces. On rencontre des Gastrolacs, c'est-à-dire, des possédés. Gaster invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'Isle où est l'Oracle de la Dive Bouteille, ils abordent à l'Isle sonnante, où sont Cagots, Clergots, Monagots, Prétregots, Abbégots, Evêgots, Cardingots & enfin le Papegot qui est unique dans son espèce. Les Cagots avaient conchié toute l'Isle sonante. Les Capucingots étaient les animaux les plus puants & les plus maniaques de toute l'Isle.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudoui-

douiner pendant le temps de la foire, font des emblêmes assez intelligibles du célibat des Prêtres, & des débauches qu'on leur imputait.

Les Voyageurs *sont admis devant le Papegot.* Panurge veut jetter *une pierre à un Evêque* qui ronflait à la Grand-Messe, *Maître Editue* (c'est-à-dire Maître Sacristain) l'en empêche en lui disant, *Homme de bien, frappe, feris, tuë & meurtris tous Rois, Princes du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des Cieux les Anges, de tout auras pardon du Papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.*

De l'Isle sonnante on va au Royaume de Quintessence, ou Entelléchie ; or Entelléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le Pape ; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la Cour de Rome.

Les Ordres mendians habitent l'isle des Frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosillabes à toutes les questions que Panurge fait sur leurs garces. Combien sont-elles ? *Vingt.* Combien en voudriez-vous ? *Cent.*

Le remuement des fesses quel est-il ? *dru.*

Que disent-elles en culetant ? *mot.*

Vos instruments quels sont ils ? *grands.*

Quantesfois de bon compte le faites-vous par jour ? *Six.* Et de nuict ? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'Oracle de la Dive Bouteille.

teille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer l'Hostie; & c'est encor l'usage en Allemagne. Les Réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de Jésus-Christ. L'Eglise Romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os & la chair. Cependant les Prêtres Catholiques buvaient du vin, & ne voulaient pas que les Séculiers en bussent. Il y avait dans l'Isle de l'Oracle de la Dive Bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le Grand Pontife Bacbuc en donna à boire aux Pélerins en leur disant ces mots : „ Jadis „ ung Capitaine Juif, docte & chevaleureux, „ conduisant son peuple par les déserts en extrême famine, impétra des Cieux la manne, „ laquelle leur était de goût tel par imagination „ que paravant leur étaient réellement les viandes. Ici de même beuvants de cette liqueur mirifique sentirez goût de tel vin comme l'aurez imaginé. Or *imaginez*, & *beuvez* : ce que „ nous feimes ; puis s'écria Panurge, disant ; „ Par Dieu, c'est ici vin de Baune, meilleur „ que oncques jamais je beus, ou je me donne „ à nonante & seize Diables.

Le fameux Doyen d'Irlande Swift a copié ce trait dans son Conte du Tonneau, ainsi que plusieurs autres : Milord Pierre donne à Martin & à Jean ses fréres un morceau de pain sec pour leur diner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez, Monſeigneur, que Rabelais dédia la partie de ſon livre qui contient cette ſanglante ſatyre de l'Egliſe Romaine, au Cardinal Odet de Châtillon, qui n'avait pas encore levé le maſque, & ne s'était pas déclaré pour la Religion Proteſtante. Son Livre fut imprimé avec privilège; & le privilège pour cette ſatyre de la Religion Catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on faiſait en ce tems-là beaucoup plus de cas que des Papegots, & des Cardingots. Jamais ce Livre n'a été défendu en France; parce que tout y eſt caché ſous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laiſſé le loiſir de démêler le véritable but de l'Auteur.

Croiriez-vous bien que le boufon qui riait ſi hautement de l'ancien & du nouveau Teſtament ait été Curé? Comment mourut-il? en diſant, *Je vais chercher un grand peut-être.*

Le Duchat a chargé de nottes les ouvrages de Rabelais, & ſelon la digne coutume des Commentateurs, il n'explique preſque rien de ce que le Lecteur voudrait entendre; mais il nous apprend ce que l'on ne ſe ſoucie guères de ſavoir.



SECON-

SECONDE LETTRE.

Sur les Prédéceſſeurs de Rabelais en Allemagne, & en Italie, & d'abord du Livre intitulé litteræ virorum obſcurorum.

MONSEIGNEUR,

VOtre Alteſſe me demande ſi avant Rabelais quelqu'un avait écrit dans ce goût; je vous répondrai que probab'ement ſon modèle a été le recueil des lettres des *gens obſcurs*, qui parut en Allemagne au commencement du ſeiziéme ſiècle: ce recueil eſt en Latin; mais il eſt écrit avec autant de naïveté, & de hardieſſe que Rabelais. Voici une ancienne traduction d'un paſſage de la 28e. lettre.

Il y a concordance entre les ſacrés cahiers, & les fables poëtiques, comme le pourrez notter, du ſerpent Python, occis par Apollon comme le dit le Pſalmiſte. *Ce Dragon qu'avez formé pour vous en gauſſer.* Saturne vieux père des Dieux qui mange ſes enfans eſt en Ezéchiel, lequel dit, *Vos péres mangeront leurs enfans.* Diane ſe pourmenant avec force Vierges eſt la bienheureuſe Vierge Marie, ſelon le Pſalmiſte, lequel dit, *Vierges viendront après elle.* Caliſto déflorée par Jupiter & retournant au Ciel eſt en Matthieu chap. XII. Je *reviendrai dans la maiſon dont je ſuis ſortie.* Aglaure tranſmuée en pierre ſe trouve en Job ch. XLII.

 ſon

ſon *cœur s'endurcira comme pierre.* Europe engroſſée par Jupiter eſt en Salomon; *écoute, fille, voi, & incline ton oreille, car le Roi t'a concupiſcée.* Ezéchiel a prophétiſé d'Actéon qui vit la nudité de Diane; *tu étais nuë, j'ai paſſé par là, & je t'ai vuë.* Les poëtes ont écrit que Bacchus eſt né deux fois, ce qui ſignifie le *Chriſt* né *avant les ſiècles & dans le ſiècle.* Sémélé qui nourrit Bacchus eſt le prototype de la bienheureuſe Vierge; car il eſt dit en Exode, *pren cet enfant*, nourri le moi & *tu auras ſalaire.*

Ces impiétés ſont encor moins voilées que celles de Rabelais.

C'eſt beaucoup que dans ce tems là on commençat en Allemagne à ſe moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître Acacius Lampirius une raillerie aſſez forte ſur la conjuration qu'on employait pour ſe faire aimer des filles. Le ſecret conſiſtait à prendre un cheveu de la fille: on le plaçait d'abord dans ſon haut de chauſſe: on faiſait une confeſſion générale, & l'on faiſait dire trois Meſſes, pendant leſquelles on mettait le cheveu autour de ſon cou, on allumait un cierge béni au dernier Evangile, & on prononçait cette formule: *O Cierge! je te conjure par la vertu du Dieu Tout-puiſſant, par les neuf Chœurs des Anges, par la vertu goſdriene, améne-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la ſaboule à mon plaiſir &c.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres ſont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il eſt

est impossible de rendre en Français ; il y a surtout une lettre de Pierre de la Charité, messager de Grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en Français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le Pape peut rendre phisiquement légitime un enfant bâtard : il y en á une autre de Jean de Schwinfordt maître ès arts, où l'on soutient que Jésus-Christ a été moine, St. Pierre Prieur du Couvent, Judas Iscariote maître d'hôtel, & l'Apôtre Philippe portier.

Jean Schelontzigue raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence Jacques Hoestrat (grande ruë,) ci-devant Inquisiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis, Pére, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? il me répondit : *Je suis celui qui suis* ; je lui dis alors, Vous êtes maître Jacques de *Grande ruë* ; Sacré char d'Elie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'est un scandale ; *celui qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit, *ils sont venus en chariots & sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis, par le Seigneur il est grande pluye, & grand froid : il leva les mains au Ciel en disant, *Rosée du Ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du Ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voila précisément le stile de Rabelais, & je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces lettres des gens obscurs lorsqu'il écrivait son Gargantua, & son Pantagruel.

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands hommes, alla vite ſonner à la porte des Cordeliers pour ſe faire faire un bâtard, eſt abſolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obſcénités, & les mêmes ſcandales fourmillent dans ces deux ſinguliers livres.

Des anciennes facéties Italiennes.

L'Italie dès le quatorziéme ſiècle avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez ſeulement dans Bocace la confeſſion de Ser Ciapelleto à l'article de la mort; ſon Confeſſeur l'interroge; il lui demande s'il n'eſt jamais tombé dans le péché d'orgueil; ah! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaiſance en moi-même, en réfléchiſſant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. Avez-vous été gourmand? hélas oui, mon père, car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeuné au pain & à l'eau trois fois par ſemaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'apétit & de délice, que ma gourmandiſe a ſans doute déplu à Dieu. Et l'avarice, mon fils? Hélas, mon père, je ſuis coupable du péché d'avarice, pour avoir quelquefois fait le commerce afin de donner tout mon gain aux pauvres. Vous êtes-vous mis quelquefois en colére? Oh tant! quand je voiais le ſervice divin ſi négligé & les pécheurs ne pas obſerver les commandemens de Dieu, comme je me mettais en colère!

Enſui-

Ensuite Ser Ciapelletto s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de Dimanche ; le Confesseur le r'assure & lui dit que Dieu lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes, & lui dit que Dieu ne lui pardonnera jamais ; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible ; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non, Dieu ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un Saint de Ciapelleto, qui avait été le plus grand fripon de son tems.

Le Chanoine Luigi Pulci est beaucoup plus licentieux dans son poëme du Morgante. Il commence ce poëme par tourner en ridicule les premiers versets de l'Evangile de St. Jean.

In principio era il Verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e el Verbo lui,
Questo erà il principio al parer mio &c.

J'ignore après tout, si c'est par naïveté, ou par impiété que le Pulci ayant mis l'Evangile à la tête de son poëme le finit par le *Salve Regina* ; mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui : on condamnerait plus encore la réponse de Morgante à Margutte : ce Margutte demande à Morgante s'il est Chrétien ou Musulman.

E se gli crede in Cristo o in Maometto.
Respose allor Margutte, per dir tel tosto,
Io non credo più al nero che al azurro;
Ma nel Cappone o lesso o voglia arrosto.

. . . . . .

Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.

. . . .

Or queste son tre virtu Cardinale!
La gola, il dado, el culo como io t'ho detto.

Une chose bien étrange c'est que presque tous les Ecrivains Italiens du XIV. XV. & XVI. siécle ont très-peu respecté cette même réligion dont leur patrie était le centre : plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, & les premiers Pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la Cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du Pastor fido.

Il longo conversar genera noia,
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises Machiavel, l'Arioste, l'Aretin, l'Archevêque de Benevent. La Casa, Pomponace, Cardan, & tant d'autres savans, sont assez connues ; les Papes n'y faisaient nulle attention ; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne se mêlat point du Gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs Dieux ; mais qui ne troublérent jamais le culte reçu.

Il

Il n'y eut que Giordano Bruno, qui ayant bravé l'Inquifiteur à Venife, & s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme fi puiffant & fi dangereux, fut recherché pour fon livre *della beftia triumphante*; on le fit périr par le fupplice du feu, fupplice inventé parmi les Chrêtiens contre les hérétiques. Ce livre très rare eft pis qu'hérétique; l'Auteur n'admet que la loi des Patriarches, la loi naturelle; il fut compofé, & imprimé à Londres chez le Lord Philippe Sidney, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, favori de la Reine Elifabeth.

Parmi les incrédules on range communément tous les Princes & les politiques d'Italie du quatorziéme, quinziéme & feiziéme fiécles. On prétend que fi le Pape Sixte IV. avait eu de la Religion, il n'aurait pas trempé dans la confpiration des Pazzi, pour laquelle on pendit l'Archevêque de Florence en habits Pontificaux aux fenêtres de l'Hôtel de Ville. Les affaffins des Médicis qui exécutèrent leur parricide dans la Cathédrale au moment que le prêtre montrait l'Euchariftie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'Euchariftie: il parait impoffible qu'il y eût le moindre inftinct de religion dans le cœur d'un Alexandre VI. qui faifait périr par le ftilet, par la corde, ou par le poifon tous les petits Princes dont il raviffait les Etats, & qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis* dans le tems qu'ils rendaient les derniers foupirs.

On ne tarit point fur ces affreux exemples. Hélas! Monfeigneur, que prouvent-ils? Que le

frein

frein d'une Religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la deshonorent & qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la Religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité, & moins de forfaits. Quiconque croit fermement un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, & le poignard lui tombera des mains; mais les Italiens alors ne connaissant le Christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises & les fourberies des Moines, s'imaginaient qu'il n'est aucune Religion, parce que leur Religion ainsi deshonorée leur paraissait absurde. De ce que Savonarole avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de Dieu; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces tems affreux leur fit commettre mille crimes: leur philosophie non moins affreuse étouffa leurs remords; ils voulurent anéantir le Dieu qui pouvait les punir.

TROISIEME LETTRE.

Sur Vanini.

MONSEIGNEUR,

VOus me demandez des mémoires sur Vanini; je ne puis mieux faire que de transcrire ici ce qui en est raporté dans la sixiéme édition

édition d'un petit ouvrage composé par une société de gens de Lettres, attribué très mal à propos à un homme célèbre (p. 41.)

Franchissons tout l'espace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'auteur du livre des trois Imposteurs, conjointement avec son Chancelier de Vineis.

Nôtre grand Chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussitôt d'athéisme (*) : *homo doctus, sed verus atheos*. Un Jésuite autant au dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au dessous d'Homère; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite Garasse, en un mot, trouve partout des Athéistes : c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaine. Il appelle Théodore de Béze Athéiste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate, parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu, il était précisément tout le contraire.

C'était

(*) Commentarium rerum Gallicarum Lib. 28.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de ſon métier; diſputeur à outrance ſur les quiddités, & ſur les univerſaux; *& utrum chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait veine en lui qui tendit à l'athéiſme. Sa notion de Dieu eſt de la théologie la plus ſaine, & la plus approuvée. *Dieu eſt ſon principe & ſa fin, père de l'une & de l'autre, & n'ayant beſoin ni de l'une ni de l'autre; éternel ſans être dans le tems; préſent partout ſans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni paſſé ni futur; il eſt partout & hors de tout; gouvernant tout & ayant tout créé; immuable, infini ſans parties; ſon pouvoir eſt ſa volonté &c.*

Vanini ſe piquait de renouveller ce beau ſentiment de Platon, embraſſé par Averroës, que Dieu avait créé une chaine d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chainon eſt attaché à ſon trône éternel; idée à la vérité plus ſublime que vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'athéiſme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin opoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavants ou de pédants, contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de Vanini; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques Théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon

ami

ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être Athée enſeignant l'athéiſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'égliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille, il ſuffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un Créateur. Alors il prononça un très beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un Etre Suprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Préſident Grammont qui était alors à Toulouſe, raporte ce diſcours dans ſon hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend, *que Vanini diſait tout cela par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Préſident Grammont? Il eſt évident que ſur la réponſe de Vanini, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'Athéiſme. Mais qu'arriva-t-il? ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier; on ſoutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait; on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres, ce qui eſt très aiſé & très commun, en prenant les objec-

objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin, la faction qui l'opprimait arracha des Juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il falait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime, & très minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéïsme. Quelle pitié! Comment un pauvre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages? Comment aurait-il pû persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéïsme? Personne avant le père Mersenne n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répetée, on en a infecté les Journaux, les Dictionnaires historiques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses pensées diverses, parle de Vanini comme d'un Athée: il se sert de cet exemple pour apuyer son paradoxe, *qu'une société d'Athées peut subsister*; il assure que Vanini était un homme de mœurs très réglées; & qu'il fut le martir de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points; le prêtre Vanini nous aprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait

avait eu une maitresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite, mais il n'était point Athée.

Un siècle après sa mort, le savant La Croze, & celui qui a pris le nom de Philalète, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais Auteur, presque personne ne lit ses Apologies.

J'ajouterai à ces sages réflexions, qu'on imprima une vie de Vanini à Londres en 1717. Elle est dédiée à Mylord North and Grei. C'est un Français réfugié son Chapelain qui en est l'auteur. C'est assez de dire pour faire connaître le personnage, qu'il s'apuie dans son histoire sur le témoignage du Jésuite Garasse, le plus absurde & le plus insolent calomniateur, & en même tems le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les Jésuites. Voici les paroles de Garasse, citées par le Chapelain, & qui se trouvent en effet dans la doctrine curieuse de ce Jésuite page 144.

„ Pour Lucile Vanin, il était Napolitain, „ homme de néant, qui avoit rodé toute l'I- „ talie en chercheur de repues franches, & une „ bonne partie de la France en qualité de pé- „ dant. Ce méchant bélistre étant venu en Gas- „ cogne en 1617. faisait état d'y semer avan- „ tageusement son yvroie, & faire riche mois- „ son d'impieté, cuidant avoir trouvé des esprits „ susceptibles de ses propositions. Il se glis- „ sait dans les noblesses effrontément pour y „ piquer l'escabelle aussi franchement que s'il

„ eût

„ eût été domeſtique, & aprivoiſé de tout tems
„ à l'humeur du pays ; mais il rencontra des
„ eſprits plus forts & réſolus à la défenſe de
„ la vérité qu'il ne s'était imaginé.

Que pouvez-vous penſer, Monſeigneur, d'une vie écrite ſur de pareils mémoires ? Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que lorſque ce malheureux Vanini fut condamné, on ne lui repréſenta aucun de ſes livres dans leſquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu Athéiſme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre Napolitain étaient des livres de Théologie & de Philoſophie, imprimés avec privilège & aprouvés par des Docteurs de la faculté de Paris. Ses Dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, & qu'on ne peut guères condamner que comme un ouvrage très ennuieux, furent honorés des plus grands éloges en Français, en Latin ; & même en Grec. On voit ſurtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux Docteur de Paris.

Vaninus, vir mente potens ſophiæque magiſter
Maximus, Italiæ decus & nova gloria gentis.

Ces deux vers furent imités depuis en Français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître & chérir la ſageſſe.

Mais tous ces éloges ont été oubliés : & on ſe ſouvient ſeulement qu'il a été brulé vif. Il faut avouer qu'on brule quelquefois les gens un peu légérement ; témoin Jean Hus, Jerome de

de Prague, le Conseiller Anne Dubourg, Servet, Antoine, Urbain Grandier, la Maréchale d'Ancre, Morin & Jean Calas; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les Sectes Chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes, horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la République Romaine, & à tous les peuples de l'antiquité; horreur à peine abolie parmi nous, & qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'ayeux si abominables.

QUATRIEME LETTRE.

Des Auteurs Anglais qui ont eu le malheur d'écrire contre la Religion; & particuliérement de Warburton.

VOtre Altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non seulement contre l'Eglise Romaine, mais contre l'Eglise Chrêtienne; le nombre en est prodigieux surtout en Angleterre. Un des premiers est le Lord Herbert de Cherburi, mort en 1648. connu par ses traités de la religion des Laïques, & de celle des Gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai Pontife est le Magistrat; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nou-

veauté. Pour du ſcandale, c'eſt-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait; mais de la nouveauté non; car en Angleterre le Roi était dès longtems le chef de l'égliſe. L'impératrice de Ruſſie en eſt le chef dans un pays plus vaſte que l'Empire Romain. Le Sénat dans la République était le chef de la religion, & tout Empereur Romain était ſouverain Pontife.

Le Lord Shaftersbury ſurpaſſa de bien loin Herbert & Hobbes pour l'audace & pour le ſtile. Son mépris pour la religion Chrêtienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de Voolaſton eſt écrite avec bien plus de ménagement; mais n'ayant pas les agréments de Mylord Shaftersburi, ce livre n'a été guères lu que des philoſophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violents. C'était une ame fiére & indépendante; né dans la pauvreté il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La perſécution l'irrita; il écrivit contre la Religion Chrêtienne par haine & par vengeance.

Dans ſon premier livre intitulé, *la Religion Chrêtienne ſans myſtères*, il avait écrit lui-même un peu miſtérieuſement, & ſa hardieſſe était couverte d'un voile. On le condamna, on le pourſuivit en Irlande: le voile fut bientôt déchiré. Ses origines judaïques, ſon Nazaréen, ſon Pantéiſticon furent autant de combats qu'il livra ouvertement au Chriſtianiſme. Ce qui eſt étran-

étrange, c'eſt qu'ayant été oprimé en Irlande pour le plus circonſpect de ſes ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accuſa d'avoir fini ſon Pantéiſticon par cette priére blaſphématoire qui ſe trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & ſempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitius ut qui heſternis oculis ægroti facti ſunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum, Amen!*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une priére de l'Egliſe Romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reſte, il eſt démontré que cette priére profane n'eſt point de Toland; elle avait été faite deux cent ans auparavant en France par une ſocieté de buveurs, on la trouve dans le Carême allégoriſé imprimé en 1563. Ce fou de Jéſuite Garaſſe en parle dans ſa doctrine curieuſe livre 2. page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses derniéres paroles furent *je vais dormir*. Il y a encor quelques piéces de vers à l'honneur de ſa mémoire; ils ne ſont pas faits par des prêtres de l'Egliſe Anglicane.

De Loke.

C'eſt à tort qu'on a compté le grand philoſophe Loke parmi les ennemis de la Religion Chrêtienne. Il eſt vrai que ſon livre *du Chriſtianiſme raiſonnable* s'écarte aſſez de la foi ordinaire;

R 2 mais

mais la religion des primitifs appellés Trembleurs, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encor plus éloignée du christianisme ordinaire ; & cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que Dieu le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment à la pensée & à la matiére. Mr. de Voltaire l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que Dieu peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre & saint prêtre Gassendi, pieux défenseur de ce que la doctrine d'Epicure peut avoir de bon. Voyez sa fameuse Lettre à Descartes.

„ D'où vous vient cette notion ? Si elle pro-
„ cède du corps, il faut que vous ne soyez pas
„ sans extension. Aprenez nous comment il se
„ peut faire que l'espèce ou l'idée du corps,
„ qui est étendu, puisse être reçue dans vous,
„ c'est-à-dire dans une substance non éten-
„ due .... Il est vrai que vous connaissez que
„ vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce
„ de substance vous êtes, vous qui pensez, quoi-
„ que l'opération de la pensée vous soit connue.
„ Le principal de vôtre essence vous est caché,
„ & vous ne savez point quelle est la nature de
„ cette substance, dont l'une des opérations est
„ de penser &c. "

Loke mourut en paix en disant à Madame Masham & à ses amis qui l'entouraient, *La vie est une pure vanité.*

De

De l'Evêque Tailor & de Tindal.

On a mis peut-être avec autant d'injuſtice, Tailor Evêque de Cannor parmi les mécréants, à cauſe de ſon livre du guide des douteurs.

Mais pour le docteur Tindal auteur du Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde, il a été conſtamment le plus intrépide ſoutien de la religion naturelle, ainſi que de la maiſon roiale de Hanovre. C'était un des plus ſavants hommes d'Angleterre dans l'hiſtoire. Il fut honoré juſqu'à ſa mort d'une penſion de deux cent livres ſterling. Comme il ne goutait pas les livres de Pope, qu'il le trouvait abſolument ſans génie & ſans imagination, & ne lui accordait que le talent de verſifier, & de mettre en œuvre l'eſprit des autres, Pope fut ſon implacable ennemi. Tindal de plus était un Wig ardent, & Pope un Jacobite. Il n'eſt pas étonnant que Pope l'ait déchiré dans ſa Dunciade, ouvrage imité de Driden, & trop rempli de baſſeſſes & d'images dégoutantes.

De Collins.

Un des plus terribles ennemis de la religion chrêtienne a été Antoine Collins grand Tréſorier de la Comté d'Eſſex, bon métaphiſicien, & d'une grande érudition. Il eſt triſte qu'il n'ait fait uſage de ſa profonde dialectique que contre le chriſtianiſme. Le Docteur Clarke, célébre Socinien, auteur d'un très bon livre où il démontre l'exiſtence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une maniére ſatisfaiſante, & a été réduit aux injures.

Ses recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, sur les fondements de la religion chrêtienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurés des ouvrages victorieux.

De Wolston.

Le trop fameux Thomas Wolston, maître-es-arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de Jesus-Christ, & leva l'étendart si hautement qu'il faisait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encor porté si loin la témérité & le scandale. Il traite de contes puériles & extravagans les miracles & la résurrection de nôtre Sauveur. Il dit que quand Jesus-Christ changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déja yvres, c'est qu'aparemment il fit du punch. Dieu emporté par le Diable sur le pinacle du temple & sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui parait un blasphême monstrueux. Le Diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté des figues quand ce n'était pas le tems des figues, la transfiguration de Jesus, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec Moïse & Elie, enfin toute son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. Wolston n'épargne pas les termes les plus injurieux & les plus méprisants. Il appelle souvent nôtre Seigneur Jesus-Christ *The fellow*, ce

ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frére coupe-chou mendiant.

Il se sauve pourtant à la faveur du sens mistique en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrêtiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui en le voyant passer dans la rue lui cracha au visage. Il s'essuia tranquillement & lui dit, *c'est ainsi que les Juifs ont traité vôtre Dieu.* Il mourut en paix, en disant, *t'is a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le dictionnaire historique portatif de l'abbé l'Avocat, & dans un nouveau dictionnaire portatif où les mêmes erreurs sont copiées, que Wolston est mort en prison en 1733. Rien n'est plus faux, plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison; il est mort libre chez lui.

De Warburton.

On a regardé Warburton Evêque de Glocester comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté Shakespear, dont les comédies, & même quelquefois les tragédies fourmillent de quolibets licentieux, il a soutenu dans sa légation de Moïse que Dieu n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet Evêque trop durement, & que l'orgueil & l'esprit satirique qu'on lui reprocha ait soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui.

Les deux premiers volumes de ſon ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans leſquels il ne traite pas même ſon ſujet, & qui de plus ſont contraires à ſon ſujet, puiſqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les légiſlateurs ont établi pour principe de leurs Réligions, l'immortalité de l'ame; en quoi même Warburton ſe trompe; car ni Sanchoniathon le Phénicien, ni le livre des cinq King Chinois, ni Confucius n'admettent ce principe.

Mais jamais Warburton dans tous ſes faux-fuiants n'a pu répondre aux grands arguments perſonnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les ſages ont poſé pour fondement de la Religion l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort; or Moïſe n'en parle ni dans ſon Décalogue, ni dans aucune de ſes loix; donc Moïſe de vôtre aveu n'était pas un ſage.

Ou il était inſtruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était inſtruit, il eſt coupable de ne l'avoir pas enſeigné. S'il l'ignorait, il était indigne d'être légiſlateur.

Ou Dieu inſpirait Moyſe, ou ce n'était qu'un charlatan. Si Dieu inſpirait Moyſe, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; & s'il ne lui a pas apris ce que tous les Egyptiens ſavaient, Dieu l'a trompé & a trompé tout ſon peuple. Si Moyſe n'était qu'un charlatan, vous détruiſez toute la loi Moſaïque, & par conſéquent vous ſappez par le fondement la Religion Chrétienne bâtie ſur la loi Moſaïque. Enfin, ſi Dieu a trompé Moyſe, vous faites de l'être infini-

ment

ment parfait un séducteur & un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que Dieu payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, & en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin Salomon. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun scélerat n'échapait à la punition temporelle? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchants dans l'écriture?

Nous savions avant vous que ni le Décalogue, ni le Lévitique ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de sa spiritualité, ni des peines & des récompenses dans une autre vie: mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un Laïque ne l'est pas à un prêtre; & surtout, vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuieux.

Voilà ce que l'on objecte à Warburton; il a répondu par des injures atroces, & il a crû enfin qu'il a raison, parce que son Evêché lui vaut deux mille cinq cent guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère beaucoup plus que par l'absurdité de son sistême.

De

De Bolingbroke.

Mylord Bolingbroke a été plus audacieux que Warburton & de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses Oeuvres Philosophiques que les Athées sont beaucoup moins dangereux que les Théologiens ; il raisonnait en Ministre d'Etat qui savait combien de sang les querelles théologiques ont couté à l'Angleterre ; mais il devait s'en tenir à proscrire la Théologie & non la Religion Chrétienne, dont tout homme d'état peut tirer de très grands avantages pour le genre humain, en la resserrant dans ses bornes si elle les a franchies. On a publié après la mort du Lord Bolingbroke quelques-uns de ses ouvrages plus violents encor que son Recueil Philosophique ; il y déploye une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la Religion Chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très utile en élaguant ses branches, & en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analiserait les rayons du Soleil, qu'on électriserait le tonnerre, & qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'Univers? Il est temps, selon Bolingbroke, qu'on bannisse la Théologie comme on a banni l'Astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du Diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle & les Jésui-

Jésuites. La Théologie n'a jamais servi qu'à renverser les loix & qu'à corrompre les cœurs ; elle seule fait les Athées ; car le grand nombre des Théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine Philosophie. La Théologie, disent-ils, est selon la signification du mot, la science de Dieu. Or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes ; & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la Théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fiévre, ni faire diete dans le plethore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins ; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidents de la Chimie, parce que des Chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorants que ces petits Théologiens, disent, voilà des bacheliers & des licentiés qui ne croyent pas en Dieu ; pourquoi y croirions-nous ? Voilà quelle est la suite funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les Athées, une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité : elle rend juste & sage celui que l'abus de la Théologie a rendu inique & insensé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie dont il abusa, lui

lui fit embrasser non-seulement le parti des Sociniens, qui ne regardent Jésus-Christ que comme un homme, mais enfin celui des Théistes rigides, qui reconnaissent un Dieu, & n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une Religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de Christianisme est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que Jésus-Christ a été de la religion de Thomas Chubb ; mais il n'est pas de la Religion de Jésus-Christ. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. Jésus-Christ a dit, Aimez Dieu & votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. Chubb s'en tient à ces paroles ; il écarte tout le reste. Nôtre Sauveur lui parait un philosophe comme Socrate, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions & les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'envelope lui ont donné plus de réputation que de Lecteurs.

CINQUIEME LETTRE.

Sur Swift.

IL est vrai, Monseigneur, que je ne vous ai point parlé de Swift ; il mérite un article à part ; c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que

que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la Religion Chrétienne en ridicule, ayent été deux prêtres ayant charge d'ames. Rabelais fut Curé de Meudon, & Swift fut Doyen de la Cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le Christianisme que Moliére n'en a prodigué contre la médecine; & tous deux vécurent & moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le conte du tonneau du Doyen Swift est une imitation des trois anneaux. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfans; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin après de longs débats que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfans sont la Réligion Juive, la Chrétienne, & la Musulmane.

L'Auteur oublia les Religions des Mages & des Bracmanes, & beaucoup d'autres; mais c'était un Arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'Empereur Fréderic second & à son Chancelier De Vineis, qu'on accuse d'avoir composé le livre *de tribus impostoribus*, qui comme vous savez n'a jamais existé.

Le

Le conte des trois anneaux ſe trouve dans quelques anciens recueils : le Docteur Swift lui a ſubſtitué trois juſt'au-corps : l'introduction à cette raillerie impie eſt digne de l'ouvrage ; c'eſt une eſtampe où ſont répréſentées trois maniéres de parler en public ; la premiére eſt le théatre d'Arlequin & de Gilles ; la ſeconde eſt un Prédicateur dont la chaire eſt la moitié d'une futaille ; la troiſiéme eſt l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre, harangue le peuple.

Un Prédicateur entre Gilles & un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre eſt une hiſtoire allégorique des trois principales ſectes qui diviſent l'Europe méridionale, la Romaine, la Luthérienne & la Calviniſte ; car il ne parle pas de l'Egliſe Grecque qui poſſéde ſix fois plus de terrein qu'aucune dés trois autres, & il laiſſe là le Mahométiſme bien plus étendu que l'Egliſe Grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon homme de père a légué trois juſt'au-corps tout unis, & de la même couleur, ſont Pierre, Martin, & Jean ; c'eſt-à-dire, le Pape, Luther & Calvin. L'Auteur fait faire plus d'extravagances à ſes trois héros que Cervantes n'en attribue à ſon Don Quichote, & l'Arioſte à ſon Roland ; mais Mylord Pierre eſt le plus maltraité des trois fréres. Le livre eſt très mal traduit en Français ; il n'était pas poſſible de rendre le comique dont il eſt aſſaiſonné ; ce comique tombe ſouvent ſur des querelles entre l'Egliſe Anglicane & la Presbitérienne, ſur des uſages, ſur des avantures que l'on

l'on ignore en France, & ſur des jeux de mots particuliers à la langue anglaiſe. Par exemple, le mot qui ſignifie une bulle du Pape en Français, ſignifie auſſi en Anglais un bœuf. C'eſt une ſource d'équivoques & de plaiſanteries entiérement perdues pour un Lecteur Français.

Swift était bien moins ſavant que Rabelais, mais ſon eſprit eſt plus fin & plus délié; c'eſt le Rabelais de la bonne compagnie. Les Lords Oxford & Bolingbroke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande après l'Archevèché de Dublin, à celui qui avait couvert la Religion Chrêtienne de ridicule; & Abadie qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il eſt à remarquer que tous deux ſont morts fous. *

SIXIEME LETTRE.

Des Allemands.

MONSEIGNEUR,

VOtre Allemagne a eu a[illegible] beaucoup de grands Seigneurs & de philoſophes accuſés d'irréligion. Vôtre célèbre Corneille Agrippa au 15e. ſiècle, fut regardé non ſeulement comme un ſorcier, mais comme un incrédule; celà eſt contradictoire; car un ſorcier croit en Dieu, puiſqu'il oſe mêler le nom de Dieu dans toutes ſes conjurations. Un ſorcier croit au diable, puiſ-

puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme Apulée, Agrippa fut bienheureux de n'être qu'en prison, & de ne mourir qu'à l'hopital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé Adam & Eve, était la jouissance de l'amour à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de Dieu la bénédiction nuptiale. Ce fut encor lui qui après avoir cultivé les sciences écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très mal digéré. Il mourut dans l'hopital de Grenoble en 1535.

Je ne connais vôtre fameux docteur Faustus que par la comédie dont il est le héros, & qu'on joue dans toutes vos provinces de l'Empire. Vôtre Docteur Faustus y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle. Il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, & le diable emporte Faustus à la fin de la piéce. On dit qu'il était né en Suabe, & qu'il vivait sous Maximilien premier. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de Maximilien qu'auprès du diable son autre maître.

Le célébre Erasme fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques & par les protestans, parce qu'il se moquait des excès où les uns & les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, & qui par conséquent a raison, est vexé par l'un & par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Roterdam sa patrie, l'a vengé de Luther & de l'Inquisition.

Melanc-

Melancthon, *terre noire*, fut à peu près dans le cas d'Erasme. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel & sur la prédestination. On l'appellait, dit-on, le Prothée d'Allemagne. Il aurait voulu en être le Neptune qui retient la fougue des vents.

Jam cœlum terramque meo sine numine venti
Miscere & tantas audetis tollere moles!

Il était modéré & tolérant. Il passa pour indifférent. Etant devenu protestant il conseilla à sa mère de rester catholique. De là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, & de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à Luther & au Pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à vôtre illustre Leibnitz. Fontenelle en faisant son éloge à Paris en pleine Académie, s'exprime sur sa religion en ces termes: *on l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel: ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.*

Vous verrez bientôt, Monseigneur, que Fontenelle qui parlait ainsi, avait essuié des imputations non moins graves.

Volf le disciple de Leibnitz a été exposé à un plus grand danger: il enseignait les Mathématiques dans l'Université de Hall avec un succès

prodigieux. Le Professeur Théologien *Lange*, qui gelait de froid dans la solitude de son école tandis que Volf avait cinq cent auditeurs s'en vengea en dénonçant Volf comme un Athée. Le feu Roi de Prusse Fréderic Guillaume, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savants, crut Lange trop aisément; il donna le choix à Volf de sortir de ses états dans vingt-quatre heures ou d'être pendu: le Philosophe résolut sur le champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent, & où sa gloire & sa fortune augmentèrent. La Ville de Hall perdit alors plus de quatre cent mille florins par an que Volf lui valait par l'affluence de ses disciples; le revenu du Roi en souffrit, & l'injustice faite au Philosophe ne retomba que sur le Monarque. Vous savez, Monseigneur, avec quelle équité & quelle grandeur d'ame le successeur de ce Prince répara l'erreur dans laquelle on avait entrainé son père.

Il est dit à l'article *Volf* dans un Dictionnaire, que Charles Fréderic Philosophe couronné, ami de Volf, l'éleva à la dignité de Vice-Chancelier de l'Université de l'Electeur de Baviére, & de Baron de l'Empire. Le Roi dont il est parlé dans cet article est en effet un Philosophe, un Savant, un très grand génie, ainsi qu'un très grand Capitaine sur le Trône, mais il ne s'appelle point Charles; il n'y a point dans ses Etats d'Université apartenante à l'Electeur de Baviére; l'Empereur seul fait des Barons de l'Empire. Ces petites fautes qui sont trop fréquentes dans tous les Dictionnaires peuvent être aisément corrigées.

Depuis

Depuis ce temps la liberté de penser a fait des progrès étonnants dans tout le Nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès, qu'on a imprimé en 1766 un Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri avec une préface d'un stile éloquent, qui commence par ces paroles.

„ L'établissement de la Religion Chrêtienne a „ eu comme tous les Empires de faibles com„ mencements. Un Juif de la lie du peuple, „ dont la naissance est douteuse, qui mêle aux „ absurdités des anciennes prophéties des précep„ tes de morale, auquel on attribue des miracles, „ est le héros de cette secte: douze Fanatiques „ se répandent d'Orient en Italie, &c.

Il est triste que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond & sublime, se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à nôtre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant, cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit peu répandu. On n'en a tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'Empereur Julien contre le christianisme, traduit à Berlin par le Marquis d'Argens Chambellan du Roi de Prusse, & dédié au Prince Ferdinand de Brunswick, serait un coup non moins funeste porté à nôtre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage & instructive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités & aux vertus de Ju-

lien ; mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet Empereur. Je pense, Monseigneur, que ce livre ne vous est pas inconnu, & que vôtre christianisme n'en a pas été ébranlé.

SEPTIEME LETTRE.

Sur les Français.

VOus avez, je crois, très bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiétés que de véritables impies ; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnements que d'empoisonneurs. La vivacité peu réfléchie qu'on reproche à cette nation la porte à tous les jugements téméraires ; cette pétulance inquiète a fait que plusieurs auteurs ont écrit avec liberté, & ont été jugés avec cruauté. L'extrême délicatesse des théologiens & des moines leur a toujours fait craindre la diminution de leur crédit ; ils sont comme des sentinelles qui crient toujours qui vive, & qui pensent que l'ennemi est aux portes : Pour peu qu'ils soupçonnent qu'on leur en veut dans un livre, ils sonnent l'allarme.

De Bonaventure Des Périers.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si longtemps au

au ſujet du *cimbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. Il eſt d'un nommé Bonaventure des Périers, qui vivait au commencement du ſeiziéme ſiècle. Ce Des Périers était domeſtique de Marguerite de Valois ſœur de François Ier. Les Lettres commençaient alors à renaître. Des Périers voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de Lucien : il composa quatre dialogues très insipides ſur les prédictions, ſur la pierre philoſophale, ſur un cheval qui parle, ſur les chiens d'Actéon. Il n'y a pas aſſurément dans tout ce fatras de plat écolier, un ſeul mot qui ait le moindre & le plus éloigné raport aux choſes que nous devons révérer.

On perſuada à quelques docteurs qu'ils étaient déſignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboiérent; auſſi-tôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé: & chaque fainéant d'y trouver des alluſions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux Magiſtrats, le libraire Morin mis en priſon, & l'auteur en de grandes angoiſſes.

L'injuſtice de la perſécution frappa ſi fortement le cerveau de Bonaventure, qu'il ſe tua de ſon épée dans le palais de Marguerite. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent ſur cette mort funeſte. Il s'eſt défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en Dieu, donc ſon petit livre, que perſonne n'avait pourtant

la patience de lire, était le catéchisme des athées; chacun le dit, chacun le crut: *credidi propter quod locutus sum, j'ai cru parce que j'ai parlé*, est la devise des hommes. On répete une sotise, & à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires, & des dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que le *cimbalum mundi* est le Précurseur de Spinosa.

Nous avons encor un ouvrage d'un Conseiller de Bourges, nommé Catherinot, très digne des armes de Bourges: ce grand juge dit, nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impostoribus*, l'autre *le cimbalum mundi*. Eh mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le Minime Mersenne, ce facteur de Descartes, le même qui donne douze apôtres à Vanini, dit de Bonaventure Despériers, *c'est un monstre & un fripon, d'une impieté achevée.* Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand Prosper Marchand le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impieté, à l'athéisme, on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

De Théophile.

Il en a été de même de Théophile, très célébre dans son temps; c'était un jeune homme de bonne compagnie, faisant très facilement des

ers

vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très instruit dans les belles Lettres, écrivant purement en latin, homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes Seigneurs qui se piquaient d'esprit, & surtout chez cet illustre & malheureux Duc de Montmorenci qui après avoir gagné des batailles mourut sur un échafaut.

S'étant trouvé un jour avec deux Jésuites, & la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps, la dispute s'aigrit. Les Jésuites substituèrent les injures aux raisons. Théophile était poëte & gascon, *genus irritabile vatum & Vasconum.* Il fit une petite piéce de vers où les Jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France :

> Cette grande & noire machine
> Dont le souple & le vaste corps
> Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rapelle dans une épître en vers écrite de sa prison au Roi Louïs XIII. Tous les Jésuites se déchainèrent contre lui. Les deux plus furieux, Garasse & Guerin, deshonorèrent la chaire & violèrent les loix en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes. Un Jésuite plus dangereux, nommé Voisin, qui n'écrivait ni ne prèchait, mais qui avait un grand crédit auprès du Cardinal de la Rochefoucaut, intenta un procès cri-

minel à Théophile, & suborna contre lui un jeune débauché nommé Sajeot qui avait été son écolier, & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le Jésuite Voisin obtint par la faveur du Jésuite Caussin confesseur du Roi, un décret de prise de corps contre Théophile sur l'accusation d'impieté & d'athéïsme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brulé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des Jésuites ne fut pas encor assouvie! Voisin paya un Lieutenant de la Connétablie nommé le Blanc pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui le Blanc criait, c'est un Athée que nous allons bruler. De là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de Ravaillac. Il y resta une année entière, pendant laquelle les Jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, Garasse publiait sa doctrine curieuse, dans laquelle il dit que Pasquier, le Cardinal Volsey, Scaliger, Luther, Calvin, Bèze, le Roi d'Angleterre, le Landgrave de Hesse & Théophile sont des *Belistres d'Atheistes & de Carpocratiens.* Ce Garasse écrivait dans son tems comme le misérable ex-jésuite Nonotte a écrit dans le sien: la différence est que l'insolence de Garasse était fondée sur le crédit qu'avaient alors les Jésuites, & que la fureur de l'absurde Nonotte est le fruit de l'horreur & du mépris où les Jésuites

ſuites ſont tombés dans l'Europe ; c'eſt le ſerpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. Théophile fut ſurtout interrogé ſur le Parnaſſe ſatirique, recueil d'impudicités dans le gout de Pétrone, de Martial, de Catulle, d'Auſone, de l'Archevêque de Bénévent la Caza, de l'Evêque d'Angoulême Octavien de St. Gelais, & de Mélin de St. Gelais ſon fils, de l'Aretin, de Chorier, de Marot, de Verville, des épigrammes de Rouſſeau, & de cent autres ſottiſes licentieuſes. Cet ouvrage n'était pas de Théophile. Le Libraire avait raſſemblé tout ce qu'il avait pu de Menard, de Colletet, d'un nommé Frenide, & de quelques Seigneurs de la Cour. Il fut avéré que Théophile n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait préſenté requête. Enfin les Jéſuites, quelque puiſſants qu'ils fuſſent alors, ne purent avoir la conſolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le Duc de Montmorenci, qui le logea dans ſon hotel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une ſi cruelle perſécution le fit enfin ſuccomber.

Des Barreaux.

Le Conſeiller au Parlement Des Barreaux qui dans ſa jeuneſſe avait été ami de Théophile & qui ne l'avait pas abandonné dans ſa diſgrace, paſſa conſtamment pour un Athée : & ſur quoi ? ſur un conte qu'on fait de lui ſur l'avan-

l'avanture de l'omelette au lard. Un jeune homme à saillies libertines peut très bien dans un cabaret avoir mangé gras un Samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres avoir jetté le plat par la fenêtre, en disant, *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour celà mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très grande irrévérence, c'est insulter l'église dans laquelle il était né; c'est se moquer de l'institution des jours maigres, mais ce n'est pas nier l'existence de Dieu. Ce qui lui donna cette réputation ce fut principalement l'indiscrette témérité de Boileau, qui dans sa Satire des femmes, laquelle n'est pas sa meilleure, parle de plus d'une Capanée.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Desbarreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'athée un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve; celà est indigne. On a imputé à Des-Barreaux le fameux sonnet qui finit ainsi.

Tonne, frape, il est tems, ren moi guerre pour guerre;
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit:
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. *Jésus-Christ* en vers n'est pas tolérable; *ren moi guerre*, n'est

n'eſt pas françaís ; *guerre pour guerre* eſt très plat ; & *deſſus quel endroit*, eſt déteſtable. Ces vers ſont de l'Abbé de Lavau ; & Des-Barreaux fut toujours très fâché qu'on les lui attribuat.

De La Motthe le Vayer.

Le ſage La Motthe Le Vayer, Conſeiller d'Etat, précepteur de Monſieur frère de Louis XIV. & qui le fut même de Louis XIV. près d'une année, n'eſſuia pas moins de ſoupçons que le voluptueux Des-Barreaux. Il y avait encor peu de philoſophie en France. Le traité de la vertu des Payens, & les dialogues d'Orazius Tubero, lui firent des ennemis. Les Janſéniſtes ſurtout qui ne regardaient après St. Auguſtin les vertus des grands hommes de l'antiquité, que comme des *péchés ſplendides*, ſe déchainèrent contre lui. Le comble de l'inſolence fanatique eſt de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis ; Socrate, Confucius, Marc Aurele, Epictète, ont été des ſcélerats, puiſqu'ils n'étaient pas de nôtre communion.* On eſt revenu aujourd'hui de cette extravagance, mais alors elle dominait. On a raporté dans un ouvrage très curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant paſſer La Motthe Le Vayer dans la galerie du Louvre, dit tout haut, voilà un homme ſans religion. Le Vayer au lieu de le faire punir ſe retourna vers cet homme & lui dit, *mon ami, j'ai tant de religion que je ne ſuis pas de ta religion.*

De

De St. Evremont.

On a donné quelques ouvrages contre le chriſtianiſme ſous le nom de St. Evremont, mais aucun n'eſt de lui. On crut après ſa mort faire paſſer ces dangereux livres à l'abri de ſa réputation ; & parce qu'en effet on trouve dans ſes véritables ouvrages pluſieurs traits qui annoncent un eſprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs ſa vie Epicurienne, & ſa mort toute philoſophique ſervirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de ſon nom leurs ſentiments pernicieux.

Nous avons ſurtout une analiſe de la religion chrêtienne qui lui eſt attribuée. C'eſt un ouvrage qui tend à renverſer toute la chronologie & preſque tous les faits de la Sainte Ecriture. Nul n'a plus aprofondi que l'auteur l'opinion où ſont quelques théologiens que l'aſtronome Phlégon avait parlé des ténébres qui couvrirent toute la terre à la mort de nôtre Seigneur Jéſus-Chriſt. J'avoue que l'auteur a pleinement raiſon contre ceux qui ont voulu s'apuier du témoignage de cet aſtronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le ſyſtême chrêtien ſous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reſte, St. Evremont était incapable de ces recherches ſavantes. C'était un eſprit agréable & juſte ; mais il avait peu de ſcience, nul génie, & ſon goût était peu ſûr : ſes diſcours ſur les Romains lui firent une réputation dont il abuſa pour faire les plus plattes Comédies, &

& les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans le tems brillant de Louis XIV. mais non pas au rang des hommes supérieurs.

De Fontenelle.

Bernard De Fontenelle, depuis Secretaire de l'Académie des Sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer en 1686 dans la République des Lettres de Bayle, une rélation de l'île de Borneo fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome & Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, Mero & Enegu. Mero était une Magicienne tirannique; elle éxigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrettes pensées, & qu'ensuite ils lui aportassent tout leur argent. Il fallait avant de venir lui baiser les pieds, adorer des os de morts, & souvent quand on voulait déjeuner, elle faisait disparaître le pain. Enfin ses sortilèges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contre elle; & sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son Royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie; mais l'Abbé Terson l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes. Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'hon-

l'honneur de cette révocation, & à celui des Jésuites; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé le Triomphe de la Religion sous Louis le Grand, imprimé à Paris chez l'Anglois en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en Français avec un grand succès la savante histoire des oracles de Vandale, les Jésuites le persécutérent. Le Tellier confesseur de Louïs XIV. rapellant l'allégorie de Mero & d'Enegu, aurait voulu le traiter comme le Jesuite Voisin avait traité Théophile. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre Garde des sceaux d'Argenson alors Lieutenant de Police sauva Fontenelle de la fureur de Le Tellier.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'Abbé Trublet a fait un gros volume concernant Fontenelle. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du Prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

De l'Abbé de St. Pierre.

L'allégorie du Mahométisme par l'Abbé de St. Pierre fut beaucoup plus frapante que celle de Mero. Tous les ouvrages de cet Abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé; mais tout s'y ressent d'un pur théïsme. Cependant, il ne fut

fut point perfécuté, c'eſt qu'il écrivait d'une maniére à ne rendre perſonne jaloux: ſon ſtile n'a aucun agrément; il était peu lu, il ne prétendait à rien: ceux qui le liſaient ſe moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme Fontenelle, il était perdu, ſurtout quand les Jéſuites régnaient encore.

De Bayle.

Cependant s'élevait alors, & depuis pluſieurs années, l'immortel Bayle, le premier des dialecticiens & des philoſophes ſceptiques. Il avait déja donné ſes penſées ſur la comète, ſes réponſes aux queſtions d'un provincial, & enfin ſon Dictionnaire de raiſonnement. Ses plus grands ennemis ſont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une ſeule ligne dans ſes ouvrages qui ſoit un blaſphême évident contre la religion chrêtienne; mais ſes plus grands défenſeurs avouent que dans les articles de controverſe il n'y a pas une ſeule page qui ne conduiſe le lecteur au doute, & ſouvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie, mais il faiſait des impies, en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour ſi lumineux qu'il n'était pas poſſible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée: & malheureuſement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très médiocre.

Il eſt raporté dans un de ces Dictionnaires hiſtoriques où la vérité eſt ſi ſouvent mêlée avec le menſonge, que le Cardinal de Poligniac en paſſant par Roterdam demanda à Bayle s'il était

Angli-

Anglican, ou Luthérien, ou Calviniſte, & qu'il répondit, *je ſuis proteſtant, car je proteſte contre toutes les religions*. En premier lieu, le Cardinal de Polignac ne paſſa jamais par Roterdam que lorſqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713. après la mort de Bayle.

Secondement, ce ſavant Prélat n'ignorait pas que Bayle né Calviniſte au païs de Foix, & n'ayant jamais été en Angleterre, ni en Allemagne, n'était ni Anglican, ni Luthérien.

Troiſiémement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il eſt vrai que Bayle avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire; il ajoutait qu'il était comme Jupiter aſſemble-nuages d'Homère. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées & ſimples; un vrai philoſophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut ſubitement après avoir écrit ces mots, *voilà ce que c'eſt que la vérité.*

Il l'avait cherchée toute ſa vie, & n'avait trouvé partout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les Maillet, les Boulainvilliers, les Boulangers, les Meſliers, le ſavant Fréret, le dialecticien du Marſai, l'intempérant La Métrie, & bien d'autres, ont attaqué la Religion Chrêtienne avec autant d'acharnement que les Porphires, les Celſes & les Juliens.

J'ai ſouvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le Chriſtianiſme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologiſtes de nôtre religion les avaient indignés.

gnés. Que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux; mais que leur bile donnait de la bile; que leur colère faisait naître la colère; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris : de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs & les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions; on a écrit de part & d'autre avec emportement; on a mêlé les outrages aux arguments.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit & commenta le fatras de Puffendorf; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte dans cette préface aux sources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Eglise n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretiére Raab, est visiblement le sang de Jésus-Christ; que Moïse étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites est la croix sur laquelle Jésus expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de Jésus-Christ avec son Eglise; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, & la petite porte désigne l'anus.

Barbeirac ne peut souffrir en fait de morale qu'Augustin devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossiéres que Jérome vomit contre ses adversaires, & surtout contre Rufin & contre Vigilantius. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, & il s'indigne qu'ils ayent quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme Tertullien qui défend positivement aux chrêtiens de porter les armes pour le salut de l'Empire.

Barbeirac eut de violents adversaires qui l'accusérent de vouloir détruire la religion chrêtienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit : mais il laissa paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'Eglise ; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique ; il leur préfère si hautement Confucius, Socrate, Zaleucus, Cicéron, l'Empereur Antonin, Epictète, qu'on voit bien que Barbeirac est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle & de la loi naturelle donnée de Dieu aux hommes, que l'adorateur des saints mistères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que Dieu ne peut aimer que les Chrêtiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle âme ; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter ; c'est à Dieu de le juger.

De

De Mademoiselle Huber.

Mademoiselle Huber était une femme de beaucoup d'esprit, & sœur de l'Abbé Hubert très connu de Mgr. vôtre père. Elle s'associa avec un grand Métaphysicien pour écrire vers l'an 1740. le livre intitulé *La Religion essentielle à l'homme.* Il faut convenir que malheureusement cette Religion essentielle est le pur Théïsme tel que les Noachides le pratiquèrent, avant que Dieu eut daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï & d'Oreb, & lui donner des loix particuliéres. Selon Mademoiselle Huber & son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les tems, de tous les lieux, & de tous les esprits. Tout ce qui est mistère est au dessus de l'homme, & n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun raport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, & non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle, ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait: c'est une suite de lemmes & de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumiéres. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante: peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, & s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guéres été lue que

par des proteſtants. Un prédicant nommé Deroches l'a refutée, & même aſſez poliment pour un prédicant. Les Miniſtres proteſtants, Monſeigneur, devraient, ce me ſemble, être plus modérés avec les Théïſtes, que les Evêques Catholiques & les Cardinaux; car ſupoſé un moment, ce qu'à Dieu ne plaiſe, que le Théïſme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte ſimple ſous l'autorité des Loix & des Magiſtrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'être ſuprême rémunérateur & vengeur, les paſteurs proteſtants n'y perdront rien; ils reſteront chargés de préſider aux priéres publiques faites à l'être ſuprême, & feront toujours des Maîtres de morale; on leur conſervera leurs penſions, ou s'ils les perdent, cette perte ſera bien modique. Leurs antagoniſtes, au contraire, ont de riches prélatures, ils ſont Comtes, Ducs, Princes; ils ont des ſouverainetés; & quoique tant de grandeurs & de richeſſes conviennent mal peut-être aux ſucceſſeurs des Apôtres, ils ne ſouffriront jamais qu'on les en dépouille: les droits temporels même qu'ils ont acquis ſont tellement liés aujourd'hui à la conſtitution des Etats Catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des ſecouſſes violentes.

Or le Théïſme eſt une religion ſans entouſiaſme, qui par elle-même ne cauſera jamais de révolution. Elle eſt erronée, mais elle eſt paiſible. Tout ce qui eſt à craindre, c'eſt que le Théïſme ſi univerſellement répandu, ne diſpoſe inſenſiblement tous les eſprits à mépri-

ſer

ser le joug des Pontifes, & qu'à la premiére occasion la Magistrature ne les réduise à la fonction de prier Dieu pour le peuple ; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés : il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monseigneur, que deux ou trois cent volumes de Théïsme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des Pontifes Catholiques Romains, & que deux ou trois écrits de Luther & de Calvin leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de Théologie pouvait il y a deux cent ans bouleverser l'Europe : le Théïsme n'attroupera jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion en trompant les esprits, les adoucit, & qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à V. A. un compte fidèle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

De Fréret.

L'illustre & profond Fréret était secretaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Paris. Il avait fait dans les langues Orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa probité, je suis bien loin d'excuser son hétérodoxie. Non seulement il était persuadé avec St. Irenée que Jésus était âgé de plus de cinquante ans, quand il soufrit le dernier supli-

ce ; mais il croyait avec le Targum qu'il n'était point né du tems d'Hérode, & qu'il faut raporter sa naissance au tems du petit Roï Jannée fils d'Hircan. Les Juifs sont les seuls qui ayent eu cette opinion singuliére ; M. Fréret tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos Evangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de Jésus, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephése, Antioche, Ancyre, Thessalonique, toutes Villes d'un grand commerce, remplies de Thérapeutes, de disciples de Jean, de Judaïtes, de Galiléens divisés en plusieurs sectes. De là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'Evangiles tout différents les uns des autres, chaque société particuliére & cachée voulant avoir le sien. Fréret prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en aporter des preuves incontestables ; c'est que les premiers Pères de l'Eglise citent très souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'Evangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de St. Jacques, & que Justin est le premier qui cite expressément les Evangiles reçus.

Si ce dangereux sistême était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de Matthieu, de Jean, de Marc, & de Luc, n'ont été écrits que vers le tems de l'enfance de Justin, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble

comble notre Religion. Les Mahométans qui virent leur faux prophéte débiter les feuilles de ſon Koran, & qui les virent après ſa mort rédigées ſolemnellement par le Calife Abubeker, triompheraient de nous ; ils nous diraient : *Nous n'avons qu'un Alcoran, & vous avez eu cinquante Evangiles : nous avons précieuſement conſervé l'original, & vous avez choiſi au bout de quelques ſiécles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre Réligion piéce à piéce, la notre a été faite d'un ſeul trait, comme la Création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Graces au Ciel, nous ne ſommes pas réduits à ces termes funeſtes. Où en ſerions-nous, ſi ce que Fréret avance était vrai ? Nous avons aſſez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles : St. Irénée dit expreſſément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que Fréret réduit en poudre les pitoyables raiſonnements d'Abadie. Cet Abadie prétend que les premiers Chrêtiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet Abadie reconnait que les premiers Chrêtiens avaient fabriqué de faux Evangiles. Donc, ſelon Abadie même, les premiers Chrétiens mouraient pour le menſonge. Abadie devait conſidérer deux choſes eſſentielles ; premiérement qu'il n'eſt écrit nulle part que les premiers Martyrs ayent été interrogés par les Magiſtrats ſur les Evangiles ; ſecondement qu'il y a des Martyrs dans toutes les Communions. Mais ſi Fréret terraſſe Abadie, il

il eſt renverſé lui-même par les miracles que nos quatre ſaints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui opoſe une nuée de témoins ; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'eſt ſervi trop ſouvent de fraudes pieuſes ; je conviens qu'il eſt dit dans l'apendix du premier Concile de Nicée que pour diſtinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pèle-mèle ſur une grande table, qu'on pria le St. Eſprit de faire tomber à bas tous les apocrifes ; auſſi-tôt ils tombèrent, & il ne reſta que les véritables. J'avoue enfin que l'Egliſe a été inondée de fauſſes légendes. Mais de ce qu'il y a eu des menſonges & de la mauvaiſe foi, s'enſuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur ? Certainement Fréret va trop loin ; il renverſe tout l'édifice au lieu de le réparer ; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un ſeul Dieu, ſans la médiation du Chriſt. Mais du moins ſon livre reſpire une modération qui lui ferait preſque pardonner ſes erreurs ; il ne prêche que l'indulgence & la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux Chrêtiens comme Mylord Bolingbroke ; il ne ſe moque point d'eux comme le Curé Rabelais, & le Curé Swift. C'eſt un Philoſophe d'autant plus dangereux qu'il eſt très inſtruit, très conſéquent, & très modeſte. Il faut eſpérer qu'il ſe trouvera des Savants qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait juſqu'à préſent.

Son plus terrible argument eſt que ſi Dieu

avait

avait daigné se faire homme & Juif, & mourir en Palestine par un suplice infame, pour expier les crimes du genre humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime: cependant, dit-il, les Chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres Religions ensemble. Il en aporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, & les buchers des Cevênes, & près de cent mille ames péries dans cette province sous nos yeux; les massacres des Vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du tems de Charles Borromée, les massacres des Anabaptistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des Luthériens & des Papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du tems de Charles I. massacré lui-même; les massacres ordonnés par Marie & par Henri VIII. son pére, les massacres de la St. Barthelemi en France, & quarante ans d'autres massacres depuis François II. jusqu'à l'entrée de Henri IV. dans Paris; les massacres de l'inquisition peut-être plus abominables encore parce qu'ils se font juridiquement; enfin les massacres de douze millions d'habitans du nouveau Monde exécutés le crucifix à la main: sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de Jésus-Christ depuis Constantin, & sans compter encore plus de vingt Shismes, & de vingt guerres de Papes contre Papes, & d'Evêques contre Evêques, les empoisonnements, les assas-

sinats,

finats, les rapines des Papes Jean XI., Jean XII., des Jean XVIII., des Grégoire VII., des Boniface VIII., des Alexandre VI., & de tant d'autres Papes qui passèrent de si loin en scélérateffe les Néron, & les Caligula. Enfin il remarque que cette épouvantable chaine presque perpétuelle de guerres de Religion pendant quatorze cent années n'a jamais subsisté que chez les Chrétiens, & qu'aucun peuple hors eux n'a fait couler une goute de sang pour des arguments de Théologie. On est forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela est vrai; mais en faisant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se sont cachées; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage sont l'abus de la religion Chrétienne, & n'en sont pas l'esprit. Si Jésus-Christ n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus avec les Jansénistes que Jésus-Christ n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs, *pro vobis & pro multis*: mais sans comprendre les hauts mistères, contentons nous, Monseigneur, de les adorer.

De Boulanger.

Le christianisme dévoilé du Sr. Boulanger, n'est pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant Fréret. Boulanger est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner

daigner ſonder les ruiſſeaux. Ce philoſophe eſt auſſi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Egliſes Chrètiennes ſe ſont ſouillées depuis leur naiſſance ; les lâches barbaries des Magiſtrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres ; les Princes qui pour leur plaire ont été d'infames perſécuteurs ; tant de folies dans les querelles Eccléſiaſtiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres compoſés des dépouilles & cimentés du ſang des hommes ; ces guerres affreuſes de religion dont le chriſtianiſme ſeul a inondé la terre ; ce cahos énorme d'abſurdités & de crimes, remue l'imagination du Sr. Boulanger avec une telle puiſſance qu'il va dans quelques endroits de ſon livre juſqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur que les buchers de l'inquiſition, & nos guèrres religieuſes excuſeraient peut-être ſi elle pouvait être excuſable. Mais nul prétexte ne peut juſtifier l'athéiſme. Quand tous les chrètiens ſe ſeraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères aſſaſſinés pour des arguments, quand il ne reſterait qu'un ſeul chrètien ſur la terre, il faudrait qu'en regardant le ſoleil il reconnût & il adorât l'être éternel ; il pourrait dire dans ſa douleur, mes pères & mes frères ont été des monſtres, mais Dieu eſt Dieu.

De Monteſquieu.

Le plus modéré & le plus fin des philoſophes

phes a été le Président de Montesquieu. *Il ne* fut que plaisant dans ses Lettres Persanes, il fut délié & profond dans son Esprit des Loix. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choses excellentes, & de fautes, semble fondé sur la loi naturelle & sur l'indifférence des religions : c'est là surtout ce qui lui fit tant de partisans & tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri longtems retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jettait depuis longtems de profondes racines. La Sorbonne voulut censurer l'Esprit des Loix ; mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un Abbé Guion & un Jésuite, qui dirent des injures au président de Montesquieu, & ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons ; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De La Métrie.

Depuis ce tems, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin La Métrie, le meilleur commentateur de Boerhaave, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame. Mais son *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du Roi

Roi de Prusse, & membre de son Académie de Berlin. Le Monarque content de ses mœurs & de ses services, ne daigna pas songer si La Métrie avait eu des opinions erronées en théologie, il ne pensa qu'au Physicien, à l'Académicien; & en cette qualité La Métrie eut l'honneur que ce Héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'Académie par un sécretaire de ses commandements. Un Roi gouverné par un Jésuite eût pu proscrire La Métrie & sa mémoire; un Roi qui n'était gouverné que par la raison, sépara le philosophe de l'impie: & laissant à Dieu le soin de punir l'impieté, protégea & loua le mérite.

Du Curé Meslier.

Le Curé Meslier est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrêtienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy, & desservait aussi une petite paroisse annexe nommée But. Son père était un ouvrier en serge du village de Mazerni dépendant du Duché de Rethel. Cet homme de mœurs irréprochables & assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733. âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cent soixante & six feuillets chacun, tous trois de sa main, & signés de lui, intitulés, *mon Testament.* Il

avait

avait écrit ſur un papier gris qui envelopait un des trois exemplaires adreſſés à ſes paroiſſiens, ces paroles remarquables :

„ J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus,
„ les vanités, les folies, les méchancetés des
„ hommes. Je les hais & déteſte ; je n'ai oſé
„ le dire pendant ma vie, mais je le dirai au
„ moins en mourant ; & c'eſt afin qu'on le
„ ſache que j'écris ce préſent mémoire, afin
„ qu'il puiſſe ſervir de témoignage à la véri-
„ té à tous ceux qui le verront & qui le liront,
„ ſi bon leur ſemble.

Le corps de l'ouvrage eſt une réfutation naïve & groſſiére de tous nos dogmes ſans en excepter un ſeul. Le ſtile eſt très rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un Curé de village. Il n'avait eu d'autre ſecours pour compoſer cet étrange écrit contre la Bible & contre l'Egliſe que la Bible elle-même & quelques pères. Des trois exemplaires il y en eut un que le grand Vicaire de Reims retint : un autre fut envoyé à Mr. le Garde des Sceaux Chauvelin ; le troiſiéme reſta au Greffe de la Juſtice du lieu. Le Comte de Cailus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies ; & bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix Louis la piéce. Pluſieurs curieux conſervent encore ce triſte & dangereux monument. Un prêtre qui s'accuſe en mourant d'avoir profeſſé & enſeigné la Religion Chrétienne, fit une impreſſion plus forte ſur les eſprits que les penſées de Paſcal.

On devait plutôt, ce me ſemble, réfléchir

ſur

ſur le travers d'eſprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ſes Paroiſſiens du joug d'une Religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adreſſer ce teſtament à des hommes agreſtes qui ne ſavaient pas lire? & s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug ſalutaire, une crainte néceſſaire qui ſeule peut prévenir les crimes ſecrets? La croyance des peines & des récompenſes après la mort eſt un frein dont le peuple a beſoin. La Religion bien épurée ſerait le premier lien de la Société.

Ce Curé voulait anéantir toute Religion, & même la naturelle. Si ſon livre avait été bien fait, le caractère dont l'Auteur était revétu en aurait trop impoſé aux Lecteurs. On en a fait pluſieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés; ils ſont heureuſement purgés du poiſon de l'Atéïſme.

Ce qui eſt encor plus ſurprenant, c'eſt que dans le même temps il y eut un Curé de Bonne nouvelle auprès de Paris, qui oſa de ſon vivant écrire contre la Religion qu'il était chargé d'enſeigner; il fut exilé ſans bruit par le Gouvernement. Son manuſcrit eſt d'une rareté extrême.

Longtemps avant ce temps-là l'Evêque du Mans Lavardin avait donné en mourant un exemple non moins ſingulier; il ne laiſſa pas à la vérité de teſtament contre la Religion qui lui avait procuré un Evêché; mais il déclara qu'il la déteſtait; il refuſa les Sacrements de l'Egliſe, & jura qu'il n'avait jamais conſacré le pain & le vin en diſant la Meſſe, ni eu aucune intention de batiſer les enfans & de

donner

donner les ordres quand il avait batisé des Chrétiens & ordonné des diacres & des prêtres. Cet Evêque se faisait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les Sacrements de l'Eglise : il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, & il jouissait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebatiserait & qu'on ne réordonnerait personne ; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois : du moins l'Evêque Lavardin ne laissa point après lui de monument contre la Religion Chrétienne : c'était un voluptueux qui riait de tout, au lieu que le Curé Meslier était un homme sombre & un enthousiaste ; d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

HUITIEME LETTRE.

Sur l'Encyclopédie.

MONSEIGNEUR,

VOtre Altesse demande quelques détails sur l'Encyclopédie ; j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par Messieurs Diderot & d'Alembert, deux Philosophes qui font honneur à la France ; l'un a été distingué par les générosités de l'Impératrice de Russie, & l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette Impératrice, mais que sa philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. Monsieur le Chevalier

valier de Jaucourt, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus, se joignit à ces deux Savants, & se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par Mr. le Comte d'Hérouville, Lieutenant-Général des armées du Roi, profondément instruit dans tous les arts qui peuvent tenir à vôtre grand art de la guerre; par Mr. le Comte de Tressan aussi Lieutenant-Général, dont les différents mérites sont universellement reconnus; par Mr. de St. Lambert ancien Officier, qui en faisant des vers mieux que Chapelle, n'en a pas moins aprofondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres Officiers Généraux ont donné d'excellents mémoires de Tactique.

D'habiles Ingénieurs ont enrichi ce Dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque & la défense des places. Des Présidents & des Conseillers des Parlements ont fourni plusieurs articles sur la Jurisprudence. Enfin, il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands Maîtres n'ayent à l'envi enrichi ce Dictionnaire. C'est le premier exemple & le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particuliére, sans même celle de la gloire, (puisque quelques-uns se sont cachés) à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices & sous les yeux du Comte d'Argenson, Ministre d'Etat capable de l'entendre & digne de le pro-

téger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire composé par Mr. d'Alembert. J'ose dire hardiment que ce discours aplaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de Descartes, & égal à tout ce que l'illustre Chancelier Bacon avait écrit de mieux. S'il y a dans le corps de l'ouvrage des articles frivoles, & d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds & utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent dans cette collection mettre leurs essais à coté des chefs-d'œuvre des maîtres : on laissa gâter ce grand ouvrage par politesse ; c'est le salon d'Apollon où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des Vanlo & des Lemoine. Mais Vôtre Altesse a bien dû s'apercevoir en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes & Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les Jésuites commencèrent; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, & ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les Encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les Jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'allarme ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien mon-

montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les Jésuites crièrent à l'impieté, les Jansénistes heurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsioniste nommé Abraham Chaumeix, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine ; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé*, qui signifie proprement illusion, & *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les Encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait St. Augustin & Cicéron ; & ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre Abraham Chaumeix d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution ; mais qu'est-il arrivé ? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation : tout cela fut proscrit pendant quelque temps, & a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise & de l'envie ; le Dictionnaire Encyclopédique, malgré ses défauts, a subsisté, & Abraham Chaumeix est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'Impératrice l'a forcé à être sage ; c'est un des prodiges de son règne.

NEUVIEME LETTRE.

Sur les Juifs.

DE tous ceux qui ont attaqué la Religion Chrêtienne dans leurs écrits, les Juifs feraient peut-être les plus à craindre; & si on ne leur opposait pas les miracles de nôtre Seigneur Jésus-Christ, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils ainés de la maison, qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de Moyse leur a été donnée pour être éternelle, qu'il est impossible que Dieu ait changé, & qu'il se soit parjuré; que nôtre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que sélon Jésus-Christ aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé; que Jésus était venu pour accomplir la loi, & non pour l'abolir; qu'il en a observé tous les commandements; qu'il a été circomcis; qu'il a gardé le sabbath, solemnisé toutes les fêtes; qu'il est né Juif, qu'il a vécu Juif, qu'il est mort Juif; qu'il n'a jamais institué une Religion nouvelle; que nous n'avons pas une seule ligne de lui; que c'est nous, & non pas lui qui avons fait la Religion Chrêtienne.

Il ne faut pas qu'un Chrêtien hazarde de disputer contre un Juif, à moins qu'il ne sache la langue Hébraïque comme sa langue materne le:

ce

ce qui ſeul peut le mettre en état d'entendre les Prophéties & de répondre aux Rabins. Voici comme s'exprime Joſeph Scaliger dans ſes *Excerpta*. „ Les Juifs ſont ſubtils ; que Juſtin a „ écrit miſérablement contre Triphon ! & Tertullien plus mal encore ! Qui veut réfuter les „ Juifs doit connaître à fond le Judaïſme. Quelle „ honte ! Les Chrétiens écrivent contre les Chrétiens, & n'oſent écrire contre les Juifs.

Le Toldos Jeſchut eſt le plus ancien écrit Juif qui nous ait été tranſmis contre nôtre Religion. C'eſt une vie de Jéſus-Chriſt toute contraire à nos Saints Evangiles ; elle paraît être du premier ſiècle, & même écrite avant les Evangiles ; car l'Auteur ne parle pas d'eux, & probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait Jéſus fils adultérin de Miriah ou Mariah & d'un ſoldat nommé Joſeph Pander ; il raconte que lui & Judas voulurent chacun ſe faire chef de Secte ; que tous deux ſemblaient opérer des prodiges par la vertu du nom de Jéhova qu'ils avaient apris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'eſt un ramas de rêveries Rabiniques fort au deſſous des Mille & une nuits. Origène le réfuta, & c'était le ſeul qui le pouvait faire ; car il fut preſque le ſeul Père Grec ſavant dans la langue Hébraïque.

Les Juifs Théologiens n'écrivirent guères plus raiſonnablement juſqu'au onziéme ſiècle : alors éclairés par les Arabes devenus la ſeule nation ſavante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du Rabin Aben-Eſra furent très eſtimés : il fut chez les Juifs le

fondateur de la raison autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. Spinosa s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Longtems après Aben-Esra vint Maimonides au treiziéme siècle ; il eut encor plus de réputation. Depuis ce tems-là jusqu'au seiziéme, les Juifs eurent des livres intelligibles, & par conséquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du siècle quinziéme. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les Théologiens Chrétiens craignirent la séduction ; ils firent bruler les livres Juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette Religion. On a vû, il est vrai, quelques Juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le Christianisme de bonne foi : un Carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome qu'un Juif ne se serait fait Chrêtien. Orobio parle de quelques Rabins Espagnols & Arabes qui abjurèrent & devinrent Evêques en Espagne ; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur Religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le Mahométisme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que nôtre doctrine ; la raison en est évidente ; les Musulmans ne font point un Dieu de Jésus-Christ.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs Savants Chrêtiens ont quitté leur Reli-

Religion pour le Judaïſme. Rittangel Profeſſeur des langues Orientales à Kœnisberg, dans le 17ᵉ. ſiècle, embraſſa la loi Moſaïque. Antoine, Miniſtre à Genève, fut brulé pour avoir abjuré le Chriſtianiſme en faveur du Judaïſme en 1632. Les Juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que ſa malheureuſe perſuaſion fût bien forte, puiſqu'il aima mieux ſouffrir le plus affreux ſuplice que ſe rétracter.

On lit dans le *Niſſachon Vetus*, c'eſt-à-dire, le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la ſupériorité de la loi Moſaïque ſur la Chrêtienne & ſur la Perſanne, qui eſt bien dans le goût oriental. Un Roi ordonne à un Juif, à un Galiléen & à un Mahométan de quitter chacun ſa Religion, & leur laiſſe la liberté de choiſir une des deux autres; mais s'ils ne changent pas, le bourreau eſt là qui va leur trancher la tête. Le Chrêtien dit, Puiſqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la Religion de Moyſe que de celle de Mahomet, car les Chrêtiens ſont plus anciens que les Muſulmans, & les Juifs plus anciens que Jéſus; je me fais donc Juif. Le Mahométan dit, Je ne puis me faire chien de Chrêtien, j'aime encor mieux me faire chien de Juif, puiſque ces Juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le Juif, Vôtre Majeſté voit bien que je ne puis embraſſer ni la loi du Chrêtien, ni celle du Mahométan, puiſque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le Roi fut touché de cette raiſon, renvoya ſon bourreau,

& se fit Juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les Princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour Apôtres.

Cependant, les Juifs ont eu des docteurs rigides & scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguer par les Chrêtiens. Il y a eu entr'autres un Rabin nommé Beccai, dont voici les paroles : *Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrêtien, de peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur. Mais un Juif peut emprunter d'un Chrêtien sans crainte d'être séduit par lui, car le débiteur évite toujours son créancier.*

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux Chrêtiens, & n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux Nissachon Vétus, nous avons la rélation de la dispute du Rabin Zéchiel, & du Dominicain frère Paul dit Ciriaque. C'est une conférence tenue entre ces deux savants hommes en 1263. en présence de Don Jaques Roi d'Arragon & de la Reine sa femme. Cette conférence est très mémorable. Les deux Athlètes étaient savants dans l'hébreu & dans l'antiquité. Le Talmud, le Targum, les archives du Sanhédrin étaient sur la table. On expliquait en Espagnol les endroits contestés. Zéchiel soutenait que Jésus avait été condamné sous le Roi Aléxandre Jannée, & non sous Hérode le Tétrarque, conformément à ce qui est raporté dans le Toldos Jeschut & dans le Talmud. Vos Evangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de vôtre

second

fecond fiècle, & ne font point autentiques comme nôtre Talmud. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du tems d'Hérode le Tétrarque, puifque nous n'avions pas alors le droit du glaive : nous ne pouvons l'avoir crucifié, puifque ce fuplice n'était point en ufage parmi nous? Nôtre Talmud porte que celui qui périt du tems de Jannée fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Evangiles que les Lettres prétendues de Pilate que vous avez fupofées. Il était aifé de renverfer cette vaine érudition Rabinique. La Reine finit la difpute en demandant aux Juifs pourquoi ils puaient?

Ce même Zéchiel eut encor plufieurs autres conférences dont un de fes difciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *rempart de la foi* écrit par un Juif nommé Ifaac, trouvé en Afrique, eft bien fupérieur à la rélation de Zéchiel, qui eft très confufe, & remplie de puérilités. Ifaac eft méthodique & très bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand apui. Il a raffemblé fous cent propofitions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'eft-là qu'on voit les objections contre les deux Généalogies de Jéfus-Chrift qui font différentes l'une de l'autre.

Contre toutes les citations des paffages des Prophétes qui ne fe trouvent point dans les livres Juifs.

Con-

Contre la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas expressément annoncée dans les Evangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints Conciles.

Contre l'opinion que Jésus n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes rélations des Evangelistes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du Lazare.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *rempart de la foi* du Rabin Isaac. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique Religion aux dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des Chrètiens & des Juifs pour combattre l'une & l'autre Religion ! Plaignons ceux qui effrayés de dix-sept siècles de contradictions, & lassés de tant de disputes, se sont jettés dans le Théisme, & n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi ; ils ont crû être hommes au lieu d'être Chrètiens. Ils devaient être soumis, & ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'Apôtre Paul.

D'Orobio.

Orobio était un Rabin si savant qu'il n'avait donné

donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres Rabins ; profond sans être obscur, possédant les belles-Lettres, homme d'un esprit agréable, & d'une extrême politesse. Philippe Limborch Théologien du parti des Arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent longtems ensemble, mais sans aucune aigreur, & comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet & de ne pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections & les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la premiére dispute entre deux Théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire les deux adversaires se traitent l'un & l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentiments du très savant & très illustre Juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très savant & très illustre Chrêtien. Orobio même ne parle jamais de Jésus-Christ qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un Messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au Messie. Qu'on

Qu'on ne trouve nulle part qu'Iſraël ait été menacé de n'être plus le peuple choiſi s'il ne croyait pas au futur Meſſie.

Que dans aucun endroit il n'eſt dit que la loi Judaïque ſoit l'ombre & la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il eſt dit par-tout que la loi de Moyſe doit être éternelle.

Que tout Prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque choſe à la loi Moſaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques Prophètes ont prédit aux Juifs dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur ferait le ſoutien de la loi Moſaïque au lieu d'en être le deſtructeur.

Que les Juifs attendent toûjours un Meſſie, lequel ſera un Roi puiſſant & juſte.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la Religion Moſaïque eſt que les Juifs diſperſés ſur toute la terre n'ont jamais cependant changé une ſeule virgule à leur loi, & que les Iſraëlites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perſe, ont conſtamment tenu la même doctrine depuis la priſe de Jéruſalem par Titus, ſans que jamais il ſe ſoit élevé parmi eux la plus petite Secte qui ſe ſoit écartée d'une ſeule obſervance, & d'une ſeule opinion de la nation Iſraëlite.

Qu'au contraire, les Chrétiens ont été diviſés entre eux dès la naiſſance de leur Religion.

Qu'ils ſont encor partagés en beaucoup plus de Sectes qu'ils n'ont d'Etats, & qu'ils ſe ſont pour-

pourſuivis à feu & à ſang les uns les autres pendant plus de douze ſiècles entiers ; que ſi l'Apôtre Paul trouva bon que les Juifs continuaſſent à obſerver tous les préceptes de leur loi, les Chrêtiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'Apôtre Paul leur a permis.

Que ce n'eſt point par haine & par malice qu'Iſraël n'a point reconnu Jéſus ; que ce n'eſt point par des vues baſſes & charnelles que les Juifs ſont attachés à leur loi ancienne ; qu'au contraire, ce n'eſt que dans l'eſpoir des biens céleſtes qu'ils lui ſont fidèles, malgré les perſécutions des Babiloniens, des Siriens, des Romains, malgré leur diſperſion & leur oprobre, malgré la haine de tant de nations, & que l'on ne doit point appeller charnel un peuple entier qui eſt le martyr de Dieu depuis près de quarante ſiècles.

Que ce ſont les Chrêtiens qui ont attendu des biens charnels, témoin preſque tous les premiers pères de l'Egliſe qui ont eſpéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jéruſalem au milieu de l'abondance & de toutes les délices du corps.

Qu'il eſt impoſſible que les Juifs ayent crucifié le vrai Meſſie, attendu que les Prophêtes diſent expreſſément que le Meſſie viendra purger Iſraël de tout péché, qu'il ne laiſſera pas une ſeule ſouillure en Iſraël ; que ce ſerait le plus horrible péché & la plus abominable ſouillure, ainſi que la contradiction la plus palpable, que Dieu envoyat ſon Meſſie pour être crucifié. Que

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle miſſion était entiérement inutile.

Que la loi Moſaïque n'a jamais eu aucun ſens miſtique.

Que ce ſerait tromper les hommes de leur dire des choſes que l'on devrait entendre dans un ſens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les Apôtres Chrêtiens n'ont jamais égalé les miracles de Moyſe.

Que les Evangéliſtes & les Apôtres n'étaient point des hommes ſimples, puiſque Luc était médecin, que Paul avait étudié ſous Gamaliel, dont les Juifs ont conſervé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de ſimplicité & d'idiotiſme à ſe faire apporter tout l'argent de leurs néophites; que Paul loin d'être un homme ſimple, uſa du plus grand artifice en venant ſacrifier dans le Temple, & en jurant devant Feſtus & Agrippa qu'il n'avait rien fait contre la circonciſion, & contre la loi du judaïſme.

Qu'enfin les contradictions qui ſe trouvent dans les Evangiles prouvent que ces livres n'ont pû être inſpirés de Dieu.

Limborch répond à toutes ces aſſertions par les arguments les plus forts que l'on puiſſe employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de ſa cauſe qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre diſpute; mais comme il était du parti des Arminiens, celui des Gomariſtes le perſécuta: on lui reprocha d'avoir expoſé

exposé les vérités de la Religion Chrêtienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. Orobio ne fut point persécuté dans la Sinagogue.

D'Uriel Acosta.

Il arriva à Uriel Acosta dans Amsterdam à peu près la même chose qu'à Spinoza : il quitta dans Amsterdam le Judaïsme pour la Philosophie. Un Espagnol & un Anglais s'étant adressés à lui pour se faire Juifs, il les détourna de ce dessein, & leur parla contre la Religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouët à la colonne, & à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte ; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette avanture dans un petit livre que nous avons encor, & c'est là qu'il professe n'être ni Juif, ni Chrêtien, ni Mahométan, mais adorateur d'un Dieu. Son petit livre est intitulé : *Exemplaire de la vie humaine.* Le même Limborch réfuta Uriel Acosta, comme il avait réfuté Orobio ; & le Magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune maniére de ces querelles.



DIXIE.

DIXIEME LETTRE.

Sur Spinosa.

MONSEIGNEUR,

IL me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de Spinosa que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux Dictionnaires Historiques ;

„ Spinosa avait un tel désir de s'immortaliser, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en piéces par un peuple mutiné : les absurdités du Spinosisme ont été parfaitement réfutées par Jean Bredembourg Bourgeois de Rotterdam.

Autant de mots autant de faussetés. Spinosa était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son Athéisme, mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout sens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en la condamnant. Le Ministres Colerus qui habita longtems la propre chambre où Spinosa mourut, avoue avec tous ses contemporains, que Spinosa vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à se dérober au monde, ennemi de toute superfluité, modeste dans la conversation, négligé dans ses habillements, travaillant de ses mains, ne met-

tant

tant jamais ſon nom à aucun de ſes ouvrages : ce n'eſt pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de Bredembourg, loin de le réfuter parfaitement bien, j'oſe croire qu'il le réfuta parfaitement mal : j'ai lû cet ouvrage, & j'en laiſſe le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. Bredembourg fut ſi loin de confondre nettement Spinoſa, que lui-même effrayé de la faibleſſe de ſes réponſes, devint malgré lui le diſciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la miſére & de l'inconſtance de l'eſprit humain.

La vie de Spinoſa eſt écrite aſſez en détail, & aſſez connue pour que je n'en raporte rien ici. Que Vôtre Alteſſe me permette ſeulement de faire avec elle une réflexion ſur la maniére dont ce Juif jeune encore fut traité par la Sinagogue. Accuſé par deux jeunes gens de ſon âge de ne pas croire à Moyſe, on commença pour le remettre dans le bon chemin, par l'aſſaſſiner d'un coup de côuteau au ſortir de la Comédie ; quelques uns diſent au ſortir de la Sinagogue, ce qui eſt plus vraiſemblable.

Après avoir manqué ſon corps, on ne voulut pas manquer ſon ame ; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au Chammata. Spinoſa prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette eſpèce de juriſdiction dans Amſterdam. Le Conſeil de Ville renvoya la déciſion de cette affaire au Conſiſtoire des Paſteurs ; ceux-ci conclurent que ſi la Sinagogue avait ce droit, le

Consistoire en jouïrait à plus forte raison : le Consistoire donna gain de cause à la Sinagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie : le chantre Juif entonna les paroles d'exécration ; on sonna du cor ; on renversa goute à goute des bougies noires dans une cuve pleine de sang ; on dévoua Benoit Spinosa à Belzébuth, à Sathan, & à Astaroth, & toute la Sinagogue cria amen !

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de jurisdiction qui ressemble plutôt à un Sabbath de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que sans le coup de couteau & sans les bougies noires éteintes dans le sang, Spinosa n'eût jamais écrit contre Moyse & contre Dieu. La persécution irrite ; elle enhardit quiconque se sent du génie ; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au Judaïsme, mais sans se faire jamais Chrêtien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus Theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son Athéïsme, par la même raison qu'on trouve toujours la phisionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'Athéïsme, qu'il y est souvent parlé de Jésus-Christ comme de l'envoyé de Dieu. Cet ouvrage est très profond, & le meilleur qu'il ait fait ; j'en condamne sans doute les sentiments, mais je ne puis m'empê-

cher

cher d'en eſtimer l'érudition. C'eſt lui, ce me ſemble, qui a remarqué le premier que le mot Hébreu *Ruhag*, que nous traduiſons par *ame*, ſignifiait chez les Juifs le vent, le ſoufle, dans ſon ſens naturel; que tout ce qui eſt grand portait le nom de divin; les cèdres de Dieu; les vents de Dieu; la mélancolie de Saül mauvais eſprit de Dieu; les hommes vertueux enfans de Dieu.

C'eſt lui qui le premier a dévelopé le dangereux ſiſtême d'Aben-Eſra, que le Pentateuque n'a point été écrit par Moyſe, ni le livre de Joſué par Joſué: ce n'eſt que d'après lui que Le Clerc, pluſieurs Théologiens de Hollande, & le célèbre Neuton, ont embraſſé ce ſentiment.

Neuton différe de lui ſeulement en ce qu'il attribue à Samuel les livres de Moyſe, au lieu que Spinoſa en fait Eſdras auteur. On peut voir toutes les raiſons que Spinoſa donne de ſon ſiſtème dans ſon 8, 9 & 10e. chapitre; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la Chronologie; une grande ſcience de l'hiſtoire, du langage & des mœurs de ſon ancienne patrie; plus de méthode & de raiſonnement que dans tous les Rabins enſemble. Il me ſemble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaiſſaient des Prophètes chez les Gentils: en un mot, il a fait un uſage coupable de ſes lumiéres, mais il en avait de très grandes.

Il faut chercher l'Athéiſme dans les anciens Philoſophes; on ne le trouve à découvert que

dans les Oeuvres posthumes de Spinosa. Son traité de l'Athéisme n'étant point sous ce titre, & étant écrit dans un Latin obscur, & d'un stile très sec, Mr. le Comte de Boulainvilliers l'a réduit en Français sous le titre de Réfutation de Spinosa : nous n'avons que le poison, Boulainvilliers n'eut pas le temps aparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que Spinosa, dans son funeste livre, parle toujours d'un être infini & suprême ; il annonce Dieu en voulant le détruire. Les arguments dont Bayle l'accable, me paraitraient sans replique, si en effet Spinosa admettait un Dieu ; car ce Dieu n'étant que l'immensité des choses, ce Dieu étant à la fois la matiére & la pensée, il est absurde, comme Bayle l'a très bien prouvé, de suposer que Dieu soit à la fois agent & patient, cause & sujet, faisant le mal & le souffrant ; s'aimant, se haïssant lui-même ; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute Bayle, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante & aussi absurde ; car, selon Spinosa, ceux qui disent, les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal & faussement ; ils doivent dire, Dieu modifié en dix mille Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs.

Bayle a très grande raison si Spinosa reconnait un Dieu ; mais le fait est qu'il n'en reconnait point du tout, & qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

En-

Entêté de Descartes il abuse de ce mot également célèbre & insensé de Descartes, *donnez moi du mouvement & de la matiére, & je vais former un monde.*

Entêté encor de l'idée incompréhensible, & antiphisique, que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent & se souvient dans les animaux, étincelle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces & dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir & chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervélle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; & des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le sistême de Spinosa. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle, citadelle bâtie (si je ne me trompe) sur l'ignorance de la physique, & sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, & on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la Henriade a dit, *un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Neuton le démontre aux sages.* Plus on connait la nature, plus on adore son auteur.

L'athéïsme ne peut faire aucun bien à la morale, & peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, Monseigneur, également éloigné de l'un & de l'autre, & c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce boufon savant de Rabelais jusqu'au téméraire métaphisicien Spinosa.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guères connus que des bibliothécaires; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira Vôtre Altesse dans ses sentimens pour nos dogmes & pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des Stoïciens entêtés, par des savants enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison, par des plaisants qui prennent des bons mots pour des arguments, par des Théologiens enfin qui au lieu de marcher dans les voyes de Dieu se sont égarés dans leurs propres voyes.

Encore une fois, ce qui doit consoler une ame aussi noble que la vôtre, c'est que le Théisme qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler partout le sang, & le Théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il

est

est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne surement son homme, mais il le rend paisible.

Vôtre pays a été autrefois en feu pour des arguments, le Théisme y a porté la concorde. Il est clair que si Poltrot, Jaques Clément, Jaurigni, Baltasar Gérard, Jean Chatel, Damien, le Jésuite Malagrida, &c. &c. &c. avaient été des Théistes, il y aurait eu moins de Princes assassinés.

A Dieu ne plaise que je veuille préférer le Théisme à la sainte Religion des Ravaillacs, des Damiens, des Malagrida qu'ils ont méconnue & outragée! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des Ravaillacs & des Brinvilliers qui vont à confesse; & si Vôtre Altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort.



ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE *.

HEnri le Grand naquit en 1553. à Pau, petite ville, Capitale du Bearn. Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, son père, était du sang royal de France, & Chef de la branche de Bourbon (ce qui autrefois signifiait *bourbeux*) ainsi apellée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon.

La Maison de Bourbon, depuis Louis IX. jusqu'à Henri IV. avait presque toujours été négligée, & réduite à un tel degré de pauvreté, que le fameux Prince de Condé, frère d'Antoine de Navarre, & oncle d'Henri le Grand, n'avait que six cent livres de rente de son patrimoine.

La mère d'Henri était Jeanne d'Albret, fille d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, Prince sans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paisible, qui soutint avec trop de résignation la perte de son Royaume, enlevé à son père par une Bulle du Pape, apuyée des armes de l'Espagne. Jeanne, fille d'un Prince si faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle aporta

* L'Auteur avait écrit ce morceau en Anglais.

aporta en mariage la Principauté de Béarn, & le vain titre de Roi de Navarre.

Ce Prince qui vivait dans un tems de factions & de guerres civiles, où la fermeté d'esprit est si nécessaire, ne fit voir qu'incertitude & irrésolution dans sa conduite. Il ne sçut jamais de quel parti, ni de quelle Religion il était. Sans talent pour la Cour, & sans capacité pour l'emploi de Général d'armée, il passa toute sa vie à favoriser ses ennemis, & à ruiner ses serviteurs; joué par Cathérine de Médicis, amusé & accablé par les Guises, & toûjours dupe de lui-même. Il reçut une blessure mortelle au siege de Roüen, où il combattit pour la cause de ses ennemis contre l'intérêt de sa propre Maison. Il fit voir en mourant le même esprit inquiet & flottant, qui l'avait agité pendant sa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout oposé: pleine de courage & de résolution, redoutée de la Cour de *France*, cherie des Protestans, estimée des deux Partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands Politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue & de la cabale. Une chose remarquable est qu'elle se fit Protestante, dans le même tems que son époux devint Catholique, & fut aussi constamment attachée à la nouvelle Religion, qu'Antoine était chancellant dans la sienne. Ce fut par là qu'elle se vit à la tête d'un Parti, tandis que son époux était le jouet de l'autre.

Jalouse de l'éducation de son fils, elle voulut seule en prendre le soin. Henri aporta en naissant

naissant toutes les excellentes qualités de sa mère, & il les porta dans la suite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de son père qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans Antoine dégénera en incertitude & en faiblesse, mais qui dans Henri fut bienveillance & bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un Prince, dans cet orgueil lâche & efféminé, qui énerve le corps, affoiblit l'esprit & endurcit le cœur. Sa nourriture était grossière, & ses habits simples & unis. Il alla toujours nuë tête. On l'envoyait à l'école avec de jeunes gens de même âge; il grimpoit avec eux sur les rochers & sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays & des tems.

Pendant qu'il était ainsi élevé au milieu de ses sujets, dans une sorte d'égalité, sans laquelle il est facile à un Prince d'oublier qu'il est né homme, la Fortune ouvrit en France une scène sanglante, & au travers des débris d'un Royaume presque détruit, & sur les cendres de plusieurs Princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône, qu'il ne put rétablir dans son ancienne splendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II. Roi de France, Chef de la Branche des Valois, fut tué à Paris dans un tournois, qui fut en Europe le dernier de ces romanesques & périlleux divertissemens.

Il laissa quatre fils, François II. Charles IX. Henri III. & le Duc d'Alençon. Tous ces indignes descendans de François I. monterent succes-

ſucceſſivement ſur le trône, excepté le Duc d'Alençon, & moururent heureuſement à la fleur de leur âge & ſans poſtérité.

Le régne de François II. fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions, & que commencèrent ces calamités, qui pendant trente ans ſucceſſivement ravagèrent le Royaume de France.

Il épouſa la célèbre & malheureuſe Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe, que ſa beauté & ſa faibleſſe conduiſirent à de grandes fautes, & à de plus grands malheurs, & enfin à une mort déplorable. Elle était maîtreſſe abſoluë de ſon jeune époux, Prince de dix-huit ans, ſans vices & ſans vertus, né avec un corps délicat & un eſprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle ſe livra ſans réſerve au Duc de Guiſe, frère de ſa mère. Il influait ſur l'eſprit du Roi par ſon moyen, & jettait par-là les fondemens de la grandeur de ſa propre Maiſon. Ce fut dans ce tems que Catherine de Médicis, veuve du feu Roi, & mère du Roi régnant, laiſſa échaper les premières étincelles de ſon ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie d'Henri II. Mais ſe voyant incapable de l'emporter ſur l'eſprit de ſon fils, & ſur une jeune Princeſſe qu'il aimait paſſionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque tems leur inſtrument, & de ſe ſervir de leur pouvoir, pour établir ſon autorité, que de s'y opoſer inutilement. Ainſi les Guiſes gouvernaient le Roi & les deux Reines.

Mai-

Maîtres de la Cour, ils devinrent les maîtres de tout le Royaume : l'un en France est toûjours une suite nécessaire de l'autre.

La Maison de Bourbon gémissait sous l'oppression de la Maison de Lorraine ; & Antoine, Roi de Navarre, souffrit tranquilement plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le Prince de Condé, son frère, encore plus indignement traité, tâcha de secouer le joug, & s'associa pour ce grand dessein à l'Amiral de Coligni, Chef de la Maison de Châtillon. La Cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif ; Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesuré dans sa conduite, plus capable d'être Chef d'un Parti ; à la vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable ; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire ; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des tems si orageux & l'esprit de faction pouvaient le permettre.

Les Protestans commençaient alors à devenir nombreux : ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrettes fourberies des moines de ce tems-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de Luther & de Calvin, la politique de plusieurs Princes, servirent à l'accroissement de cette secte, libre à la vérité de superstition, mais tendant aussi impétueusement

à

à l'anarchie, que la religion de Rome à la tirannie.

Les Proteſtans avaient eſſuyé en France les perſécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire eſt de multiplier les Proſelites. Leur ſecte croiſſait au milieu des échafauts & des tortures. Condé, Coligni, les deux frères de Coligni, leurs partiſans & tous ceux qui étaient tirannisés par les Guiſes, embraſſèrent en même tems la religion Proteſtante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance & leurs interêts, qu'il y eut en même tems une révolution dans la Religion & dans l'Etat.

La premiére entrepriſe fut un complot pour arrêter les Guiſes à Amboiſe, & pour s'aſſurer de la perſonne du Roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardieſſe, & conduit avec ſecret, il fut découvert au moment où il allait être mis en exécution. Les Guiſes punirent les conſpirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, & les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de ſept cent Proteſtans furent executés; Condé fut fait priſonnier & accuſé de léze-Majeſté. On lui fit ſon procès, & il fut condamné à mort.

Pendant le cours de ſon procès, Antoine, Roi de Navarre, ſon frère, leva en Guienne, à la ſollicitation de ſa femme & de Coligni, un nombre infini de Gentilshommes, tant Proteſtans que Catholiques, attachés à ſa Maiſon. Il traverſa la Gaſcogne avec ſon armée; mais

mais fur un fimple meffage qu'il reçut de la Cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il faut que j'obéiffe*, dit-il; *mais j'obtiendrai vôtre pardon du Roi. Allez, & demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux Capitaine. *Nôtre fureté eft au bout de nos épées.* Là deffus la Nobleffe qui le fuivait, s'en retourna avec mépris & indignation.

Antoine continua fa route, & arriva à la Cour. Il y follicita pour la vie de fon frère, n'étant pas fûr de la fienne. Il allait tous les jours chez le Duc, & chez le Cardinal de Guife, qui le recevaient affis & couverts, pendant qu'il était debout & nuë tête.

Tout était prêt alors pour la mort du Prince de Condé, lorfque le Roi tomba tout d'un coup malade, & mourut. Les circonftances & la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des Princes n'eft point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que François II. avait été empoifonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le Prince de Condé fut mis en liberté; fon Parti commença à refpirer; la Religion Proteftante s'étendit de plus en plus; l'autorité des Guifes baiffa, fans cependant être abattuë; Antoine de Navarre recouvra une ombre d'autorité, dont il fe contenta; Marie Stuart fut renvoyée en Ecoffe, & Catherine de Médicis, qui commença alors à jouer le premier rôle fur le théatre, fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de Charles IX. fon fecond fils. Elle

Elle se trouva elle-même embarrassée dans un labirinthe de difficultés insurmontables, & partagée entre deux Religions, & differentes factions, qui étaient aux prises l'une avec l'autre, & disputaient le pouvoir souverain.

Cette Princesse résolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était possible. Elle nourrit la haine des Condés contre les Guises; elle jetta la semence des guerres civiles; indifferente & impartiale entre Rome & Genève, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les Guises, qui étaient zélés Catholiques, parce que Condé & Coligni étaient Protestans, furent long-tems à la tête des troupes. Il y eut plusieurs batailles livrées; le Royaume fut ravagé en même tems par trois ou quatre armées.

Le Connétable Anne de Montmorenci fut tué à la journée de Nanci dans la quatre-vingtiéme année de son âge. François, Duc de Guise, fut assassiné par Poltrot au siége d'Orléans. Henri III. alors Duc d'Anjou, grand Prince dans sa jeunesse, quoique Roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna les batailles de Jarnac contre Condé, & de Moncontour contre Coligni.

La conduite de Condé, & sa mort funeste, à la bataille de Jarnac, sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à son ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, sur lequel était monté un de ses Officiers. Le Prince, sans marquer aucune

ne ſenſibilité, dit à ceux qui étaient autour de lui, *Meſſieurs, aprenez par cet accident qu'un cheval fougueux eſt plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, pourſuivit-il, *le Prince de Condé avec une jambe caſſée, & le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puiſque vous le ſuivez.* Le ſuccès ne répondit point à ſon courage : il perdit la bataille ; toute ſon armée fut miſe en déroute. Son cheval ayant été tué ſous lui, il ſe tint tout ſeul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoüi, à cauſe de la douleur que lui cauſait ſon mal, mais toûjours intrépide & le viſage tourné du côté de l'ennemi. Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, paſſa par-là, quand ce Prince infortuné était en cet état, & demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le Prince de Condé, il le tua de ſang froid.

Après la mort de Condé, Coligni eut ſur les bras tout le fardeau du Parti. Jeanne d'Albret, alors veuve, confia ſon fils à ſes ſoins. Le jeune Henri, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, & partagea les fatigues de la guerre. Le travail & les adverſités furent ſes guides & ſes maîtres.

Sa mère & l'Amiral n'avaient point d'autre vuë que de rendre en France leur Religion indépendante de l'Egliſe de Rome, & d'aſſurer leur propre autorité contre le pouvoir de Catherine de Médicis.

Catherine s'était déja débarraſſée de pluſieurs de ſes rivaux. François, Duc de Guiſe, qui était

était le plus dangereux & le plus nuisible de tous; quoiqu'il fût de même Parti, avait été assassiné devant Orléans. Henri de Guise, son fils, qui joüa depuis un si grand rôle dans le monde, était fort jeune.

Le Prince de Condé était mort, Charles IX. son fils, avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément soumis à ses volontés. Le Duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III. était absolument dans ses interêts; elle ne craignait d'autres ennemis que Jeanne d'Albret, Coligni & les Protestans. Elle crut qu'un seul coup pouvait les détruire tous, & rendre son pouvoir immuable.

Elle pressentit le Roi & même le Duc d'Anjou sur son dessein. Tout fut concerté, & les piéges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée aux Protestans. Coligni, fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur. Charles, pour ne laisser aucun sujet de soupçon, donna sa sœur en mariage au jeune Henri de Navarre. Jeanne d'Albret, trompée par des aparences si séduisantes, vint à la Cour avec son fils, Coligni & tous les Chefs des Protestans. Le mariage fut celébré avec pompe: toutes les manières obligeantes, toutes les assurances d'amitié, tous les fermens si sacrés parmi les hommes, furent prodigués par Catherine & par le Roi. Le reste de la Cour n'était occupé que de fêtes, de jeux, & de mascarades. Enfin une nuit, qui fut la veille de la saint Barthelemi, au mois d'Août 1572. le signal fut donné à minuit. Toutes les maisons

des Proteſtans furent forcées & ouvertes en même tems. L'Amiral de Coligni, allarmé du tumulte, ſauta de ſon lit. Une troupe d'aſſaſſins entra dans ſa chambre; un certain Beſme, Lorrain, qui avait été élevé Domeſtique dans la Maiſon de Guiſe, était à leur tête; il plongea ſon épée dans le ſein de l'Amiral, & lui donna un coup de revers ſur le viſage.

Le jeune Henri, Duc de Guiſe, qui forma enſuite la ligue Catholique, & qui fut depuis aſſaſſiné à Blois, était à la porte de la Maiſon de Coligni, attendant la fin de l'aſſaſſinat, & cria tout haut: *Beſme, cela eſt-il fait?* Immédiatement après, les aſſaſſins jettèrent le corps par la fenêtre. Coligni tomba, & expira aux pieds de Guiſe, qui lui marcha ſur le corps. Non qu'il fût enyvré de ce zèle Catholique pour la perſécution, qui dans ce tems avait infecté la moitié de la France; mais il y fut pouſſé par l'eſprit de vengeance, qui bien qu'il ne ſoit point en général ſi cruel que le faux zèle pour la Religion, mène ſouvent à de plus grandes baſſeſſes.

Cependant tous les amis de Coligni étaient attaqués dans Paris: hommes, femmes, enfans, tout était maſſacré ſans diſtinction: toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques Prêtres tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, & les encourageaient au nom de Dieu de n'épargner ni parens, ni amis.

Le Maréchal de Tavanne, ſoldat ignorant & ſuperſtitieux, qui joignait la fureur de la

Religion à la rage du Parti, courait à cheval dans Paris, criant aux soldats; *du sang, du sang: la saignée est aussi salutaire dans le mois d'Août que dans le mois de Mai.*

Le Palais du Roi fut un des principaux théâtres du carnage: car le Prince de Navarre logeait au Louvre, & tous ses Domestiques étaient Protestans. Quelques-uns d'entre eux furent tués dans leur lit avec leurs femmes; d'autres s'enfuyaient tout nuds, & étaient poursuivis par les soldats sur les escaliers de tous les apartemens du Palais, & même jusqu'à l'antichambre du Roi. La jeune femme d'Henri de Navarre, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour son époux & pour elle-même, saisie d'horreur & à demie morte, sauta brusquement de son lit, pour aller se jetter aux pieds du Roi son frère. A peine eut-elle ouvert la porte de sa chambre, que quelques-uns de ses Domestiques Protestans coururent s'y refugier. Les soldats entrérent après eux, & les poursuivirent en présence de la Princesse. Un d'eux qui s'était caché sous son lit, y fut tué; deux autres furent percés de coups de hallebarde à ses pieds; elle fut elle-même couverte de sang.

Il y avait un jeune gentilhomme, qui était fort avant dans la faveur du Roi, à cause de son air noble, de sa politesse & d'un certain tour heureux qui régnait dans sa conversation. C'était le Comte de la Rochefoucault, bisayeul du Marquis de Montendre, qui est venu en Angleterre, pendant une persécution moins cruelle,

 mais

mais aussi injuste. La Rochefoucault avait passé la soirée avec le Roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'essor à son imagination. Le Roi sentit quelques remords, & fut touché d'une sorte de compassion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui, & de coucher dans sa chambre; mais la Rochefoucault répondit qu'il voulait aller trouver sa femme. Le Roi ne l'en pressa pas davantage, & dit, *qu'on le laissât aller; je vois bien que Dieu a résolu sa mort.* Ce jeune homme fut massacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échapèrent de ce massacre général. Parmi ceux ci, la délivrance du jeune la Force est un exemple illustre que les hommes apellent destinée. C'était un enfant de dix ans. Son père, son frère aîné & lui furent arrêtés en même tems par les soldats du Duc d'Anjou. Ces meurtriers tomberent sur tous les trois tumultuairement; & les frapèrent au hazard. Le père & les enfans couverts de sang, tombérent à la renverse, les uns sur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, & le jour suivant il fut delivré de tout danger. Une vie si miraculeusement conservée dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le celébre Maréchal de la Force, oncle de la Duchesse de la Force qui est présentement en Angleterre.

Cependant plusieurs de ces infortunées victimes fuyoient du côté de la rivière. Quelques-uns la traversaient à la nage, pour gagner le Fauxbourg Saint Germain. Le Roi les aperçut de

de sa fenêtre, qui avait vuë sur la rivière; & ce qui est presque incroyable, quoique cela ne soit que trop vrai, il tira sur eux avec une carabine. Catherine de Médicis, sans trouble & avec un air serein & tranquile, au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vuë sur la ville, enhardissait les assassins, & riait d'entendre les soupirs des mourans, & les cris de ceux qui étaient massacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la ruë, avec une curiosité effrontée, digne des abominations de ce siécle; elles contemplérent le corps nud d'un Gentilhomme nommé Soubise, qui avait été soupçonné d'impuissance, & qui venait d'être assassiné sous les fenêtres de la Reine.

La Cour qui fumait encore du sang de la nation, essaya quelques jours après de couvrir un forfait si énorme par les formalités des loix. Pour justifier ce massacre, ils imputèrent calomnieusement à l'Amiral une conspiration qui ne fut cruë de personne. On ordonna au Parlement de procéder contre la mémoire de Coligni. Son corps fut pendu par les pieds, avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Le Roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce spectable horrible. Un de ses Courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le corps sentait mauvais, le Roi répondit, *le corps d'un ennemi mort, sent toûjours bon.*

Il est impossible de savoir s'il est vrai que l'on envoya la tête de l'Amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y a à Ro-

me dans le Vatican un tableau, où est représenté le massacre de la St. Barthelemi, avec ces paroles; *le Pape aprouve la mort de Coligni.*

Le jeune Henri de Navarre fut épargné plutôt par politique que par compassion de la part de Catherine, qui le retint prisonnier jusqu'à la mort du Roi, pour être sa caution de la soumission des Protestans qui voudraient se revolter.

Jeanne d'Albret était morte subitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être sa mort eût été naturelle, ce n'est pas toutefois une opinion ridicule, de croire qu'elle avait été empoisonnée.

Quoi qu'il en soit, l'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la Cour furent envoyés à tous les Gouverneurs des Provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois Gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du Roi. Un, entre autres, apellé Montmorin, Gouverneur d'Auvergne, écrivit à S. M. la Lettre suivante, qui mérite d'être transmise à la postérité.

SIRE,

J'ai reçu un ordre, sous le sceau de Vôtre Majesté, de faire mourir tous les Protestans qui sont dans ma Province. Je respecte trop Vôtre Majesté pour ne pas croire que ces Lettres sont suposées; & si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ordre est véritablement émané d'elle, je la respecte aussi trop pour lui obéir.

Ces

Ces massacres portérent au cœur des Protestans la rage & l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces ; l'esprit de vengeance les rendit plus forts & plus redoutables.

Peu de tems après, le Roi fut attaqué d'une étrange maladie, qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang coulait toûjours, & perçait au travers des pores de sa peau ; maladie incompréhensible, contre laquelle échoua l'art & l'habileté des médecins, & qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de Charles, son frère le Duc d'Anjou avait été élu Roi de Pologne. Il devait son élévation à la réputation qu'il avait acquise étant Général, & qu'il perdit en montant sur le trône.

Dès qu'il aprit la mort de son frère, il s'enfuit de Pologne, & se hâta de venir en France se mettre en possession du périlleux héritage d'un Royaume déchiré par des factions fatales à ses Souverains, & inondé du sang de ses habitans. Il ne trouva en arrivant que Partis & troubles qui augmentèrent à l'infini.

Henri, alors Roi de Navarre, se mit à la tête des Protestans, & donna une nouvelle vie à ce Parti. D'un autre côté, le jeune Duc de Guise commençait à fraper les yeux de tout le monde par ses grandes & dangereuses qualités. Il avait un génie encor plus entreprenant que son frère ; il semblait d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont son père lui avait frayé le chemin.

Le Duc d'Anjou, alors Henri III, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses infirmités qui étaient les suites des débauches de sa jeunesse. Henri de Navarre était legitime héritier de la Couronne. Guise essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort d'Henri III. & de l'enlever à la Maison des Capets, comme les Capets l'avaient usurpée sur la Maison de Charlemagne, & comme le père de Charlemagne l'avait ravie à son légitime Souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien & si heureusement concerté. Henri de Navarre, & toute la Maison de Bourbon était Protestante. Guise commença à se concilier la bienveillance de la nation, en affectant un grand zèle pour la Religion Catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avait tout le Clergé à sa dévotion, des amis dans le Parlement, des espions à la Cour, des serviteurs par tout le Royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de Ste Ligue, contre les Protestans, pour la sureté de la Religion Catholique.

La moitié du Royaume entra avec empressement dans cette nouvelle conféderation. Le Pape Sixte V. donna sa benédiction à la Ligue, & la protégea comme une nouvelle milice Romaine. Philippe II. Roi d'Espagne, selon la politique des Souverains, qui concourent toûjours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vuë de mettre la France en pièces, & de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi

Ainsi Henri III. toûjours ennemi des Protestans, fut trahi lui-même par des Catholiques, assiégé d'ennemis secrets & déclarés, & inférieur en autorité à un Sujet, qui soumis en aparence, était réellement plus Roi que lui.

La seule ressource pour se tirer de cet embarras, était peut-être de se joindre avec Henri de Navarre, dont la fidélité, le courage & l'esprit infatigable étaient l'unique barrière qu'on pouvait oposer à l'ambition de Guise, & qui pouvait retenir dans le Parti du Roi tous les Protestans: ce qui eût mis un grand poids de plus dans sa balance.

Le Roi dominé par Guise, dont il se défiait, mais qu'il n'osait offenser, intimidé par le Pape, trahi par son Conseil, & par sa mauvaise politique, prit un parti tout oposé. Il se mit lui-même à la tête de la Ste Ligue. Dans l'espérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec Guise son Sujet rebelle, contre son successeur & son beau-frère, que la Nature & la bonne politique lui designaient pour son allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gascogne une petite armée, tandis qu'un grand Corps de troupes accourait à son secours de la part des Princes Protestans d'Allemagne; il était déja sur les frontières de Lorraine.

Le Roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois, & se débarrasser de Guise. Dans ce dessein il envoya le Lorrain avec une très petite & très faible armée contre les Allemands, par lesquels il faillit à être mis en déroute.

Il

Il fit marcher en même tems Joyeuſe, ſon favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la Nobleſſe Françaiſe, & avec la plus puiſſante armée qu'on eût vuë depuis François I. Il échoüa dans tous ces deſſeins. Henri de Navarre défit entiérement à Coutras cette armée ſi redoutable, & Guiſe remporta la victoire ſur les Allemands.

Le Navarrois ne ſe ſervit de ſa victoire que pour offrir une paix ſûre au Royaume, & ſon ſecours au Roi. Mais quoique vainqueur, il ſe vit refuſé, le Roi craignant plus ſes propres Sujets que ce Prince.

Guiſe retourna victorieux à Paris, & y fut reçu comme le ſauveur de la nation. Son Parti devint plus audacieux, & le Roi plus mépriſé; en ſorte que Guiſe ſemblait plûtôt avoir triomphé du Roi que des Allemands.

Le Roi ſollicité de toutes parts, ſortit, mais trop tard, de ſa profonde létargie. Il eſſaya d'abatre la Ligue; il voulut s'aſſurer de quelques Bourgeois les plus ſéditieux; il oſa défendre à Guiſe l'entrée de Paris; mais il éprouva à ſes dépens ce que c'eſt que de commander ſans pouvoir. Guiſe, au mépris de ſes ordres, vint à Paris; les Bourgeois prirent les armes, les Gardes du Roi furent arrêtés, & lui-même fut emprisonné dans ſon Palais.

Rarement les hommes ſont aſſez bons, ou aſſez méchans. Si Guiſe avait entrepris dans ce jour ſur la liberté ou la vie du Roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laiſſa échaper, après l'avoir aſſiégé, & en fit ainſi trop ou trop peu.

Henri

Henri III. s'enfuit à Blois, où il convoqua les Etats-Generaux du Royaume. Ces Etats ressemblaient au Parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation; mais leurs opérations étaient differentes. Comme ils étaient rarement assemblés, ils n'avaient point de règles pour se conduire. C'était en général une assemblée de gens incapables, faute d'experience, de savoir prendre de justes mesures: ce qui formait une véritable confusion.

Guise, après avoir chassé son Souverain de sa Capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un Corps qui représentait la nation. Henri & lui se reconcilièrent solemnellement; ils allérent ensemble au même autel: ils y communièrent ensemble. L'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant & fidèle à l'avenir; mais dans le même tems le Roi projettait de faire mourir Guise, & Guise de faire détroner le Roi.

Guise avait été suffisamment averti de se défier d'Henri; mais il le méprisait trop pour le croire assez hardi d'entreprendre un assassinat. Il fut la dupe de sa sécurité: le Roi avait résolu de se venger de lui, & de son frère le Cardinal de Guise, le compagnon de ses ambitieux desseins, & le plus hardi promoteur de la Ligue. Le Roi fit lui-même provision de poignards, qu'il distribua à quelques Gascons, qui s'étaient offerts d'être les ministres de sa vengeance. Ils tuérent Guise dans le cabinet du Roi; mais ces mêmes hommes qui avaient tué le Duc, ne voulurent point tremper leurs mains dans le sang

de

de son frère, parce-qu'il était Prêtre & Cardinal ; comme si la vie d'un homme qui porte une robe longue & un rabat, était plus sacrée que celle d'un homme qui porte un habit court & une épée.

Le Roi trouva quatre soldats, qui, au raport du Jésuite Maimbourg, n'étant pas si scrupuleux que les Gascons, tuérent le Cardinal pour cent écus chacun. Ce fut sous l'apartement de Catherine de Médicis que les deux frères furent tués ; mais elle ignorait parfaitement le dessein de son fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun Parti, & étant même abandonnée par le Roi.

Si une telle vengeance eût été revêtuë des formalités de la loi, qui sont les instrumens naturels de la justice des Rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée : mais manquant de cette forme solemnelle, cette action fut regardée comme un affreux assassinat, & ne fit qu'irriter le Parti. Le sang des Guises fortifia la Ligue, comme la mort de Coligni avait fortifié les Protestans. Plusieurs Villes de France se révoltérent ouvertement contre le Roi.

Il vint d'abord à Paris ; mais il en trouva les portes fermées, & tous les habitans sous les armes.

Le fameux Duc de Mayenne, cadet du feu Duc de Guise, était alors dans Paris. Il avait été éclipsé par la gloire de Guise pendant sa vie ; mais après sa mort, le Roi le trouva aussi dangereux ennemi que son frère. Il avait tou-

tes

tes ses grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat & le lustre.

Le Parti des Lorrains était très nombreux dans Paris. Le grand nom de Guise, leur magnificence, leur liberalité, leur zèle aparent pour la Religion Catholique, les avaient rendus les délices de la Ville. Prêtres, Bourgeois, Femmes, Magistrats, tout se ligua fortement avec Mayenne, pour poursuivre une vengeance qui leur paraissait légitime.

La veuve du Duc présenta une requête au Parlement contre Henri, comme contre un meurtrier. Le procès commença suivant le cours ordinaire de la justice: deux Conseillers furent nommés pour marquer les chefs d'accusation contre le Roi. Mais le Parlement n'alla pas plus loin, les principaux étant singuliérement attachés aux intérêts du Roi.

La Sorbonne ne suivit point cet exemple de modération: soixante & dix Docteurs publiérent un Ecrit, par lequel ils déclarérent Henri de Valois déchû de son droit à la Couronne, & les Sujets dispensés du serment de fidélité.

Mais l'autorité Royale n'avait pas d'ennemis plus dangereux que ces Bourgeois de Paris; nommés les Seize, non à cause de leur nombre, puisqu'ils étaient quarante, mais à cause des seize Quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus considérable de tous ces Bourgeois était un certain *le Clerc**, qui avait usurpé le grand nom de *Bussi*. C'était un citoyen hardi, & un méchant soldat, comme tous ses compagnons. Ses Seize avaient acquis une autorité absoluë,

&

& devinrent dans la ſuite auſſi inſuportables à Mayenne qu'ils avaient été terribles au Roi.

D'ailleurs les Prêtres qui ont toûjours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, & aſſuraient de la part de Dieu, que celui qui tuerait le tiran, entrerait infailliblement en Paradis. Les noms ſacrés & dangereux de Jéhu & de Judith, & tous ces aſſaſſinats conſacrés par l'Ecriture Sainte, frapaient partout les oreilles de la nation. Dans cette affreuſe extrémité, le Roi fut enfin forcé d'implorer le ſecours de ce même Navarrois, qu'il avait autrefois refuſé. Ce Prince fut plus ſenſible à la gloire de protéger ſon beau-frère & ſon Roi, qu'à la victoire qu'il avait remportée ſur lui.

Il mena ſon armée au Roi ; mais avant que ſes troupes fuſſent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un ſeul Page. Le Roi fut étonné de ce trait de généroſité, dont il n'avait pas été lui-même capable. Quoi qu'il en ſoit, les deux Rois marchérent vers Paris à la tête d'une puiſſante armée. La Ville n'était point en état de ſe défendre. La Ligue touchait au moment de ſa ruine entière, lorſqu'un jeune Religieux de l'Ordre de St. Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom était Jacques Clément ; il était né dans un village de Bourgogne, apellé Sorbonne, âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété & ſon eſprit noir & mélancolique ſe laiſſérent bientôt entrainer au fanatiſme, par les importunes clameurs des Prêtres. Il ſe chargea d'être le libérateur & le martir de la Ste Ligue. Il communi-

munique son projet à ses amis & à ses Supérieurs : tous l'encouragèrent, & le canonisèrent d'avance. Clément se prépara à son parricide par des jeûnes & par des prières continuelles, pendant des nuits entières. Il se confessa, reçut les Sacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint Cloud, où était le Quartier du Roi, & demanda à être présenté à ce Prince, sous prétexte de lui réveler un secret, dont il lui importait d'être promtement instruit. Ayant été conduit devant Sa Majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front; & il lui remit une lettre qu'il disait être écrite par Achille de Harlai, premier Président. Tandis que le Roi lit, le Moine le frape dans le ventre, & laisse le couteau dans la place. Ensuite avec un regard assuré, & les mains sur sa poitrine, il lève les yeux au Ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le Roi se lève, arrache le couteau de son ventre, & en frape le meurtrier au front. Plusieurs Courtisans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtassent le Moine, pour lui donner la question, pour l'interroger & tâcher de découvrir ses complices; mais ils le tuèrent sur le champ, avec une précipitation qui les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. Henri de Navarre fut alors Roi de France par le droit de sa naissance, reconnu d'une partie de l'armée, & abandonné par l'autre.

Le Duc d'Epernon & quelques autres quittérent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons Catholiques, pour prendre les armes pour un

Roi

Roi qui n'allait point à la Messe. Ils espéraient secrettement que le renversement du Royaume, l'objet de leurs desirs & de leur espérance, leur donnerait occasion de se rendre Souverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de Clément fut aprouvé à Rome, & adoré à Paris. La Ste Ligue reconnut pour son Roi le Cardinal de Bourbon, vieux Prêtre, oncle d'Henri IV. pour faire voir au monde que ce n'était pas la Maison de Bourbon, mais les Herétiques, que sa haine poursuivait.

Ainsi le Duc de Mayenne fut assez sage, pour ne pas usurper le titre de Roi; & cependant il s'empara de toute l'autorité Royale, pendant que le malheureux Cardinal de Bourbon, apellé Roi par la Ligue, fut gardé prisonnier par Henri IV. le reste de sa vie, qui dura encore deux ans. La Ligue plus apuyée que jamais par le Pape, secouruë des Espagnols, & forte par elle-même, était parvenuë au plus haut point de sa grandeur, & faisait sentir à Henri IV. cette haine que le faux zèle inspire, & ce mépris que font naître les heureux succès.

Henri avait peu d'amis, peu de Places importantes, point d'argent & une petite armée; mais son courage, son activité, sa politique supléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna plusieurs batailles, & entre-autres, celle d'Ivry sur le Duc de Mayenne, une des plus remarquables qui ait jamais été donnée. Les deux Généraux montrèrent dans ce jour toute leur capacité, & les soldats tout leur courage. Il y eut

peu

peu de fautes commises de part & d'autre. Henri fut enfin redevable de la victoire à la supériorité de ses connaissances & de sa valeur. Mais il avoüa que Mayenne avait rempli tous les devoirs d'un grand Général : *Il n'a péché*, dit-il, *que dans la cause qu'il soûtenait.*

Il se montra après la victoire aussi modéré qu'il avait été terrible dans le combat. Instruit que le pouvoir diminuë souvent, quand on en fait un usage trop étendu, & qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du soldat armé contre l'ennemi ; il eut soin des blessés, & donna la liberté à plusieurs personnes. Cependant tant de valeur & tant de générosité ne touchèrent point les Ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenuës la querelle de toute l'Europe. Le Roi Philippe II. était vivement engagé à défendre la Ligue : la Reine Elizabeth donnait toutes sortes de secours à Henri, non parce qu'il était Protestant, mais parce qu'il était ennemi de Philippe II. dont il lui était dangereux de laisser croître le pouvoir. Elle envoya à Henri cinq mille hommes, sous le commandement du Comte d'Essex, son favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le Roi continua la guerre avec différens succès. Il prit d'assaut tous les Fauxbourgs de Paris dans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la Ville, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir ; mais il craignit de donner sa Capitale en proye aux soldats, & de ruiner une ville qu'il

avait envie de ſauver. Il aſſiéga Paris ; il leva le ſiége, il le recommença ; enfin il le bloqua, & coupa toutes les communications à la Ville, dans l'eſpérance que les Pariſiens ſeraient forcés, par la diſette des vivres, à ſe rendre ſans effuſion de ſang.

Mais Mayenne, les Prêtres, & les Seize tournérent les eſprits avec tant d'art, les envenimérent ſi fort contre les Hérétiques, & remplirent leur imagination de tant de fanatiſme, qu'ils aimérent mieux mourir de faim, que de ſe rendre & d'obéir.

Les Moines & les Religieux donnèrent un ſpectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un reſſort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une eſpèce de revûe militaire, marchant par rang & de file, & portant des armes rouillées par deſſus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la Vierge Marie, branlant des épées, & criant qu'ils étaient tout prêts à combattre, & à mourir pour la défenſe de la Foi ; en ſorte que les Bourgeois voyant leurs Confeſſeurs armés, croyaient effectivement ſoutenir la cauſe de Dieu.

Quoi qu'il en ſoit, la diſette dégénera en famine univerſelle. Ce nombre prodigieux de Citoyens n'avait d'autre nourriture que les ſermons des Prêtres, & que les miracles imaginaires des Moines, qui par ce pieux artifice avaient dans leurs Couvents toutes choſes en abondance, tandis que toute la Ville était ſur le point de mourir de faim. Les miſérables Pari-

Parisiens, trompés d'abord par l'espérance d'un promt secours, chantaient dans les ruës des Ballades & des Lampons contre Henri : folie qu'on ne pourrait attribuer à quelque autre nation avec vraisemblance ; mais qui est assez conforme au génie des Français, même dans un état si affreux. Cette courte & déplorable joie fut bientôt entiérement étouffée par la misére la plus réelle & la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'espace d'un mois. Les malheureux Citoyens, pressés par la famine, essayèrent de faire une espèce de pain avec les os des morts, lesquels étant brisés & bouillis formaient une sorte de gelée. Mais cette nourriture si peu naturelle ne servait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte, & cela est attesté par les témoignages les plus autentiques, qu'une femme tua & mangea son propre enfant. Au reste, l'inflexible opiniâtreté des Parisiens était égale à leur misére. Henri eut plus de compassion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes : son bon naturel l'emporta sur son intérêt particulier.

Il souffrit que ses soldats vendissent en particulier toutes sortes de provisions à la Ville. Ainsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les assiégés étaient nourris par les assiégeans. C'était un spectacle bien singulier que de voir les soldats qui du fond de leurs tranchées envoyaient des vivres aux Citoyens, qui leur jettaient de l'argent de leurs remparts.

Plusieurs Officiers entrainés par la licence si ordinaire à la soldatesque, troquaient un alloyau pour une fille; en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des baquets, & des baquets qui remontaient pleins de provisions. Par-là une licence hors de saison régna parmi les Officiers; les soldats amassérent beaucoup d'argent; les assiégés furent soulagés, & le Roi perdit la Ville; car dans le même tems une armée d'Espagnols vint des Pays-Bas. Le Roi fut obligé de lever le siége, & d'aller à sa rencontre, au travers de tous les dangers & de tous les hazards de la guerre, jusqu'à ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du Royaume, il revint une troisiéme fois devant Paris, qui était toûjours plus opiniatré à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites, le Cardinal de Bourbon, ce fantôme de la Royauté, mourut. On tint une assemblée à Paris, qui nomma les Etats Généraux du Royaume, pour procéder à l'élection d'un nouveau Roi. L'Espagne influait fortement sur ces Etats; Mayenne avait un Parti considérable, qui voulait le mettre sur le trône. Enfin Henri, ennuyé de la cruelle nécessité de faire éternellement la guerre à ses Sujets, & sachant d'ailleurs que ce n'était pas sa personne, mais sa Religion qu'ils haïssaient, résolut de rentrer au giron de l'Eglise Romaine. Peu de sémaines après, Paris lui ouvrit ses portes. Ce qui avait été impossible à sa valeur & à sa magnanimité, il l'obtint facilement

sen

en allant à la Messe, & en recevant l'absolution du Pape.

Tout le peuple changé dans ce jour salutaire;
Reconnait son vrai Roi, son vainqueur & son père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard & trop tôt terminé.
L'Espagnol en trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon; Rome s'en vît aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaitre un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juste des Princes.

Henriade, fin du dernier chant.

Fin du Tome septième.



TABLE

Des Articles contenus dans cette Septiéme partie.

Idées

LETTRES *à S. A. Mgr. le Prince de ***.*

Fin de la Table.

